ANALYSE

DES

NEUF LIVRES DE LA CHRONIQUE

DE

SANCHUNIATHON.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, 4.

W123

ANALYSE

DES

NEUF LIVRES DE LA CHRONIQUE

DE

SANCHUNIATHON,

AVEC DES NOTES,

Par M. Wagenfeld,

ET PRÉCÉDÉE D'UN AVANT-PROPOS,

PAR M. G.-F. GROTEFEND,

Directeur du lycée de Hanovre.

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR M. PH. LEBAS,

Maître de conférences à l'École normale.

ALMA COLLEGE
939.44
LIBRARY
W123
Alma, California

Paris.

PAULIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, 33.

1836.

13687

Nn.139
V.157

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

« Si l'histoire ancienne, dit un savant historien (1), a essuyé une perte sensible et à jamais irréparable, c'est surtout par la disparition des écrits qui traitaient de la constitution des entreprises et des travaux des Phéniciens. Plus ce peuple a influé sur le développement de l'humanité par ses propres inventions, par l'établissement de nombreuses colonies et par son commerce immense, plus on sent la lacune que la perte de ces écrits a laissée dans les fastes du genre humain. » Et cependant, malgré cette ab-

(1) M. Heeren, *Idées* sur la politique et le commerce des peuples de l'antiquité, t. II, p. 2.

sence totale de documents originaux, le vénérable professeur de Gœttingue, n'ayant d'autre secours que quelques données éparses dans la Bible et dans les auteurs grecs et latins, mais guidé par cette conscience intime qu'il a de la vie des peuples de l'antiquité, est parvenu à nous faire connaître l'état politique, la constitution, les colonies des Phéniciens, et les routes que suivait leur immense commerce, tant sur terre que sur mer. Mais que de fois il regrette dans son livre de n'avoir pas sous les yeux les histoires de Dius et de Ménandre d'Éphèse, dont Josèphe nous a conservé quelques fragments, et surtout l'histoire de la Phénicie, par Sanchuniathon, dont Eusèbe, dans sa Préparation évangélique, a cité de longs fragments, qui, malheureusement, ne contiennent que la partie cosmogonique de l'ouvrage. Aussi a-t-il dû apprendre avec une joie bien vive, mais sans doute mêlée de quelqu'incertitude, la nouvelle annoncée, il y a environ six

mois, par les journaux, que la traduction grecque de Sanchuniathon, par Philon de Byblos, avait été retrouvée dans un couvent de Portugal. Sa joie et son incertitude, tous les amis de l'antiquité les ont partagées; mais le découragement a bientôt succédé à l'espérance, quand on a vu que cette annonce n'était suivie d'aucun autre document, soit sur l'état et le contenu du manuscrit, soit sur son futur éditeur.

Ce silence affligeant vient enfin d'être rompu par la publication d'une brochure annoncée comme l'avant-coureur du texte grec de Philon, et ayant pour titre : *Analyse de l'histoire primitive des Phéniciens par Sanchuniathon, faite sur le manuscrit nouvellement retrouvé de la traduction complète de Philon;* avec des observations de Fr. Wagenfeld. Cette brochure, qui a paru à Hanovre, chez Hahn, contient en outre un *fac-simile* du manuscrit, et un avant-propos de M. le docteur G.-F. Grotefend, directeur du lycée de Hanovre et connu depuis long-

temps dans le monde savant par les importants travaux auxquels il s'est livré sur les inscriptions de Persépolis et de la Lycie.

Que doit-on penser de cette publication? faut-il la regarder comme une mystification ou comme un document sérieux? Le nom de Hahn, et surtout celui de Grotefend, si l'on n'en a pas abusé comme on a abusé cet hiver du nom d'Herschell, ne permettent guère de voir dans cette brochure l'œuvre d'un faussaire. L'Allemagne n'est pas la terre classique de ces sortes de supercheries, dont l'Italie a donné de si funestes exemples. La bonne foi, disons plus, la candeur germanique, n'admet guère un pareil soupçon. Le *fac-simile* du manuscrit est d'une écriture fort ancienne, qui annonce la main, non d'un Grec, mais d'un homme de l'Occident. Or, un faussaire n'eût pas choisi de préférence un caractère de ce genre qui pouvait le trahir. De plus, un mystificateur, dont le but eût été surtout d'obtenir un débit considérable, aurait

cherché à composer un livre plus divertissant, à y jeter plus d'épisodes romanesques. On invente difficilement l'histoire complète d'un peuple tel que les Phéniciens, car à chaque pas l'on est exposé à se trahir. Or, il faut en convenir, dans l'analyse de Sanchuniathon, la simplicité et la vérité de la narration, ses coïncidences avec la Bible, la multiplicité des détails, l'élévation poétique des chants nationaux, la facilité avec laquelle les noms propres s'expliquent par l'hébreu, tout semble annoncer une composition originale. Enfin, et cet argument n'est pas sans quelque force, l'auteur, qui fixe l'existence de Sanchuniathon au sixième siècle avant notre ère, n'eût pas manqué d'insérer dans son livre l'histoire de la fondation de Carthage, et surtout le récit du siége de Tyr par Nabuchodonosor, tandis qu'il s'arrête au neuvième siècle, se bornant à indiquer les historiens qui ont raconté les événements postérieurs. On ne peut non plus tirer un

argument négatif de l'époque tardive de cette découverte, autrement il faudrait nier l'existence de la République de Cicéron, des Institutes de Gaïus, de la chronique d'Eusèbe, des différents ouvrages de Lydus, etc. Ce n'est pas d'ailleurs la première mention qui soit faite d'un manuscrit de Sanchuniathon. Beck, dans une note sur la Bibliothèque grecque de Fabricius, prétend qu'il existe un fragment inédit de cet auteur à la Bibliothèque de Médicis à Florence; il ajoute qu'un troisième fragment avait été recueilli en Orient, par Peiresc, qui le porta à Rome au père Kircher, mais que ce dernier refusa de le publier. Enfin, Léon Allatius a, si je ne me trompe, dit quelque part avoir vu de ses propres yeux, dans un monastère des environs de Rome, un manuscrit de Philon de Byblos.

Le seul argument négatif qui ait quelque force, c'est l'absence de tout renseignement précis sur le manuscrit et sur le lieu où il a été trouvé. Mais s'il est vrai, comme on

l'assure, que ce livre provienne d'un couvent portugais qui fut pillé lors de l'expédition de don Pédro contre son frère, et qu'il ait été porté en Allemagne par un officier hanovrien (1), on conçoit qu'on ait hésité à citer des noms propres.

Déjà des opinions très-opposées ont été émises sur cette découverte. Nous savons par l'*Athenæum* du 23 juillet dernier, que le savant Gesenius, le plus célèbre de tous les hébraïsants de l'Allemagne, Gesenius, qui nous promet l'explication prochaine des inscriptions phéniciennes que le temps a respectées, s'est prononcé en faveur de l'authenticité de la découverte faite par M. Wagenfeld. Il est vrai que, suivant

(1) C'est ce que semblait prouver le début de la préface de M. Grotefend : « Quel écrit pourrais-je recommander avec » plus de joie aux savants, que celui qui nous fait connaître » le contenu d'un livre dont la perte a été si longtemps dé- » plorée, et qu'un heureux hasard a fait retrouver dans un » manuscrit bien conservé et tomber entre des mains alle- » mandes? »

le même journal, M. Wilken, l'historien des croisades, s'est prononcé pour la négative; mais, quel que soit le respect que mérite l'opinion de M. Wilken, en pareille matière celle de M. Gesenius doit l'emporter. D'un autre côté, s'il faut en croire l'article de l'*Athenæum*, M. Grotefend a, postérieurement sans doute à la publication de sa préface, fait insérer dans les journaux allemands la note suivante sur le livre de M. Wagenfeld : « Pour prévenir l'intention où l'on pourrait être de traduire » cet ouvrage dans d'autres langues, je » crois qu'il est de mon devoir de déclarer » publiquement, et sans perdre de temps, » que, d'après les renseignements recueillis » jusqu'ici, je suis moralement convaincu » que l'extrait de Sanchuniathon n'est » qu'une ingénieuse fiction, et je fais cette » déclaration sans attendre aucune recherche, qui prendrait trop de temps, car, » en supposant qu'en définitive le résultat » démontrât que cette déclaration n'était

» pas fondée, elle suffit dès à présent pour » engager M. Wagenfeld à défendre son » honneur en donnant des preuves de sa » probité. »

Mais, en l'examinant bien, cette note paraît difficilement pouvoir être l'ouvrage de M. Grotefend. Comment! ou il a été cruellement mystifié, ou l'on a déloyalement abusé de son nom, et, avec de tels griefs, il se borne à qualifier l'ouvrage d'ingénieuse fiction; et cette déclaration de sa part n'a d'autre but que d'empêcher la traduction de la brochure dans des langues étrangères? Mais dans l'une ou l'autre supposition, qui n'aurait commencé par accabler le faussaire sous le poids de sa juste indignation, sans s'inquiéter si des traductions dans d'autres idiômes pourraient contribuer à propager l'erreur? Si la note de l'Athenæum est de M. Grotefend, il faut qu'elle ait été dénaturée par le traducteur anglais, soit involontairement, soit dans un but d'intérêt personnel.

Telles étaient les réflexions que suggéraient une telle complication d'incidents et de doutes, quand on a reçu la lettre suivante de M. Grotefend, auquel on s'était adressé pour lever toutes ces incertitudes.

« Hanovre, le 18 août 1836.

» Monsieur,

» Peu de temps après avoir recommandé » aux savants l'analyse de la traduction de » Sanchuniathon par Philon de Byblos, » qu'on prétend avoir découverte récem- » ment, j'ai eu lieu de me convaincre que » l'auteur de cette analyse n'était qu'un » mystificateur, et je me suis vu dans la » nécessité d'exprimer publiquement mes » doutes sur l'authenticité de sa découverte. » *Il est vrai qu'il y a tant de motifs qui* » *plaident en faveur de l'authenticité de l'ou-* » *vrage, que les hommes les plus habiles peu-* » *vent difficilement y trouver la matière d'un* » *doute.* Mais comme tout ce qui a paru

» à ce sujet dans le public annonce dans » M. Wagenfeld un insigne mystificateur, » et que personne n'a pu jusqu'ici exa- » miner le manuscrit, on est autorisé à » douter de l'authenticité, sinon de l'en- » semble, du moins de beaucoup de dé- » tails.

» On était d'autant plus éloigné de s'at- » tendre à une pareille supercherie de la » part d'un jeune homme, candidat en » théologie et en philologie à Brême, que » l'amour de la vérité est le trait caracté- » ristique des Allemands. Mais malheureu- » sement M. Wagenfeld a si peu d'amour » pour la vérité, que je me suis vu obligé » de rompre toute relation avec lui. Les » doutes que j'ai émis dans les journaux » n'avaient d'autre but que de le mettre au » pied du mur, afin d'arriver au moins à » quelque certitude. Ils ont eu pour résultat » *de le faire traiter avec la librairie Schüne-* » *mann, à Brême, pour l'impression de l'o-* » *riginal grec.* Mais malheureusement on

» doute également de l'authenticité de cet » original. Et, en admettant même que » ce texte grec eût pour base un ancien » manuscrit, on ne peut prendre pour ar- » gent comptant ce qui vient d'un homme » qui, comme M. Wagenfeld, est convenu » que, pour le plaisir de mystifier le public, » il ne craindrait pas de recourir à l'impos- » ture.

» Recevez, Monsieur, etc.

» G.-F. Grotefend. »

On voit, par cette lettre, que tous les doutes sont encore loin d'être levés. Mais elle nous prouve que M. Grotefend est véritablement l'auteur de la préface qui précède l'analyse en question, et que, ne connaissant pas les antécédents peu honorables de M. Wagenfeld, il a cru dès le principe à l'authenticité de l'ouvrage. Qu'on ne se hâte pas de blâmer le respectable direc-

teur du lycée de Hanovre d'avoir accordé confiance à ce travail, car il est fait avec tant d'habileté et de savoir, qu'il peut tromper l'œil le plus exercé. Comment penser qu'un jeune homme, qui vient à peine de quitter les bancs de l'université, ait déjà acquis assez de science pour faire revivre un ancien peuple dans une histoire suivie et probable? Comment croire surtout que, pour satisfaire une fantaisie aussi bizarre qu'inexplicable, ce jeune homme, dès son début, compromette tout son avenir, et s'expose à jamais au mépris de ses concitoyens? Tout autre savant que M. Grotefend, qui sans connaître le caractère du jeune étudiant eût reçu la communication de son travail, se serait passionné pour la découverte; car, je le répète, rien de plus vraisemblable que tout ce récit.

Dans cet état de choses, il nous a paru utile que le public français eût sous les yeux les pièces du procès, afin qu'il ne s'en tînt pas, comme cela arrive trop souvent dans

notre pays, à l'opinion de quelques esprits crédules ou sceptiques. Nous avons donc cru devoir donner une traduction du livre de M. Wagenfeld, aujourd'hui que la publication du texte grec est promise d'une manière formelle, et que les doutes de M. Grotefend paraissent plutôt tenir au caractère de M. Wagenfeld qu'à l'ouvrage en lui-même, *sur lequel*, de son propre aveu, *les hommes les plus habiles trouveraient difficilement la matière d'un doute.*

PRÉFACE

DE

M. G.-F. GROTEFEND.

Quel écrit pourrais-je recommander avec plus de joie au public savant que celui qui nous fait connaître le contenu d'un ouvrage dont nous avons longtemps déploré la perte, et qu'un hasard inattendu a fait retrouver dans un manuscrit bien conservé et tomber dans des mains allemandes? Qui ne sait que l'Europe doit ses premiers progrès aux Phéniciens qui, civilisés de bonne heure, jetèrent par leurs grandes découvertes le fondement des plus hautes sciences, et qui en même temps, par leur commerce étendu, répandirent au loin chez les nations étrangères leurs connaissances si variées. Jus-

qu'ici ce peuple qui joua un rôle si important dans l'histoire de l'humanité, qui surtout, par son commerce maritime, exerça une si grande influence sur tout le littoral de la Méditerranée, ne nous était connu que par quelques fragments épars. Aussi M. Heeren, dans ses profondes recherches sur la politique, les rapports et le commerce des principaux peuples de l'antiquité, a-t-il pu se plaindre avec raison de la perte de presque tous les documents authentiques relatifs à la constitution et aux entreprises des Phéniciens, car même les fragments de l'historien phénicien Sanchuniathon, qu'Eusèbe nous a conservés d'après la traduction de Philon, ne nous font connaître que l'introduction mythique de l'histoire proprement dite, et encore enveloppée d'une obscurité si grande, qu'elle nous rend plus sensible la perte de toutes les histoires phéniciennes. Qu'on juge, d'après cet exposé, de la joie que chacun doit ressentir en apprenant qu'on a enfin retrouvé dans son entier l'ouvrage qui contient l'histoire la plus ancienne du peuple phénicien et des peuples voisins, et que si cet

ouvrage n'offre pas autant de développements que l'histoire contemporaine des Hébreux, du moins elle nous a conservé tous les faits essentiels jusqu'à l'époque où les sources historiques commencent à devenir plus abondantes.

Il est seulement à regretter que Sanchuniathon qui heureusement vivait plus tard qu'on ne l'a cru jusqu'ici, n'ait pas conduit son récit plus loin que l'avénement d'Adonilibnas, le chef de la dynastie qui régnait de son temps à Byblos, car par-là nous perdons l'histoire de la période où les Phéniciens fondèrent Carthage, où ils naviguèrent jusqu'en Angleterre, où ils entrèrent en communications fréquentes avec l'Asie supérieure, l'Égypte et la Grèce, et furent enfin forcés de se soumettre à la puissance persane. En effet Adonilibnas obtint la couronne de Byblos, environ un demi-siècle plus tard que l'époque où le roi de Tyr, Hiram, s'allia avec Salomon pour une expédition lointaine ; et de plus comme Sanchuniathon était encore enfant quand Nébukadnézar fit le siége de Tyr en 584 av. J.-C., il ne doit avoir obtenu que vers le milieu du sixième

siècle la charge de secrétaire royal, qu'il remplissait lorsqu'il écrivit son histoire. Or, si l'on considère la position de Sanchuniathon et la gloire que ses ancêtres s'étaient acquise par leurs exploits et par la supériorité de leur esprit, si l'on songe que ses deux aïeux étaient des guerriers célèbres, que l'un d'eux, Okalothon, fut aussi comme lui secrétaire royal, tandis que l'autre, Kidmon, qui paraît avoir élevé notre auteur et son frère aîné Agmon, était en même temps historien, on concevra qu'il devait être parfaitement instruit de tout ce qui concernait la dynastie alors régnante. De quelle importance son histoire n'eût-elle pas été pour nous si, ayant à sa disposition les documents les plus sûrs, il ne s'était pas contenté de nous transmettre le récit de l'histoire primitive, et qu'il n'eût pas omis les événements racontés dans les ouvrages historiques indiqués à la fin de son livre, et dont on peut voir la liste dans le *fac-simile* du manuscrit joint à cette brochure. Ce qui paraît l'avoir surtout déterminé à composer son livre, est précisément ce qu'il y a pour nous de plus important,

je veux parler du voyage de découverte à Ophir, du relevé des forces militaires de Tyr sous Hiram, et de l'indication des contrées avec lesquelles les Phéniciens avaient des rapports de commerce.

Ce voyage remarquable, que le roi de Tyr, Hiram ou Joram, comme l'appelle Sanchuniathon, fit entreprendre de concert avec Salomon (~~Rois, I, 9~~, Chron. II, 8), du port Iduméen d'Eilotha ou d'Élath jusque vers les contrées les plus orientales de l'Océan indien, réussit d'une manière si heureuse, que dès ce moment Tyr devint l'une des villes les plus riches et les plus brillantes du monde. Joram, en conséquence, fit rédiger le récit de ce voyage, ainsi que le catalogue de toutes les forces militaires des Tyriens et des pays alors connus, avec lesquels les Phéniciens commerçaient; il le fit rédiger par Joram, fils de Madynus, et prêtre de Mélicerte, ordonna qu'il fût gravé sur l'une des colonnes du parvis du temple de ce dieu, et prescrivit au scribe Sydyk d'en préparer quatre copies pour les autres villes royales de la Phénicie. Un tremble-

ment de terre, survenu du temps de Sanchuniathon, renversa la colonne en question et la brisa en partie; mais, comme des quatre copies il en existait encore une dans le temple de Baaltis à Byblos, Sanchuniathon résolut de dérober aux ravages du temps un monument d'une aussi grande importance, et de le transcrire textuellement dans son livre avec d'autres documents de différents genres et non moins précieux. Il était naturel qu'il y insérât surtout l'histoire de Byblos, sa patrie; et, d'un autre côté, le plan de son ouvrage explique comment il se proposa de rassembler tout ce qu'il pouvait savoir plus ou moins exactement sur les temps anciens. En effet, dans ce livre, remontant des différentes traditions mythiques sur la création du monde et sur les progrès de l'humanité jusqu'à la fondation des premiers états, il rattache l'histoire de sa patrie à celle des villes qui ont obtenu successivement l'hégémonie, c'est-à-dire à celle de Sidon, puis de Tyr, sans cependant passer sous silence les événements importants qui, dans le même intervalle, avaient eu lieu chez les peuples voisins.

Le livre de Sanchuniathon n'est peut-être pas exempt d'erreurs. Ainsi, dans l'énumération des peuples qui s'enfuirent d'Égypte en Asie, il dit en parlant des Israélites : « Enfin vinrent aussi Judas et Somyron. » Et encore, la seule inexactitude qu'offre ce passage, c'est que l'auteur y désigne le peuple juif, comme on le fit plus tard après la séparation des deux royaumes de Judas et d'Israël, dont le dernier eut pour capitale Samarie (1); du reste, il fixe fort exactement l'émigration des Judéens et des Somyréens aux environs de l'an 1500 avant Jésus-Christ, et il a fait un usage si scrupuleux des sources dont il avait connaissance, que l'on peut distinguer dans la traduction le coloris des différents originaux. Son compatriote Philon a aussi fort heureusement conservé, dans sa traduction grecque, tout le contenu de l'original, et cela, avec une

(1) En hébreu, *Schomron*. C'est ainsi que dans la Bible elle-même (Rois, liv. 1, chap. 13, 32) on se sert du nom de Samarie pour désigner le royaume d'Israël, bien qu'il ne soit question de la fondation de cette ville, qu'au chapitre 16, v. 24.

fidélité dont il est facile de s'assurer, en comparant les passages qui sont répétés dans l'ouvrage; en sorte que nous n'avons pas à craindre d'avoir sous les yeux une copie inexacte dans laquelle les données de Sanchuniathon seraient dénaturées par les idées de l'écrivain beaucoup plus récent qui l'a traduit; car, bien que Philon ait inséré dans le texte ses propres observations et quelques explications qu'il a jugées nécessaires, il a eu soin de distinguer ce qui lui appartient de l'original même. La seule chose qu'on ait à regretter, c'est que Philon, dans le dessein de se faire mieux comprendre des Grecs, ait dénaturé de différentes manières les noms phéniciens, et cherché à leur donner une physionomie plus hellénique, soit en y substituant des noms grecs d'une forme à peu près semblable, mais d'une signification tout opposée, soit en les traduisant littéralement en grec sans nous conserver leur prononciation phénicienne. Ainsi, suivant l'usage des écrivains grecs, il change la terminaison *bal* tantôt en *balus*, tantôt en *bal*. Ainsi le nom d'Ève

est remplacé par celui d'Æon, et le nom de Salomon par celui d'Irenius.

On peut juger, d'après la liste qu'en a dressée l'éditeur, combien étaient variées les sources consultées par Sanchuniathon pour la rédaction de son histoire. Elles se divisent en traditions et en ouvrages écrits, en documents historiques et en chants nationaux. Il est évident que les traditions ne sont pas uniquement locales, et que plusieurs d'entre elles proviennent d'une source étrangère ; c'est ce que prouve le double caractère qu'offre la période la plus reculée de l'histoire du monde et de l'humanité, car l'on ne peut se dissimuler que la seconde théogonie, dont l'ensemble est assez obscur, ne renferme des idées empruntées aux Grecs, ce qui peut, jusqu'à un certain point, justifier ces derniers du reproche que leur adresse Philon de s'être approprié des idées phéniciennes, bien qu'il soit vrai cependant qu'ils ont attribué à leur Hercule tout le mythe de Mélicerte retracé par le prêtre Hierbas (ou Hiérombal, suivant Porphyre).

Mais si les traditions des Phéniciens se dis-

tinguent de celles des Grecs, en ce qu'elles indiquent dans une suite naturelle les progrès de la civilisation, leurs poésies peuvent aussi soutenir la comparaison avec celles des Hébreux, dont les idées se rapprochent beaucoup des leurs. Il est vrai que la poésie phénicienne semble annoncer une tendance élégiaque, car les hymnes extraits du livre des chants héroïques ont tous pour objet des lamentations et des plaintes, mais tous annoncent un sentiment poétique beaucoup plus élevé qu'on ne s'y attendrait chez un peuple commerçant. Indépendamment de ce genre de compositions, on trouve encore dans notre auteur des chants de victoire, des éloges consacrés à des rois ou à des femmes, et même des chants satiriques, et l'on peut voir que déjà l'on trouvait un grand charme aux aventures romanesques et au récit des voyages extraordinaires. Il est permis de douter que le chant de Nama, ou la grâce personnifiée (1), soit vraiment l'ouvrage d'une femme;

(1) En hébreu, *Naamah*.

mais il faut que dans les temps postérieurs les connaissances se soient répandues dans toutes les classes du peuple phénicien, puisque nous voyons que les soldats et les marchands écrivaient l'histoire tout aussi bien que les prêtres et les secrétaires royaux.

L'écriture alphabétique était connue des Phéniciens depuis un temps si reculé, qu'on en attribuait l'invention à un dieu, à Taaut, qui, à en juger par les images de divinités dont il embellit sa cosmogonie, ne peut être autre que l'inventeur des hiéroglyphes égyptiens. Dès le milieu du dix-huitième siècle avant notre ère, époque où Bélirus fonda à Sidon une école supérieure pour les fils des prêtres, école que plus tard Sydyk, successeur de Joram, transporta à Tyr pour mettre un terme aux désordres qui s'y étaient introduits, les marins étaient dans l'usage d'emporter des livres de tout genre pour se distraire durant la traversée. Du temps de Joram, c'est-à-dire un peu avant le dixième siècle, on put prescrire à tous les gouverneurs des villes et des îles de dresser un état exact des reve-

nus et des forces militaires de l'état, et d'envoyer des secrétaires dans les pays voisins pour en faire la description. De cette manière on obtint un relevé que ne saurait égaler en étendue le tableau retracé par Ezéchiel du commerce tyrien au temps de Sanchuniathon, quelque exact qu'il soit d'ailleurs dans les détails. Disons plus : pour l'élan poétique, le chant d'Ezéchiel sur la ruine de Tyr, le cède de beaucoup au chant analogue de Sidon, conservé dans le catalogue de Joram ; car Ezéchiel se borne à une longue énumération, tandis que le poëte phénicien ne procède que par images, par comparaisons. Pour s'en convaincre, il suffira de mettre en regard les versets suivants :

CHANT DE SIDON, *dans Sanchuniathon.*	PLAINTES D'ÉZÉCHIEL, *sur la chute de Tyr.* (Ch. 27.)
V. 1. La mer t'a-t-elle rejetée sur le rivage comme une perle brillante, ou bien es-tu né du ciel, astre lumineux ? Le continent brille de ton éclat et la mer réfléchit ta beauté.	V. 3. O Tyr (Zor) tu as dit : Je suis d'une beauté parfaite. Tes bornes sont dans le sein de la mer, ceux qui t'ont bâtie n'ont rien négligé pour t'embellir.

V. 2. O reine des flots, quand tu vois ton peuple naviguer, tu te réjouis comme une heureuse mère à la vue de ses enfants.

V. 3. Mais jette les yeux au loin, et des larmes rouleront sur tes joues et baigneront le sol; et la mer retentira de tes cris douloureux.

V. 4. Car tes trirèmes ont été brisées à Tartessus, et les plus braves de tes fils étendus morts sur un rivage lointain sont la proie des vautours et des poissons.

V. 9. Tous les vaisseaux de la mer et ceux qui les conduisent sont venus dans ton enceinte pour commercer avec toi. Les Perses, les Lydiens, les Libyens, servaient dans tes armées; ils ont suspendu leurs boucliers et leurs casques à tes murs, et faisaient ton ornement.

V. 26. Tes rameurs t'ont conduite sur les flots impétueux, mais le vent d'est t'a brisée au sein de la mer.

V. 27. Tes richesses, tes commerçants, tes marchandises, tes matelots, tes pilotes, tes charpentiers, tes portefaix, tous tes guerriers, toute la multitude renfermée dans tes murs, tous seront engloutis dans le sein de la mer au jour de ta ruine.

Sans doute dans le passage du psaume XXXIII, 6 : « Les cieux ont été faits par la parole du Seigneur ; toute leur armée a été formée par le souffle de sa bouche ; » et dans ces paroles du chant de la création (Genèse 1, 3), Dieu dit : « Que la lumière soit ! et la lumière fut ; » il y

a bien plus d'élévation que dans le récit cosmogonique que Sanchuniathon place au commencement de son histoire ; mais cependant la poésie phénicienne ne manque point d'énergie et de feu, non plus que de grâce et de charme.

Je n'examinerai point ici ce que l'histoire de l'antiquité gagne dès à présent par l'analyse de l'ouvrage de Sanchuniathon, et en quoi les traditions phéniciennes sur les premières inventions des hommes, l'emportent sur les onze premiers chapitres de la Genèse ; un pareil examen donnerait à cette préface plus d'étendue qu'à l'analyse elle-même de l'ouvrage, et je l'abandonne d'autant plus volontiers au jugement du lecteur, que, sans toucher aux questions qne le prochain éditeur doit développer d'une manière plus étendue, il nous reste à examiner certains faits historiques dont la solution ne se présente pas d'elle-même.

Nous reconnaissons dans la Genèse (1) un élément persan (*Jehovah-Elohim*), où l'on peut

(1) Chap. 2 et 3.

distinguer deux éléments spéciaux (*Jehovah* et *Elohim*), qui furent la source du premier. Et comme l'un de ces éléments contient des idées de polythéisme et des conceptions qui ne peuvent appartenir qu'à la Haute-Asie, il doit provenir de la Mésopotamie, et avoir été introduit dans la Bible par un diascévaste juif au temps de Sanchuniathon, puisque le récit du déluge d'après l'opinion du professeur Bohlen, porte une empreinte chaldéenne qui ne peut dater que du septième siècle avant notre ère. D'un autre côté, ce que Sanchuniathon dit sur l'origine de la mer Morte dans la légende d'Amorius, à laquelle il rattache l'origine de sa ville natale (1), nous prouve que les traditions phéniciennes avaient été également exploitées par le rédacteur de la Genèse, car la présence seule du nom d'Ophir, dans le dixième chapitre consacré à l'énumération des peuples de la terre, prouve que ce livre ne saurait être antérieur à l'alliance d'Hiram et de Salomon.

(1) Liv. 3.

Ainsi le Zendavesta lui-même ne peut jeter sur les plus anciennes histoires bibliques autant de lumière que l'histoire d'un peuple qui, voisin des Israélites et parlant la même langue, a exercé dès les temps les plus reculés une influence si immédiate sur le développement intellectuel de la nation hébraïque, que l'on peut dire de lui à cet égard ce qu'Horace disait de la Grèce relativement à Rome :

Græcia capta ferum victorem cepit, et artes
Intulit agresti Latio (1).

« La Grèce prise a pris à son tour son farou-
» che vainqueur, et a porté ses arts dans l'a-
» greste Latium. »

L'histoire de Sanchuniathon fournit des éclaircissements non moins précieux sur le développement primitif de la civilisation en Europe, développement que l'on peut suivre dans la mythe de Mélicerte, qui avait, suivant la description géographique de Joram, laissé l'em-

(1) Épîtres 2, 1, 156.

preinte de ses pas sur le mont Libnas en Ersiphonie (c'est-à-dire sur les Alpes de la Ligurie), et qui, après ses merveilleuses aventures dans l'île de la reine des serpents, Leiathana, et dans les îles d'Obibakros, le père des troupeaux (îles Baléares), avait élevé à Tartessus les colonnes (Calpé et Abyla) destinées à marquer les limites du monde à l'occident. Sanchuniathon, il faut en convenir, place l'expédition de Mélicerte sept ou huit cents ans plus tard que ne semble l'indiquer Hérodote (1), auquel les Tyriens avaient assuré que leur temple de Mélicerte était bâti depuis deux mille trois cents ans, âge que Josèphe, de son côté (2), donne à la ville d'Hébron, qu'il dit plus ancienne que Memphis, et qui, suivant Moïse (3), avait été fondée sept ans plus tôt que Zoan ou Tanis en Egypte. C'est ainsi que, suivant Pomponius Mela (I, 11), et Pline (V, 13), Joppé aurait aussi été bâtie avant

(1) II, 44.

(1) Bell. Jud., IV, 9, t. 2, p. 303, Hav.

(3) Nombres, XIII, 23, Cf. Josèphe, Antiq. Jud., I, 9.

le déluge. Mais on ne peut s'attendre ici à une date précise, car l'expédition de Mélicerte appartient à l'époque mythique où les grossiers habitants du pays de Tartessus, si riche en or et en argent, possédaient, il est vrai, des barques pour la pêche, mais n'avaient d'autres vêtements que les peaux des animaux qu'ils tuaient à la chasse pour en faire leur nourriture, et n'avaient aucune idée, ni de l'art de tisser les étoffes, ni d'aucune autre industrie, et en durent la connaissance à Mélicerte.

L'histoire traditionnelle proprement dite commence, dans Sanchuniathon, avec le père de Mélicerte, Demaroon, qui s'appelle encore fils d'Ouranos ou du ciel, mais qui, d'après les documents de Joram, doit avoir fondé dans l'île de Chypre la ville de Cittium, dont les habitants repoussèrent dans l'intérieur les barbares du voisinage, qui, par leur langage et par leurs mœurs grossières, offraient beaucoup de ressemblance avec les géants du mont Liban ; et bientôt on put, dans les pays qu'ils avaient occupés, bâtir les villes de Lygdana et de Gola, et un

grand nombre de villages et de châteaux-forts.

Ce même Démaroon fonda, suivant Sanchuniathon, la première colonie phénicienne sur la côte opposée de la Cilicie, quand Sabib, attaqué et pressé par Typhon (Joël, II, 20) (1), remit le gouvernement à son frère Jurus, qui, devenu vieux et aveugle, prédit à son neveu Mélicerte qu'il découvrirait des pays inconnus et lui donna ensuite sa bénédiction.

Après ces deux générations commence enfin l'histoire de Byblos, dont la déesse Baaltis fit présent à un prince désigné sous le nom grécisé de Leonturgos et frère de cet Amorius, sous le règne duquel Sidumia (Sodome et Gomorrhe), fut engloutie par suite de l'apparition soudaine de la mer Morte. Leonturgos régna cinquante ans, son successeur six mois seulement; puis vinrent les règnes de Sydyk et de son fils aîné Garusaus, dont la durée n'est pas déterminée, mais durant lesquels les Cérates, venus de l'île

(1) En hébreu, *Tsafon* ou *Tsefoni*.

de Crète s'établirent à Gaza, et fondèrent le royaume des Philistins à Ascalon. Après un interrègne de cinquante ans, Béthobal propagea le culte de Baal dans toutes ses possessions et dans les îles voisines. C'est à cette époque, où déjà depuis plusieurs siècles les villes de Phénicie étaient gouvernées par des rois, que Mathaibal fonda la royauté en Syrie, après s'être bâti la forteresse d'Hamath (1).

Après la mort de Béthobal il y eut encore à Byblos un interrègne de vingt ans, durant lequel les pasteurs (Hyksos), qui à une époque antérieure s'étaient soustraits au pouvoir de Taaut et avaient occupé les pâturages qui s'étendaient le long de la mer jusqu'à Eilotha ou Élath, furent repoussés en Arabie, où ils se fixèrent, sous la conduite d'Omlakos, d'Idumas, d'Amon et de Mobas (2). Pendant les soixante années que Jabis régna à Byblos, l'un des nombreux fugitifs de l'Égypte, Damascon, se mit à la tête des Ona-

(1) En hébreu, *Khamath* ou *Hamath*.

(2) En hébreu, *Amalek*, *Edom*, *Ammon* et *Moabt*.

kynes (1), et fonda plus tard la ville de Damas, après avoir conclu une alliance avec Bimalus, roi de Sidon. Ce Bimalus, vers le milieu du XIX^e^ siècle avant J.-C., assura l'hégémonie aux Phéniciens, en procurant à ses fils, Baradodus et Rabothès, les trônes de Béryte et de Byblos, en fondant pour un troisième fils la ville d'Aradus, en confiant à son gendre Melkarinus le gouvernement de la région des montagnes, dont il avait subjugué les sauvages indigènes, et enfin en obtenant pour son quatrième fils la couronne de Tyr.

Il peut y avoir beaucoup d'éléments fabuleux dans cette tradition, car il est évident, par exemple, que le nom de Melkarinus désigne un roi des montagnes; mais ce qu'elle renferme de vraiment historique, c'est ce fait que Bimalus réunit le premier toute la Phénicie sous son sceptre. Quand peu de temps après il marcha contre Hamath pour venger un outrage fait à Melkarinus, il commandait déjà une armée de

(1) En hébreu, *Anakim*.

30,000 hommes, dont 10,000 Sidoniens, 8,000 Tyriens, 6,000 Bybliens, 3,000 Bérytiens, 2,000 Aradiens et 1,000 archers venus des îles; et bien que les guerriers d'Hamath fussent au nombre de 50,000, Bimalus leur fit essuyer une entière défaite dans les plaines où plus tard fut bâtie la ville de Damas. Il dut ce succès aux secours des Onakynes, et surtout aux cent chars garnis de faux que lui amena Damascon, et dont l'usage, jusqu'alors inconnu en Syrie, avait été emprunté par ce chef aux Égyptiens.

Le territoire enlevé aux Hamathéens fut réuni au gouvernement de Melkarinus, et toutes les peuplades du voisinage se soumirent volontairement à Bimalus. Les habitants des îles eux-mêmes, qui jusqu'à cette époque s'étaient rendus redoutables sur les côtes de la Syrie, entrèrent en négociation avec lui. Ce fut alors qu'il expédia une flotte à Tartessus, dont les habitants conclurent un traité d'alliance avec les Sidoniens; et, pour protéger son riche commerce, il fonda dix colonies, dans chacune desquelles il envoya mille colons. De ces dix colonies il en établit :

Deux dans l'île de Chypre, sur la côte méridionale et sur la côte occidentale, savoir : *Cittium* déjà fortifiée par Démaroon, mais détruite peu de temps après par les habitants des montagnes; et *Masuda* (Amathus), qui avait sur une montagne voisine un autel élevé en l'honneur de Kronos, et dont l'éclat brillait au loin.

Quatre dans l'île de Rhodes, et sur les côtes voisines de l'Asie, savoir : *Rhodes* dont les habitants furent plus tard contraints, par la stérilité du sol, à se disperser dans plusieurs villages, *Machera*, *Supha* et *Zoara* ἐν τῇ Περαίᾳ τῶν Ῥοδίων ἢ Καρίᾳ Φοινίκῃ (Carie phénicienne), où plus tard s'établirent quatre colonies tyriennes et une colonie d'Aradus.

Une en Crète, nommée *Mapiza*, à laquelle on réunit plus tard un port, appelé le port de Tyr (*Mapristor*). Mapiza fonda à son tour *Gadera* ou Cythère, avec un temple magnifique consacré à Astarté.

Un à Malte (l'île où s'élevaient les autels d'Astarté Mylité).

Deux en Ersiphonie (le pays du nord, la Ligurie).

Par-là ses forces de terre furent bientôt portées à 100,000 hommes et 100 chars de guerre, et ses forces navales à 70 trirèmes, plus, un nombre infini de vaisseaux marchands. Les tributs annuels qui lui étaient payés en temps de paix s'élevaient à 1,000 talents; enfin 1,000 doryphores, portant des cuirasses d'argent, escortaient son char royal.

Les descendants de Bimalus furent appelés les Ochritobimales. Si d'accord avec Séthus Calvisius on fixe la mort du roi Joram à l'an 992 avant J.-C., et qu'on détermine d'après le synchronisme des rois de Sidon et de Byblos, l'étendue de quelques règnes dont l'auteur n'indique pas la durée, on peut, à quelques années près, fixer ainsi qu'il suit le temps de l'hégémonie sidonienne.

ROIS DE SIDON.	Av. J.-C.
1. Bimalus, après la fondation de l'hégémonie, règne . . . . . 30 ans.	1820
2. Rabothès, roi suprême à Sidon. . . . 30 —	1790
3. Bélirus, fils de Rabothès. . . . . ? 47 —	1743
Il fonde une école pour les fils des prêtres.	
4. Amoas, fils de Bélirus. . . . . 13 —	1730
5. Jasimon, fils d'Amoas. . . . . 20 —	1710
6. Sidon. . . . . 40 —	1670
7. Kitylbas . . . . . 42 —	1628
8. Agathon, fils de Kitylbas. . . . . 28 —	1600
Colonies fondées en Sicile, en Corse et en Ligurie.	
9. Asmunius. . . . . ?50 —	1550
10. Kybozus. . . . . 31 —	1519
11. Nasukus, fils de Kybosus . . . . . 8 —	1511
12. Kislon, fils de Nasukus . . . . . 39 —	1472
13. Ratops, fils de Kislon. . . . . 62 —	1410
Longue paix.	
14. Jakylbas. . . . . 48 —	1362
15. Pétas, fils de Jakylbas. . . . . 29 —	1333
16. Obdokernus, fils de Pétas. . . . 36 —	1297
17. Mokbas, fils d'Obdokernus. . . . . 42 —	1255
18. Jonakus. . . . . 18 —	1237
19. Soromolkas. . . . . 32 —	1205
20 Silence d'un siècle.	1105
21. Gadylkarus, fils de Moliokus . . ?50 —	1055

ROIS DE BYBLOS.	Av. J.-C.
1. Rabothès, 2e fils de Bimalus, règne. . 30 ans.	1820
2. Barsibus, noble de Byblos . . . . . ?30 —	1790
3. Obadus ou Obdobaltis, Obdastartus. 60 —	1730
Découverte de Tenga (Tingis) et des Imyrchakines (Canaries).	
4. Hannon, fils de Molkoæmas, fils d'Obadus . . . . . 54-55 —	1675
5. Hierbas, fils d'Hannon. . . . . 32 —	1643
6. Basanus, élu par le peuple . . . . . 51 —	1592
Colonies à Tenga.	
7. République . . . . . 120 —	1472
Le pirate Gommadès de Tenga détruit par Jitras.	
Les Tartessiens se rendent indépendants.	
Conquêtes des Juifs.	
8. Odas établi par Ratops . . . . . 40 —	1432
9 Tolomon, fils d'Odas . . . . . 42 —	1390
10. Arorphel . . . . . 26 —	1364
11. Sybnas, fils adoptif d'Arorphel . . ?26 —	1338
12. Barkas établi par Pétas. . . . . 33 —	1305
13. Potimax établi par Obdokernus. . . 50 —	1255
14. Obudas, neveu de Jonakus . . . . . 27 —	1228
15. Rois inconnus jusqu'au règne de Simaron et d'Adonilibnas.	

Le roi de Hamath avait fait présent à Gadylkarus de trois esclaves éthiopiens, qu'il avait achetés aux Babyloniens. Ces hommes, qui savaient calmer des serpents irrités, avaler impunément des épées nues, etc., parvinrent, par leurs tours d'adresse, à captiver tellement les bonnes grâces du roi, qu'il les éleva aux plus hautes dignités, et les laissa agir en maîtres dans ses états. Gagnés par le roi de Tyr, Bartophas, ils persuadèrent à Gadylkarus, qui n'avait pas d'enfants, de nommer pour son successeur le roi de Tyr, de préférence aux Ochritobimales de Béryte, d'Aradus et des îles. Une guerre fut la suite de cette résolution; Bartophas en sortit vainqueur, força ses ennemis à se réfugier dans les îles, et lui-même transporta le siége de l'empire de Sidon à Tyr. Il survécut encore six ans à sa victoire, continuellement en guerre avec ses rivaux, qui ne furent vaincus que par son fils et son successeur Joram. Celui-ci, aidé des conseils que lui donnèrent les esclaves éthiopiens de Gadylkarus, défit complétement ses adversaires à Cittium. Ce fut alors que ces mêmes Éthio-

piens engagèrent le roi Joram à nouer des relations avec les riches habitants des pays situés à l'orient de la mer du Sud. Comme le chemin par lequel on pouvait y parvenir le plus facilement passait à Babylone, Joram promit à Natombalus, roi de cette ville, de lui faire don de cent manteaux de pourpre s'il consentait à lui fournir les vaisseaux nécessaires pour cette expédition. Déjà, à cette époque, les vaisseaux des Babyloniens fréquentaient le pays des Éthiopiens, et ceux-ci, de leur côté, se rendaient aussi à Babylone pour y faire le commerce; en sorte que la crainte d'une rivalité d'intérêt fit rejeter l'offre de Joram, qui se décida en conséquence à tenter le voyage en partant du golfe Arabique, et se lia à cet effet avec Salomon, roi des Juifs.

Telle est l'expédition connue sous le nom de voyage à Ophir, dont il est fait mention dans le premier livre des Rois (1); je m'y arrêterai quelques instants pour mettre fin aux doutes qui,

(1) Chap. 9, v. 26 et suiv.; et chap. 10, v. 22.

jusqu'à ce jour, ont existé à cet égard dans l'esprit des savants. Et d'abord il est incontestable que le roi des Hébreux, nommé Irenius, auquel Joram fournit le bois nécessaire pour la construction d'un palais, ne peut être autre que Salomon, et que, par conséquent, Joram est le roi tyrien que la Bible appelle tantôt *Hiram* (1), tantôt aussi *Huram* (2), et que Josèphe désigne sous le nom d'Εἴραμος ou d'Εἴρωμος. Il est également certain que le voyage, pour l'exécution duquel Joram, au lieu de vingt villes de la Galilée que lui offrit Salomon, avait demandé la ville et le port d'Eilotha ou Élath, n'est autre que le voyage que la flotte de Salomon et d'Hiram faisait de trois ans en trois ans à Ophir. Les mêmes produits que les vaisseaux de Salomon apportaient d'Ophir, comme l'or, l'argent, l'ivoire, les singes, les paons (I^er^ liv. des Rois, 10, 22), le bois d'ébène, les pierres précieuses (I^er^ liv. des Rois, 10, 11), les perles, etc., sont attribués, par

(1) II Sam., chap. 5 et suiv.; I. liv. des Rois, chap. 5.

(2) II Chron., chap. 2.

Sanchuniathon, aux pays éthiopiens que Joram fit visiter par sa flotte. Mais, si nous nous demandons quels étaient ces pays éthiopiens où les navigateurs phéniciens abordèrent, non-seulement tout ce qui a été dit plus haut des Éthiopiens et de leurs jongleries indiennes nous conduit à voir la Caramanie et la Gédrosie dans ce pays éthiopien aride et sablonneux sur le littoral, hérissé de montagnes dans l'intérieur des terres, que les Phéniciens, en franchissant la mer du Sud, trouvèrent à l'est de l'Arabie; mais nous voyons aussi, dans la statistique dressée par ordre de Joram, que les Éthiopiens, qui habitaient vers l'est, sont expressément distingués des Éthiopiens noirs qui occupent les pays méridionaux de l'Égypte. Ce fait est confirmé par Homère et par Hérodote, qui distinguent deux races d'Éthiopiens.

Ainsi donc, quand nous remarquons que le pays où abordèrent enfin les Phéniciens après avoir navigué pendant dix jours vers l'est le long de la côte déserte des Éthiopiens Malais, puis trente-six jours dans la direction du midi, est tantôt nommé l'île, tantôt la presqu'île de Rachius,

nous ne pouvons nous défendre d'y reconnaître Tap-ro-bane ou Selan-div (Ceylan), dont le chef suprême, sous le règne de l'empereur Claude, portait, au témoignage de Pline (1), le nom de Rachia (Radscha); et, à cet égard, les circonstances du voyage et la description de l'île ne peuvent laisser aucun doute. Une flotte tyrienne, composée de dix vaisseaux construits à grand' peine, mit à la voile sous le commandement de trois marins habiles. Un des Éthiopiens, désireux de revoir son pays natal, qui est indiqué par le nom de Lancapatus (2) qu'il portait, leur servait de guide.

Partant du golfe Élanitique, ils entrèrent dans la mer Rouge, où des tempêtes les contraignirent à aborder dans une île pour y attendre des vents favorables. Durant leur séjour dans cette île, ils ensemencèrent la terre et y firent la récolte, ce qui nous rappelle les Monsoons, qui dans la mer Rouge et l'océan Indien retardèrent

(1) H. N., VI, 24, 22.

(1) *Lanka* est le nom sanscrit de Ceylan.

(x) Les Mousson, vents

si longtemps le voyage de la flotte de Salomon, jointe à celle des Phéniciens (I^er^ liv. des Rois, 10, 22), qu'elle ne put le terminer que dans l'espace de trois ans. Bremer nous assure (dans son livre intitulé *Découvertes* faites dans le domaine de l'antiquité, t. I, p. 149), qu'au rapport de Salt, durant le même intervalle de temps, les vents soufflent du sud au nord dans la partie septentrionale de la mer Rouge, et du nord au sud dans la partie méridionale, tandis qu'au milieu ils sont variables; voilà pourquoi aujourd'hui encore, comme l'affirme Niebuhr, les vaisseaux ne peuvent faire annuellement qu'un seul voyage entre Suez et Dsjidda. Il était dangereux de sortir de la mer Rouge avant le mois d'août, et, au témoignage de Pline, la violence des ouragans faisait redouter la mer voisine de Taprobane, surtout durant les cent jours qui suivaient le solstice. Pline ajoute qu'on ne pouvait naviguer dans cette mer plus de trois ou quatre mois (1), ce qui explique parfaitement

(1) *Nec plus quaternis* (ou *quam ternis*) *mensibus navigant.*

comment on a pu mettre trois ans à faire le voyage de Ceylan (1). Par la même raison, il fallait des marins aussi expérimentés que l'étaient les Phéniciens (livre I des Rois, IX, 27), pour ne point faire naufrage, comme cela était arrivé à Josaphat (2). Les vaisseaux qu'on avait employés à ce voyage étaient de la grandeur de ceux qui faisaient le trajet de Tartessus, et qu'on nommait vaisseaux tartessiens, circonstance qui a induit en erreur l'auteur de la Chronique, qui, dans le livre II, ch. 9, v. 21, et ch. 20, v. 36 et suivants, a fait de l'expédition d'Ophir une expédition à Tarschisch (Tartessus), et après lui Josèphe, qui, dans ses Antiquités judaïques (VIII, 7), suppose l'existence d'une mer tartessienne.

De pareilles conclusions nous permettent de conjecturer que le voyage de découverte, ordonné par Néchao, n'était qu'un voyage d'Ophir; car

(1) Voyez à ce sujet Bredow, *Recherches* sur quelques points de l'histoire, de la géographie et de la chronologie anciennes, chap. 2, p. 302.

(2) Liv. I, des Rois, 22, 49.

tout ce qu'Hérodote nous en rapporte (livre II, ch. 42) s'applique au voyage de Ceylan, et la manière dont Pline (1) parle du périple d'Hannon, que nous possédons encore, peut nous donner une idée de la facilité avec laquelle on a transformé des voyages de ce genre en voyages autour d'une partie du monde tout entière. C'est donc avec raison que Strabon (2) se moque de ces prétendus voyages autour de l'Afrique. Et ne voyons-nous pas que Pline lui-même (VI, 24, 22) mentionne, au sujet des ambassadeurs que le roi Rachia avait envoyés à Rome du temps de Claude, une circonstance sur laquelle on s'était fondé pour prouver la réalité du prétendu voyage autour de l'Afrique, exécuté par les Phéniciens, sous le règne de Néchao? « Ce qui les étonnait surtout, dit-il, c'était de voir leur ombre projetée sur notre terre, tandis qu'ils ne la voyaient pas sur la leur, c'était de voir le soleil se lever à gauche et se coucher à droite,

(1) II, 67.

(2) II, p. 98.

tandis que dans leur pays le contraire avait lieu. »
« *Maxime mirum iis erat, umbras suas in nostrum orbem cadere, non in suum, solemque a lœva oriri et in dexteram occidere, potius quam e diverso.* »

Ce que Sanchuniathon nous raconte de l'ignorance où étaient les Éthiopiens de l'usage des voiles, est attribué par Strabon, XV, 1, 15, pag. 691, sur l'autorité d'Onésicritus aux habitants de l'île de Taprobane, tandis que les détails que nous transmet Pline sur Taprobane, ne sont point entièrement confirmés par Sanchuniathon, dont le récit est beaucoup plus conforme à l'état actuel de cette île (1). « Pour y arriver, dit-il, il faut traverser une mer parse-

(1) *Mare interest, vadosum senis non amplius altitudinis passibus, sed certis canalibus ita profundum, ut nullæ ancoræ sidant; ob id navibus utrimque proræ, ne per angustias alvei circumagi sit necesse : magnitudo ad terna millia amphorum. Siderum in navigando nulla observatio : septentrio non cernitur* (Cf. Diod. Sic. II, 58) *sed volucres secum vehunt, omittentes sæpius, meatumque earum terram petentium comitantur.*

mée de bas-fonds, et qui n'a pas plus de six pas de profondeur, mais qui dans certaines passes est tellement profonde, que les ancres ne peuvent y trouver le fond, ce qui oblige à donner deux proues aux vaisseaux qui y naviguent, afin qu'ils ne soient pas contraints à virer de bord dans ces passes si étroites. Le port de ces vaisseaux est d'environ trois mille amphores (1). Les navigateurs n'observent point les astres, car on n'aperçoit point le nord, mais ils emmènent des oiseaux qu'ils lâchent souvent, et ils suivent la direction que ces derniers prennent pour gagner la terre.

Cette dernière phrase nous rappelle les corbeaux et les pigeons que Noé laissa échapper de l'arche; peut-être même que les corbeaux, qui, suivant le récit biblique (liv. I des Rois, 17, 6) ont nourri le prophète Élie, n'étaient autres que des guides de ce genre qu'il suivait pour se procurer sa nourriture. Mais la description que Pline nous fait du détroit est contraire au récit de San-

(1) 58 tonneaux métriques.

chuniathon, qui nous représente l'île de Rachius comme une presqu'île, car, suivant lui, la contrée où l'on recueille les perles vers le nord-ouest communique avec le continent opposé par un isthme dans la largeur duquel s'élève un grand mur destiné à la défendre contre les incursions des barbares de la terre ferme. Il est aisé de reconnaître là le pont d'Adam, dont les deux passages n'ont que cinq à six pieds de profondeur.

Puisque les Phéniciens ont abordé à la côte occidentale de l'île, qui est précisément le point où arriva, au rapport de Pline, l'affranchi d'un certain Annius Plocamus; Bochart (1) a pu, non sans quelque probabilité, comparer le nom de Hippurus avec celui d'Ophir; on pourrait même à cet égard citer le Suphara d'Abulféda, ainsi que le Σουφείρ, Σωφείρα, Σωφίρα des Septante. Josèphe nous fournit une preuve frappante de la confusion qui peut s'introduire dans les notions géographiques et de l'erreur par suite de laquelle on rapportait au continent de l'Inde ce qui concernait l'île

(1) Geogr. sacr., 5, 1, 46.

de Ceylan, quand, en décrivant l'expédition de Salomon à Ophir (1), il dit « qu'on était arrivé dans le pays, qui portait jadis le nom de Sophira, mais qui était alors appelé la terre d'or, et qui est une partie de l'Inde. » Le nom de *Rochapatta*, donné à la résidence royale située dans l'intérieur de l'île, a une terminaison commune avec l'*Ulispada* que Ptolémée place au pied du pic d'Adam : cette terminaison correspond au mot *patam* ou *patnam*, usité aujourd'hui. Tap-robane paraît désigner, d'après la description que Kosmas en fait, une île de rubis, et c'est ainsi que nous retrouvons dans le golfe arabique une île de Topases. D'un autre côté, le nom de Paléogones, que Pline donne aux habitants de Ceylan, semble indiquer leur haute antiquité : et, en effet, au récit de Sanchuniathon, leur roi suprême descendait de Baaut, la matière primitive du monde, le chaos, dont les traces, appelées aujourd'hui le pied d'Adam, se voient encore sur la montagne.

(1) Antiq. Jud., VIII, 6.

L'hospitalité des habitants envers les étrangers qui arrivent par mer est célébrée dans tous leurs chants nationaux. Il est assez remarquable que l'histoire de Sanchuniathon nous montre à Ceylan l'existence d'un jeu qui n'est peut-être autre que la *marelle* d'aujourd'hui, où le dé perdu porte le nom de vache. C'est sans doute un fait assez curieux que de retrouver ce jeu dans une île où la tradition place l'invention du jeu d'échecs, et où le jeu de dames est encore aujourd'hui l'amusement favori des habitants. Dans la profanation de la bouse de vache commise par un Phénicien et par un Juif de Jérusalem, on reconnaît la profonde différence des religions.

De même que dans la Phénicie, un roi suprême commandait à quatre autres rois, nous voyons aussi Ceylan gouverné par quatre rois soumis au roi suprême, Rachius, leur frère aîné. Diodore (1) et Pline (2) rapportent également qu'à Taprobane, l'aîné de la famille royale hé-

(1) II, 58.
(2) VI, 24 (22).

ritait de la dignité de grand roi. Les quatre autres rois occupent non-seulement des territoires différents, ils sont encore distingués par les quatre principaux produits, que chacun d'eux envoie en tribut au grand roi.

Le grand roi, établi au centre de l'île, possède l'or des montagnes;

Le premier des autres rois règne au sud, et possède les éléphants des forêts;

Le second, à l'ouest, récolte la cannelle de la plaine fertile;

Le troisième, au nord, recueille les perles sur le rivage de la mer;

Enfin le quatrième, à l'est, les pierres précieuses sur les bords des fleuves.

Quelque fabuleuse que paraisse une pareille division de territoire dans une île qui n'a que douze journées de longueur sur six de largeur, elle est néanmoins parfaitement conforme à la vérité, bien qu'aucun Grec, aucun Romain, ni Ptolémée, ni Cosmas, ne fasse mention de la cannelle, qui est le produit principal de l'île, et qui n'est nulle part ailleurs d'une aussi bonne

qualité. Denys le Périégète (1) ne signale Taprobane que comme *mère des éléphants*, et, chez les Romains, le nom de *Regio cinnamomifera* est donné à un tout autre pays situé sur la côte orientale de l'Afrique. Je pense également que l'*île d'Or* de Denys (2) et de Ptolémée n'est autre que Taprobane, car l'or que Josaphat voulait envoyer chercher, surtout à Ophir (3), était apporté en si grande quantité, que du temps de Salomon (4) on ne faisait plus aucun cas de l'argent, et que Joram put revêtir d'or sa garde, qui, sous Bimalus, portait des cuirasses d'argent.

Déjà Onésicrite et Mégasthène, au témoignage de Pline, avaient parlé avec éloge de la beauté des éléphants, des perles et des pierres précieuses que produisait l'île de Ceylan, et le même Pline nous raconte que dans les fêtes la chasse aux éléphants

(1) v. 593.
(2) v. 589.
(3) I. Liv. des Rois, ch. XXII, 49.
(4) Ibid. ch. X, 21.

et aux tigres était un des plus agréables divertissements. Le voyageur mahométan, Ibn Batuta, qui avait assisté à une chasse de ce genre, rapporte, d'accord avec Sanchuniathon : « Que le grand roi avait un éléphant blanc qu'il montait aux jours de fête et que l'animal était orné de quelques-uns de ces beaux rubis que l'on trouve partout à Ceylan. » Ptolémée atteste aussi que les éléphants se trouvaient dans le midi de l'île. On sait généralement que l'on récolte la cannelle à l'ouest, et que c'est au nord que se fait la pêche des perles. Enfin nous voyons encore dans Ptolémée que la plupart des fleuves, sur les bords desquels on recueillait des pierres précieuses, se jetaient à l'orient dans la mer. Au moyen-âge, les mahométans allaient chercher l'ivoire et les éléphants à Point-Gales, la cannelle et les pierres précieuses à Colombo, les perles à Cudramalle.

L'importance du pays nouvellement découvert engagea le roi Joram à faire graver sur une colonne placée dans le parvis du temple de Mélicerte à Tyr, une relation de tout le voyage, avec un catalogue des pays alors connus. Ce

monument nous présente un tableau complet du commerce des Phéniciens au temps de Salomon, ainsi qu'une statistique exacte des forces militaires de Tyr. J'en donnerai ici un aperçu sommaire, d'autant plus que, précisément dans les parties les plus importantes de l'ouvrage de Sanchuniathon, les notes explicatives de l'éditeur sont beaucoup plus rares que dans le premier livre, consacré tout entier aux traditions mythiques. Jetons d'abord un regard général sur les forces de la Phénicie, nous voyons, d'après le calcul suivant, qu'elles se montaient à 250,000 hommes de différentes armes, plus 180 chariots garnis de faux, et 643 bâtiments de guerre.

I. — *Continent de la Phénicie.*

	Combattants.	Lanciers.	Chariots armés de faux.	Vaisseaux de guerre.	
1. Tyr.	60,000	1,000	80	100	Avec un nombre
2. Sidon.	40,000	1,000	20	60	infini de vais
3. Byblos	20,000	2,000	20	85	seaux de trans-
4. Béryte	10,000	1,000	40	30	port.
5. Aradus	8,000	1,000	20	50	Avec 500 archers.
6 Habitants de la montagne . .	30,000	»	»	»	» 2,000 »
Total. . .	168,000	6,000	180	325	2,500

II. — *Iles et colonies.*

	Combattants.	Bâtiments de guerre.	Archers.
1. Cittium dans l'île de Chypre. .	10,000	60	500
2. Masuda	4,000	20	
3. Rhodes.	3,000	10	
4. Machira dans l'Asie mineure . .	5,000	20	
5. Supha.	2,000	10	
6. Zoara.	1,000	10	
7. Sale.	1,500	8	
8. Ozyne.	2,000		
9. Béthomalkrot	1,200	15	
10. Masaba	500		
11. Kasra	800		
12. Mapiza en Crète	3,000	15	100
13. Mapristor.	1,400	6	
14. Gadira ou Cythère	7,000	30	2,000
15. Mazaurisa ou la Sicile	11,000	38	
16. Mylita ou Malte	2,000	15	
17. Maphyle dans le pays de Tenga.	4,000	36	
18. L'Ersiphonie ou Ligurie . . .	12,000	25	
Total.	71,400	318	2,600

Il faut ajouter, à ce tableau, une petite ville située sur le détroit qui sépare Cyton et Gadyla, la Corse et la Sardaigne (1), et les Tartessiens, qui, bien que gouvernés par leur propre roi Nausitanus, fils de Charon, amenaient néanmoins aux Tyriens, dans le cas d'une guerre maritime, des secours considérables en vaisseaux de toute espèce.

Quant à l'étendue du territoire que possédait chacun des états mentionnés ci-dessus, il est difficile de s'en faire une idée précise; nous ne connaissons que les noms de quelques villes qui en faisaient partie. Ainsi nous trouvons, dans le territoire de :

Tyr. — Les villes de Hysora, Mainé, Silyphé, Béthobarkas ou Béthataba, et Ramasé.

Sidon. — Monychus, Jauphé, Moyra, Dibon, Nébra et Soate.

Byblos. — Asmunia, Jasudé, Nébité et Nébra des Bybliens.

(1) En hébreu, *Katon* et *Gadol*.

Béryte. — Arbé, Isbas, Sydrobal et Béthastaroth.

Aradus. — Arboze, Casauron, Ityna, Délibas et Asypotia, avec les oracles Misybata.

Chez les habitants des montagnes. — Les villages de Gabara, Oryx, Gadra et Momigura.

Si nous devons entendre, sous le nom d'Hysora, l'Ἀσώρα mentionné par Josèphe, cette capitale de toutes les petites principautés du Chanaan septentrional fut réduite en cendre sous le roi Jabin par Josué (1), et elle devint, ainsi que Rama et d'autres places fortes, le partage de la tribu de Nephthali, dont le territoire s'étendait de Helaph, en Syrie, jusqu'à Lakum sur le Jourdain (2); mais cent vingt ans plus tard, Barak et Débora furent de nouveau forcés de combattre un roi Jabin (3). Salomon fortifia la ville de nouveau (4), quand il offrit au roi Hiram vingt villes de la Galilée; néanmoins, elle fut prise par

(1) Jos. ch. XI, 1-13. — Hysora, en hébreu, *Hazor.*

(2) Jos. ch. XIX, 32 — 39.

(3) Juges, ch. 4.

(4) I. liv. des Rois, ch. IX, 15.

Tiglath-Piléser, lorsqu'il fit la conquête de Giléad, de la Galilée, ainsi que tout le pays de Nephthali, et qu'il emmena les premiers captifs d'Israël en Assyrie (1).

Parmi les villes de Sidon, Jauphé (*Yafo*) paraît être Joppé ou Jaffa, sur les frontières du territoire de la tribu de Dan (2). Le roi de Tyr, Hiram, y fit transporter, des sommets du Liban, le bois dont il fit présent à Salomon pour la construction du temple (3), ce qui eut également lieu lors de la fondation du nouveau temple sous Cyrus, roi des Perses (4). C'est en se rendant de cette ville à Tarschisch (5) que Jonas fut dévoré par une baleine.

Moyra doit être le *Mearah* de la Bible (6), que l'on croit être la caverne tyrienne dont il est fait mention dans les guerres des croisades, comme

(1) II liv. des Rois, ch. XV, 29.
(2) Josué, ch. XIX et suiv.
(3) Chron. II, 2, 16.
(4) Esdras III, 7.
(5) Jon. III.
(6) Jos. XIII, 4.

d'une forteresse imprenable entre Sarepta et Sidon. Dibon (*Dibon*), selon Sanchuniathon, était la résidence des enfants du roi ; l'une des deux villes du nom de Nébra, appartenait aux Bybliens. On donnait le nom de Nébité (*Nefet*) aux vallées fertiles et aux montagnes riches en baume, qui, avec leurs villages, furent données par les Bybliens à Kidmon, aïeul maternel de Sanchuniathon, en récompense de ses hauts faits. De Kidmon, ce territoire passa à l'aîné de ses petits-fils, nommé Agmon. Jasudé était la patrie d'Adonilibnas. Quant aux autres lieux, il est difficile d'en rien dire de certain, bien que des noms semblables se retrouvent dans la Bible.

Parmi les autres colonies déjà mentionnées qui furent fondées par Bimalus, Cittium, qui, à une époque plus récente, sous la domination des Grecs, fut toujours habitée par les Phéniciens, avait été bâtie par Démaroon, puis détruite par les habitants des montagnes peu de temps avant l'événement de Bimalus. Masuda (*Matsod*), autre colonie attribuée à Bimalus, dans la partie occidentale de l'île, n'est peut-être autre chose

que Amathonte (Amathus), dans le territoire de laquelle se trouve le mont Olympe, d'où brillait aux yeux des navigateurs l'énorme autel de Kronos ou Ilus. La ville que les Sidoniens avaient fondée à Rhodes étant située dans la partie la plus stérile de l'île, fut bientôt abandonnée par eux, et la population se répartit dans un grand nombre de villages. Sur la côte opposée, qui était plus fertile, ces mêmes Sidoniens bâtirent Machira, Supha, Zoara; les Aradiens, Sale; et les Tyriens, Ozyne, Béthomalkrot, Mosaba et Kasra. Tous avaient à combattre les barbares du Nord, qui possédaient des vaisseaux aussi grands que les leurs.

En Crète, Bimalus, roi de Sidon, avait fondé Mapiza, dont le véritable nom était peut-être *Mifrats*; car les Tyriens, ayant de leur côté fondé un établissement dans l'île, l'appelèrent Mapristor (*Mifrats tor*) pour la distinguer de la ville des Sidoniens. Les Mapizéens fondèrent Gadira ou Cythère, qui reçut son nom de l'enclos du temple d'Astarte. Si les forces que fournissait cette île nous paraissent trop considérables, nous ne

devons pas oublier que les Gadiréens possédaient, sur la côte opposée, beaucoup de villages et de châteaux forts. A quatre journées de là, en naviguant vers l'ouest, on arrivait à Mazaurisa (*Metsar eschah*, le territoire du volcan ou la Sicile), où les Sidoniens et les Tyriens habitaient six villes, Nasbos de Mélicerte, Jamnia, Jitron, Malkuba, Ophalé et Moraba, ainsi qu'un grand nombre de villages. Il serait inutile d'en vouloir fixer la position, quand on lit dans Thucydide (1): « Les Phéniciens se sont établis sur toutes les côtes de la Sicile, après s'être emparés des promontoires et des îles adjacentes pour commercer avec les Sicules; mais lorsque les Grecs y eurent abordé en grand nombre, ils abandonnèrent la plus grande partie de leurs établissements, et se réunirent pour habiter Motyé, Soloïs et Panorme, dans le voisinage des Élymes. »

Mylita, distante de Moraba (*Maarabah*) en Sicile, d'un peu plus d'une journée, avait été fondée par Bimalus, mais ne renfermait que des

(1) VI, 2.

villages avec des autels dédiés à Astarté Mylité. Cependant, dans une inscription de Malte, on lit aussi le nom de Mélicerte, dieu tutélaire de Tyr (*Melkart baal tsor*). Sanchuniathon nous apprend que cette île importante fut possédée, tantôt par les Sidoniens, tantôt par les Tyriens. De ce point on allait à Maphylé (*Maflah*) dans le pays de Tenga, contrée vaste, mais déserte, à cause de l'ardeur des rayons du soleil, et du manque d'eau qui se faisait sentir sur certains points. Cinq colonies y avaient été détruites par les Libyens indigènes. Les habitants, qui avaient survécu à ce désastre, s'étaient rassemblés dans un lieu qu'habitaient en commun les Aradiens, les Bybliens et d'autres.

Dans l'Ersiphonie (*Erets tsafon*), ou le pays au nord de la Sicile, de la Sardaigne et l'île de Corse, les Sidoniens avaient établi quatre colonies pour se fortifier contre les Tartessiens, qui avaient toujours résisté avec succès à toutes les tentatives faites pour les soumettre. Les Sidoniens bâtirent aussi une petite ville sur le détroit qui sépare la Sardaigne de la Corse. De cet établisse-

ment, en passant près de l'île déserte de Leiathana et des îles d'Obibakros, on arrivait en dix jours à Tartessus, qui était situé sur le détroit qui conduit dans l'Océan. Les Tartessiens, descendants de Mélicerte et alliés de Tyr, s'étaient maintenus indépendants; ils habitaient cinq grandes villes, ainsi que beaucoup de villages, dont deux surtout, Ardiabé et Ophilé, possédaient de riches mines d'or et d'argent. La navigation des Phéniciens dans l'Océan n'était pas à cette époque aussi étendue qu'elle le fut plus tard (1). Les Phéniciens ne se hasardaient alors, ni au nord ni au midi, au delà du promontoire des orages, appelé Tiborsypha (*Tabbour soufah*), bien qu'à l'ouest ils eussent aussi découvert, à une distance de dix journées, les îles Hyresa (*Houirescha*), Hyrizima (*Har etsim*), Mazau-

(1) Pline — H. N. II, 67. *A Gadibus columnisque Herculis, Hispaniæ et Galliarum circuitu, totus hodie navigatur Occidens. — Alio latere Gadium, ab eodem Occidente, magna pars meridiani sinus, ambitu Mauritaniæ, navigatur hodie.*

risa (*Metsar escha*), Igydula (*Iy gedola*) et les Imyrchakines (*Iy hammer khokim*) (1).

Voilà jusqu'où s'étendaient déjà, au dix-huitième siècle avant notre ère, les connaissances des Phéniciens à l'ouest. Mais à l'est, ce fut seulement Okalothon, le grand-père de Sanchuniathon, qui établit quelques exilés de Tartessus à Tarse en Cilicie, où depuis longtemps les Bybliens avaient abandonné leur antique colonie ; mais au bout de dix années le siége de Tyr, en le privant des secours de la mère-patrie, rendit sa position si difficile, qu'il fut contraint de ramener ses colons dans l'île de Chypre. Quand vers la fin du dix-septième siècle Tyr triompha de Sidon, la colonie établie sur le détroit de Sicile se vit réduite à une position plus malheureuse encore.

Parmi les peuples voisins de Tyr Joram comptait au nombre de ses alliés les Cérates ou Philistins, les Juifs, les Arabes, les Égyptiens, les Damascènes et les Hamathéens. Au

(1) Voyez Esaï. XXIII, 6.

nord on connaissait les Arméniens, les Phrygiens, les Lydiens, et plus loin les Gambres (*Gomer*, Κιμμέριοι), habiles à travailler l'airain, et les Amydones (*Amutsim*, Ἀμάζονες), et à vingt journées de distance des Mèdes les Titans féroces, et à moitié nus, qui, habitant autour d'un grand lac (la mer Caspienne), allaient chercher en Médie des chevaux blancs, auxquels ils rendaient les honneurs divins. Les mythes du premier livre nous apprennent quels étaient ces Titans. Il y est dit que d'Agros et d'Agrotès descendaient les cultivateurs et les chasseurs, qu'on appelait Alètes et Titans.

On pourrait comparer les Alètes (les errants) avec Jabal (1), qui le premier se livra à la vie nomade, et les Titans avec Meschech et Thubal (2), soit que l'on prenne le nom de Titans dans le sens d'après lequel Ezéchiel (3) compte Meschech et Thubal au nombre des barbares précipités dans l'enfer, après avoir été la terreur

(1) Gen. IV, 20.

(2) Gen. X, 2; Ezech. XXVII, 13; XXXII, 26; XXXVIII, 2 et suiv., XXXIX, 1.

(3) Ch. XXXII, 26.

des mortels, soit enfin en les considérant comme des hommes armés de l'arc, d'après l'étymologie grecque du nom de Titans que l'on faisait dériver de τόξα τιταίνειν ; c'est ainsi que les Hébreux désignent les peuplades scythiques par l'expression *Meschah hakkeschet*. Cette dernière opinion est la plus probable, leurs frères étant des nomades errants, et leur chef suprême Gog, établi dans le pays de Magog (1), portant l'arc et les flèches. Magog ou Madschudsch, dans les langues arabe et persane, ne diffère point essentiellement de Meschech, comme on le voit par le passage du psaume CXX, 5, où Meschech marque les confins du nord, comme Kédar (nom que portait aussi le navigateur tyrien qui a découvert l'île de Ceylan) désigne le midi le plus reculé. Dans le périple de Joram, nous trouvons dans les contrées méridionales les plus éloignées le pays des Éthiopiens, nom commun aux nègres du Nil, habitant au-dessus de l'Égypte, et aux Malais cuivrés, établis près de l'île de

(1) Ezech. XXXVIII, 2 ; XXXIX, 3.

Ceylan. La Chersonèse de Rachius, où l'on voyait le soleil sortir des ondes de la mer, est indiquée comme la limite du monde à l'orient. Les autres peuples orientaux, avec lesquels on entretenait des relations, étaient les Babyloniens et les Mèdes.

Après la mort de Joram, Sydyk régna pendant quarante-deux ans à Tyr. C'est lui qui transporta de Tyr dans cette ville l'école fondée par Belirus à Sidon. Sanchuniathon ne nous a pas transmis d'autres détails sur ce roi, parce qu'à la même époque, Adonilibnas, le fondateur de la dernière dynastie de Byblos, monta sur le trône. La succession des rois de cette ville peut, il est vrai, être établie, sans peine, jusqu'à la fondation de Carthage, au moyen des fragments de Ménandre d'Ephèse, que Josèphe nous a conservés, et que Scaliger a joints à son ouvrage, *de Emendatione temporum*, p. 5; mais dès le commencement nous nous trouvons arrêtés par un récit incompatible avec celui de Sanchuniathon. En effet, Ménandre, d'accord avec Dius, cité également par

Josèphe, fait d'Iromus un fils d'Abibalus, qui, après avoir vécu 53 ans et en avoir régné 34, eut pour successeur Baleazar, mort à l'âge de 43 ans, après avoir occupé sept ans le trône. Cette différence dans les noms pourrait à la rigueur s'expliquer par cette circonstance, que nous retrouvons aussi quelquefois dans Sanchuniathon deux noms de roi ou de ville, et que Joram lui-même était appelé par les Tyriens Hierbas, de même qu'Achis, roi des Philistins, du temps de Saül (1) porte, dans le titre du psaume XXXIV, le nom d'un roi contemporain d'Abraham, appelé Abimélech (2). Mais dans ce cas, pour mieux concilier les récits de Ménandre et de Sanchuniathon, il faudrait aussi admettre, que le premier, ainsi qu'il est arrivé à Josèphe dans son calcul sur l'époque de la construction du temple de Salomon (3), aurait confondu la durée du règne de ce roi avec son âge, bien que, même à l'aide de cette supposition,

(1) I. Sam. XXI, 10; XXVII, 2.
(2) Gen. XX, 2; XXVI, 1.
(3) Scaliger, op. cit. p. 29.

nous ne puissions encore obtenir une concordance parfaite entre les deux écrivains. Il serait plus convenable d'admettre que Ménandre et Dius avaient pris des rois de Béryte pour des rois tyriens, attendu que Porphyre désigne également Abibalus et Sanchuniathon comme Bérytiens, bien que d'autres erreurs plus graves de Porphyre ne permettent guère de s'appuyer sur cet auteur.

INTRODUCTION.

§ 1.

Jusqu'à ce jour on avait pensé, et tout semblait justifier cette opinion, que la littérature des Phéniciens avait entièrement disparu; car, si l'on excepte quelques inscriptions peu intéressantes ou presque inintelligibles, que nous restait-il de cette littérature? La traduction grecque du périple Hannon, et deux ou trois phrases en langue punique, que Plaute, dans son Pœnulus, fait prononcer par le Carthaginois Hannon. Encore ce fragment est-il un document d'autant plus incertain, que ce n'est pas un Carthaginois qui parle, mais bien un Romain, qui, selon toute vraisemblance, n'avait pas une connaissance fort étendue

de cette langue. Ajoutons encore, pour ne rien omettre, la cosmogonie de Taaut, citée par Eusèbe, mais que l'on regarde avec raison comme suspecte.

Ainsi, par un caprice aussi bizarre qu'injuste, le temps semblait avoir détruit toute la littérature d'un peuple auquel on attribue généralement l'invention de l'écriture, et par conséquent les plus anciens monuments écrits. Mais nos plaintes vont cesser. Le vieillard de Byblos a enfin quitté les murs solitaires du cloître, où il avait été enfermé durant tant de siècles; il va nous révéler des faits depuis trop longtemps oubliés. Ce ne sera point, il est vrai, dans la langue de sa patrie qu'il nous fera ce récit intéressant, depuis des siècles elle est perdue pour nous (1); mais il aura un interprète digne de lui dans son compatriote

(1) Elle cessera de l'être quand M. Gesenius aura publié le livre dont le prospectus a été répandu au mois de février dernier, et qui a pour titre : *Scripturæ linguæque Phœnicæ monumenta, etc., illustravit Guil. Gesenius.* (L.)

Philon, dont nous croyons devoir nous occuper avant tout.

---

§ 2. Philon.

Philon, comme nous venons de le dire, est le traducteur de l'Histoire de Sanchuniathon, dont nous ne connaissons que quelques fragments conservés par Eusèbe dans sa Préparation évangélique (livre I, chap. 6 et 7)(1), mais dans un état de falsification si manifeste, que quelques critiques (2) ont émis l'opinion que Philon n'avait pas traduit ce livre, mais qu'il l'avait composé. Ils appuyaient leur opinion sur cette circonstance, que le nom de Sanchuniathon n'a été prononcé par aucun auteur avant

(1) Ces fragments ont été recueillis et publiés par M. Conr. Orelli (Leipzig, 1826, in-8°), avec un résumé des différentes opinions auxquelles ils ont donné lieu. (L.)

(2) Notamment J. H. Ursinus, Ant. Van Dale et H. Dodwell. La haute antiquité de ce livre a été défendue par Cumberland dans son écrit *On the Cosmogonie of Sanchuniathon*.

le second siècle (1), que la chronologie des fragments est inexacte, et qu'enfin on y découvre des idées qui appartiennent à une époque beaucoup plus récente. Le premier argument n'a aucune force. De ce qu'un ouvrage n'est point cité, on ne saurait en conclure qu'il n'existait pas. Les livres des Hébreux, des Perses et des Indiens ne sont point cités dans les écrits des Grecs et des Romains, niera-t-on pour cela leur ancienneté? L'objection tirée de l'inexactitude des dates n'est pas plus sérieuse; car comment s'attendre à une chronologie exacte dans l'un des premiers documents écrits d'un peuple, dans une cosmogonie? C'est au contraire une preuve d'authenticité; car si Philon eût été un faussaire, il n'eût pas manqué de chercher à donner à son œuvre l'apparence d'une plus grande vérité, en y introduisant une chronologie d'une exactitude rigoureuse. Enfin, le troisième re-

(1) Athénée est le premier qui en fasse mention, liv. III, ch. 37. (L.)

proche qui, dans l'état du texte reproduit par Eusèbe, pouvait conserver une certaine force tombe entièrement aujourd'hui devant l'original, qui n'est point défiguré par les omissions et par les interpolations d'Eusèbe, et dans lequel ce qui appartient à Philon est séparé du texte de la manière la plus distincte. En effet, à la suite de chacune de ses explications, le traducteur a soin de nous prévenir qu'il revient à l'original par cette formule précise : « Sanchuniathon dit » ; en sorte que nous avons toujours le texte de Sanchuniathon pur de tout mélange.

Philon annonce en général l'intention de reproduire son auteur avec la plus scrupuleuse fidélité; souvent même il sacrifie la pureté du langage grec au désir de conserver à certains passages leur coloris particulier. Par-là il nous offre une copie exacte de l'original, et nous permet de reconnaître dans sa traduction jusqu'au caractère différent des sources auxquelles Sanchuniathon avait puisé. On reconnaît encore cette fidélité du traducteur dans le

seul passage qui soit répété deux fois dans l'ouvrage (1), car, bien que l'ordre des mots et le choix des expressions présentent quelques différences, une traduction des deux passages dans la langue de l'original devait reproduire le même texte. Nous pouvons donc admettre que nous possédons dans l'ouvrage de Philon une traduction extrêmement fidèle de l'original phénicien.

(1) Livre VIII, 4, Joram dans son catalogue des villes phéniciennes, rapporte, à l'occasion de la description de Sidon, la première moitié d'un ancien chant qui se trouve en entier livre IV, ch. 10. En voici la traduction avec les variantes : « La mer (IV, 10. θάλαττα; VIII, 4. πόντος) t'a-t-elle rejetée sur le rivage (ἀκτήν — ἠϊόνα) comme une perle brillante, ou bien es-tu née du ciel, astre lumineux (αὐγήεις — φωσφόρος)? Le continent brille de ton éclat, et la mer (θάλαττα — κύματα) réfléchit ta beauté. O reine des flots! quand tu vois ton peuple naviguer, tu te réjouis comme une heureuse mère à la vue de ses enfants. Mais jette tes yeux au loin, et des larmes rouleront sur tes joues et baigneront le sol, et la mer retentira de tes chants plaintifs; car tes trirèmes ont été brisés à Tartessus, et les plus braves de tes fils, étendus morts sur un rivage lointain, sont la proie des vautours et des poissons. » On voit que les différences des deux passages ont tout à fait insignifiantes.

Mais Philon s'adressait à un public grec, peu familiarisé avec l'antique simplicité des récits orientaux. Il dut donc, pour plaire à ses lecteurs, s'efforcer de donner à l'ensemble un coloris grec, et dans cette intention il place en tête de chaque livre, à l'exemple de Xénophon dans sa Retraite des Dix mille, un résumé succinct de ce que renfermait le livre précédent, mais il a toujours soin de le séparer du texte de Sanchuniathon par la formule indiquée plus haut. Ces résumés, et l'explication qu'il donne de quelques termes phéniciens, sont les seules additions qu'il ait faites à l'original, du livre II au livre IX.

---

§ 3. Sanchuniathon.

Nous avons déjà dit plus haut que quelques savants avaient complétement nié l'existence de Sanchuniathon, et regardé comme faux les écrits qui lui sont attribués. D'autres ont émis des opinions si étranges sur sa per-

sonne et sa haute antiquité, qu'il est presque devenu un personnage mythique. Le hasard ne nous ayant fait connaître que la partie la plus ancienne de son histoire, certains écrivains, séduits par la couleur simple et antique de la cosmogonie, supposèrent que l'auteur était contemporain de Moïse, d'autres prétendirent qu'il vivait 1200 ans avant Jésus-Christ, d'autres, enfin, à une époque antérieure à la rédaction du Pentateuque. Sans rectifier ces diverses opinions, nous allons réunir ici les documents isolés que, dans le cours de son ouvrage, l'auteur nous fournit sur lui-même et sur sa famille.

Sanchuniathon était issu d'une famille noble de Byblos. Ses ancêtres, autant qu'on peut en juger, étaient des hommes distingués qui occupèrent les premières dignités à Byblos. Son père était Kusabas, fils d'Okalothon, et son grand-père, du côté maternel, s'appelait Kidmon. Occupons-nous d'abord de sa famille.

Son grand-père, Okalothon, fut chargé par le roi de Byblos de conduire une colonie d'exilés de Tartessus. Ces derniers s'étaient adressés au roi de Tyr pour qu'il leur assignât des terres. Le roi les renvoya aux Bybliens, qui possédaient en Cilicie, en face de l'île de Chypre, un établissement abandonné depuis longtemps. Ils y envoyèrent les exilés, qui vinrent s'y fixer sous la protection de la flotte des Bybliens, commandée par Okalothon. Ce dernier, voyant les mauvaises dispositions des indigènes, se hâta d'entourer la ville de murs, et des hostilités ayant éclaté après le départ de la flotte, il sut se maintenir avec succès, malgré le nombre supérieur de ses ennemis, auxquels il n'avait à opposer que les faibles ressources de la colonie (1).

(1) Cette colonie portait le nom de Tartessus (Cf. V, 9) ou Tarsis, suivant la prononciation phénicienne (VIII, 15) parce que le plus grand nombre de ceux qui la composaient étaient Tartessiens. Et comme plus tard on retrouve dans cette contrée la ville de Tarse, la conformité des deux noms

Malgré l'insuffisance de ses forces (car les secours qu'il recevait de Byblos étaient tout-à-fait insignifiants), il résista pendant dix ans aux attaques de ses ennemis, jusqu'à la première année du siége de Tyr. Mais alors, la flotte byblienne ayant été appelée au secours de la ville assiégée, Okalothon dut renoncer à l'espoir d'être secouru par la métropole. Il ne songea plus qu'à sauver la vie et les propriétés des colons. Il abandonna donc la ville, et en transporta les habitants dans l'île de Chypre, et les ramena de là dans sa patrie. Peu de temps après il mourut dans un âge très-avancé, du chagrin que lui causa la mort prématurée de son fils Kusabas. Il trouva un biographe dans un certain Bardatès (voy. IX, 10, et V, 9).

Le père de Sanchuniathon, Kusabas, se

ne permet pas de douter que cette ville ne soit l'ancienne colonie des Tartessiens qui, plus tard, fut rebâtie dans des temps plus tranquilles, alors que la métropole put envoyer des secours plus considérables.

distingua également dans une expédition où il réduisit le premier les montagnards rebelles. En mémoire de cet exploit, il érigea un autel à Kronos, et lui consacra un champ et un bois, d'où les prêtres tiraient ce qui était nécessaire à leur subsistance. Il mourut, comme nous venons de le rapporter, avant son père, laissant deux fils, Agmon et Sanchuniathon qui était le plus jeune (liv. VI, 6).

Il paraît qu'après la mort de leur père, Agmon et Sanchuniathon restèrent sous la tutelle de leur grand-père maternel, nommé Kidmon. C'était un homme d'un haut mérite, également distingué comme guerrier et comme écrivain (1); il fut chargé, entre autres missions, de lever le contingent des îles et des colonies, et d'amener l'armée auxiliaire des Tartessiens (liv. II, 15). Il s'acquitta de cette mission d'une manière

(1) Il est dit au livre IX, chapitre 10, qu'il avait composé des mémoires sur le siége de Tyr, où il avait joué un rôle important.

brillante, et rendit pendant toute la durée du siége les services les plus éminents. Pour l'en récompenser, les Bybliens lui donnèrent à son retour (VI, 6) la ville de Nébita, avec les villages adjacents, et un territoire, dont les montagnes produisaient du baume en abondance, et dont les riches vallées étaient fertiles en blé. Cette principauté passa à un petit-fils de Kidmon, nommé Agmon, frère aîné de notre Sanchuniathon (VI, 6).

Nous savons fort peu de chose sur le compte de ce dernier. Car, bien que dans son ouvrage il s'étende avec complaisance sur sa famille, il ne nous apprend cependant que peu de chose sur lui-même. Son grand-père Kidmon l'avait emmené avec lui à Tyr. Il assista au départ d'Okalothon, et fut témoin des fêtes qui, la veille de l'embarquement des Tartessiens, furent célébrées dans le temple de Mélicerte par les matelots et par le peuple rassemblé (II, 15). Comme il était fort jeune à cette époque, nous pou-

vons en induire que son ouvrage fut composé vers le milieu du sixième siècle avant notre ère. A l'époque où il le rédigea, Sanchuniathon occupait l'une des charges les plus distinguées de Byblos : il était secrétaire du roi ; son grand-père Okalothon avait précédemment rempli le même emploi (IX, 10).

Nous sommes forcés de nous contenter de ce peu de renseignements sur notre auteur ; mais ils suffisent pour rectifier ou réfuter les opinions qui, jusqu'à ce jour, ont été émises sur son compte. Parlons maintenant de son ouvrage.

---

§. 4. SUR LES OUVRAGES HISTORIQUES DE SANCHUNIATHON.

L'auteur avait entrepris, soit par l'ordre du roi de Byblos, soit de son propre mouvement, d'écrire l'histoire de sa ville natale dans les temps les plus reculés ; et, comme

les ouvrages historiques alors connus n'embrassaient que la dynastie qui occupait le trône à cette époque, il dut conduire son récit jusqu'au temps où les autres historiens avaient commencé le leur. Dans ce dessein, il s'occupe d'abord de l'origine du peuple byblien, ou plutôt, suivant un usage antique, de la création de toutes choses. Il nous raconte les événements arrivés dans sa patrie depuis cette époque reculée jusqu'au temps où Adonilibnas, chef de la dynastie contemporaine, monta sur le trône. Ainsi nous avons avant tout une histoire de Byblos. Mais comme de très-bonne heure les Sidoniens, et plus tard les Tyriens, obtinrent l'hégémonie, l'histoire de ces villes importantes, qui exercèrent une si grande influence sur le sort de toute la Phénicie, ne pouvait être naturellement passée sous silence. Il arrive même que souvent l'histoire de ces deux états domine tellement le récit de Sanchuniathon, que l'on perd tout à fait de vue la chronique byblienne, et

que l'on se croit parfois transporté au milieu de Sidon et de Tyr. L'auteur nous raconte aussi les événements arrivés chez les peuples étrangers, qui s'étaient trouvés en rapport, soit avec Byblus, soit avec la Phénicie en général, comme par exemple l'histoire de Hamath (III, 10), de Damas (IV, 5), de l'Égypte (III, 15, 16), la migration des Juifs (IV, 6-8), etc. L'ouvrage de Sanchuniathon remplit ainsi plusieurs lacunes dans nos connaissances historiques.

Le style de l'auteur n'est pas toujours le même, ce qui est une preuve évidente que les sources ont souvent été copiées textuellement. Dans les morceaux les plus anciens il offre un cachet antique, il est bref et parfois obscur ; dans ce qui est plus récent, il règne plus de clarté, et les détails sont plus nombreux. Partout la diction est noble et naturelle, et nous rappelle les anciennes chroniques des Juifs. Néanmoins, l'esprit qui règne dans les productions de ces deux peuples si voisins, et de même

origine, est très-différent; la raison en est simple : chez les Hébreux, l'art d'écrire était presque exclusivement le partage des prêtres; chez les Phéniciens plus civilisés, au contraire, les hommes de toutes les conditions s'occupaient des travaux de l'esprit (1). Cela seul suffit pour expliquer la différence notable que présentent les ouvrages des deux peuples. Les prêtres juifs, écrivant dans un esprit de théocratie, relevaient leur peuple aux dépens de tous les autres qu'ils accablaient d'un profond mépris. Ce point de vue étroit ne se fait nullement remarquer dans notre auteur : la haine nationale, telle qu'elle éclate presque à chaque pas chez les Juifs, quand il est question des Moabites, des Ammonites, des Cananéens et des autres

(1) Les femmes aussi se livraient à l'art d'écrire ; c'est ce qu'indiquerait le chant de Nama, lors même que cette dernière n'en serait pas l'auteur, et qu'on répugnerait à attribuer une telle composition à une femme. Du reste, ce qui prouve qu'aucune profession n'était étrangère aux occupations littéraires c'est le passage (IX, 10), où parmi les historiens de Byblos figurent un soldat et un cabaretier(κάπηλος).

peuples du voisinage, est totalement étrangère à notre auteur. Il rend hommage à ce qu'il y a de bien, même chez ses ennemis, et, en parlant des Hébreux, il les loue de leur courage et de la simplicité de leurs mœurs (VI, 6).

On conçoit qu'il ne faut pas s'attendre ici à une œuvre d'art. Le livre de Sanchuniathon est une chronique. Les faits y sont racontés d'une manière simple, sans aucun raisonnement; tout est abandonné à l'appréciation du lecteur. Aussi l'auteur ne se renferme pas exclusivement dans le récit de ces événements importants qui décident du sort des peuples et des états, mais, à la manière des chroniqueurs, il introduit dans son livre des récits d'une importance secondaire; il suffit pour cela qu'ils méritent l'intérêt du lecteur (1).

C'est ainsi que nous trouvons dans ce livre le récit des plus anciens voyages entrepris dans des contrées lointaines, chez des

(1) Voyez ce qu'il dit à ce sujet, livre IV, chap. 12.

peuples inconnus (1); ou l'histoire de certains aventuriers et de certains brigands, qui, par leur cruautés, répandirent au loin la terreur (III, 12); des traits d'un grand courage ou d'une adresse astucieuse (IX, 9; III, 12); des détails fort circonstanciés sur la licence effrénée qui régnait dans l'école des prêtres de Sidon (IX, 2-8); des recherches sur l'origine de certains proverbes, et leur explication (voy. liv. IV, ch, 11, où il explique l'origine du proverbe : «Les Bérytiens prennent le fumier pour de l'or »); enfin, beaucoup d'autres détails, qui jettent une nouvelle lumière sur les mœurs, les usages, les opinions et la vie privée des anciens Orientaux.

Quant à la forme extérieure de l'ouvrage de Sanchuniathon, il est divisé en neuf sections ou livres. Cette division doit probablement être attribuée à Philon, qui, suivant l'usage adopté chez les Grecs et chez les Romains, voulait par ce moyen faciliter l'étude de son ouvrage.

(1) IV, 12 et suiv.; II, 4, 9 et suiv.; VII, 8 et suiv.

Chacun de ces livres commence par les mots : « Sanchuniathon dit, » ou « Sanchuniathon raconte, » formule par laquelle, comme nous l'avons dit plus haut, le traducteur a voulu séparer ses réflexions du texte de l'original.

Ces neuf livres renferment tous les événements relatifs à Byblos, depuis l'origine du peuple jusqu'au neuvième siècle avant notre ère; dans les deux premiers livres sont racontées les traditions populaires des peuples de la Phénicie; ce n'est qu'à partir du troisième que commence la véritable histoire, qui est accompagnée d'une chronologie fort exacte. Mais, malgré les efforts de l'auteur pour s'appuyer sur une base historique plus certaine, on remarque encore dans ce troisième livre une lutte continuelle de l'histoire et du mythe, jusqu'à ce qu'enfin, au quatrième livre, l'histoire se montre dégagée de toute altération, et se continue ainsi jusqu'au neuvième. Nous reviendrons sur le contenu de cette histoire, puisque le but

de cette publication est de donner une analyse des parties les plus intéressantes de l'ouvrage entier. Mais auparavant nous dirons quelques mots des sources auxquelles Sanchuniathon a puisé.

---

§ 5. SUR LES SOURCES CONSULTÉES PAR SANCHUNIATHON.

Les documents auxquels Sanchuniathon a eu recours sont nombreux, et l'auteur a eu l'heureuse idée d'en indiquer le plus souvent les titres. Par là nous pouvons juger des ressources qu'offrait la littérature phénicienne. Sanchuniathon a eu de préférence recours aux documents historiques, sans toutefois dédaigner de tirer parti des poëmes qui reposaient sur une base historique, soit en y puisant de nouveaux faits, soit en confirmant par l'autorité des chants nationaux les faits que d'autres sources avaient fait connaître.

Nous aurons par conséquent à distinguer

les sources poétiques et les documents rédigés en prose.

1° Les livres de Taaut, cités souvent par l'auteur (I, 1 et III, 16). Mais, comme il y est fait mention d'événements qui sont arrivés longtemps après la mort de Taaut, on doit en conclure que ces livres furent ou interpolés, ou, ce qui est plus probable, rédigés à une époque beaucoup plus récente. C'est ce que semble indiquer l'avertissement qui se trouve à la fin du premier livre : « Tous les faits, concernant les Kabires et leur huitième frère, Asclépios, ont été consignés ici d'après l'ordre du dieu Taaut. »

2° La Chronique de Béthobal (Τὰ περὶ τὸν Βεθόβαλον, III, 9). Dans cet ouvrage étaient racontés les faits et gestes d'un ancien roi de Byblos, nommé Béthobal, et principalement les services qu'il rendit en répandant le culte de Kronos dans les îles. Le morceau, emprunté à ce livre par notre auteur, semble indiquer qu'il émanait de

la plume d'un prêtre de Kronos, car il porte un cachet singulièrement religieux (III, 6-9).

3° Sanchuniathon fait mention (IV, 15) de l'histoire d'un jeune homme (τὰ περὶ τὸν νεανίσκον), dont le contenu enchantait les auditeurs.

4° Le livre des voyages, qui contenait le récit des navigations extraordinaires. C'est de là qu'il a emprunté l'histoire contenue livre IV, 12-19.

5° La colonne qui, en mémoire du voyage dans l'Inde, avait été érigée dans le parvis du temple de Mélicerte à Tyr. Un tremblement de terre la renversa, mais sans la briser : elle portait une inscription très-lisible, et sert de base au récit contenu livre VII, chapitres 8-13.

6° La plus importante des sources consultées par Sanchuniathon, c'est incontestablement le périple que le prêtre Joram avait rédigé sur l'ordre du roi de Tyr, et qui

contenait un catalogue de toutes les villes, colonies et îles des Phéniciens, avec l'indication de leurs forces de terre et de mer, et de leurs curiosités. Il se termine par une énumération de tous les peuples connus des Phéniciens à cette époque. Ce périple, dont Sanchuniathon avait trouvé une copie dans le temple de Baaltis à Byblos, est inséré mot pour mot dans l'ouvrage, et remplit tout le huitième livre.

7° Un certain Barmirchabas avait écrit l'histoire de Sidon (*τὰ τῶν Σιδονίων*. Liv. IX, 1; Cf. IX, 8).

Nous pouvons ajouter à cette liste les ouvrages suivants, dont à la vérité Sanchuniathon n'a pas fait usage, mais qu'il indique formellement (liv. IX, 10). Ces ouvrages contenaient l'histoire de Byblos, depuis le moment où Sanchuniathon interrompt la sienne jusqu'à l'époque où il vivait, savoir:

8° Kaukabas, Histoire d'Adonilibnas (le chef de la dynastie qui régnait à Byblos du

vivant de Sanchuniathon) et de ses successeurs.

9° Charodès, le soldat, Histoire de la guerre contre les géants ou habitants de la montagne.

10° Chylcas, scribe du roi; Histoire de la guerre contre Damas.

11° Bordatès, le cabaretier ou le mercier (κάπηλος); Mémoires sur la fondation de la colonie de Néo-Tartessus en Cilicie, sous la conduite d'Okalothon (Voyez ci-dessus la Vie de Sanchuniathon, § 3).

12° Kidmon le Nébitéen, secrétaire du roi de Byblos, Récit du siége de Tyr.

Indiquons maintenant les chants nationaux et les collections de chants dont il est fait mention dans l'ouvrage :

1° Le chant sur le départ des vaisseaux pour Tartessus, où sont racontées les aventures de Mélicerte. Sanchuniathon était présent quand son grand-père, Okalothon, entreprit ce voyage (Voyez la Vie de Sanchu-

niathon (§ 3), et ces chants que le prêtre Hierbas(1) fit entendre, peuvent avoir servi de base à l'histoire de Mélicerte, contenue dans le second livre (ch. 9-15).

2° Un chant de victoire, où est racontée la bataille que plusieurs villes phéniciennes soutinrent contre les Cérates, qui avaient envahi le pays. On y vante la justice dont Sydyk, roi de Byblos, fit preuve dans le partage du butin fait sur l'ennemi (III, ch. 4).

3° Au chapitre 8 du livre III l'auteur cite quelques mots d'une chanson satirique composée contre deux frères qui avaient bâti la ville de Béthatoba; on y fait allusion à la petitesse et à la pauvreté de la ville.

4° Le livre des héros, ou le livre des

(1) Ou Hierbal, car Philon représente la terminaison de ce nom tantôt par *bas*, tantôt par *balos*. Ce nom de Hierbal paraît avoir donné naissance à l'opinion mentionnée par Porphyre, suivant laquelle Sanchuniathon aurait écrit son histoire sous la dictée d'un prêtre de Jéhovah, nommé Hiérombal.

chants, est souvent cité dans l'ouvrage. Au livre III, chapitre 10, l'auteur emprunte à ce recueil un chant plein de chaleur et d'énergie, attribué à un roi d'Hamath, chassé de ses états. C'est également de ce livre qu'est extrait le chant funèbre de Damascon sur la mort de son frère, et l'élégie du roi de Sidon sur la défaite que les Tartessiens ont fait essuyer à son armée (IV, 10, et VIII, 4). Il est très-probable que l'auteur lui doit le chant de Mélicerte (II, 9) et les plaintes des vierges de Sidon sur la mort du héros Nasukus, le vainqueur des lions (VI, 4).

5° Les chants de Nama paraissent avoir été composés en l'honneur des femmes célèbres (Voyez livre III, chap. 12). Ils sont encore cités livre IV, chap. 15.

6° Chants populaires. L'auteur en fait connaître deux : la victoire emportée par les Sidoniens sur les Syriens (Voyez liv. IV, chap. 4); la défaite d'un habitant de la montagne (IX, 7).

D'après cette courte énumération des

sources consultées par Sanchuniathon, sources qui, pour la plupart, ne se rapportent qu'à l'histoire de Byblos, on peut juger combien était riche la littérature phénicienne, dont, malheureusement, tous les autres trésors paraissent entièrement perdus. Les livres n'étaient pas rares chez les Phéniciens; lorsqu'on se mettait en mer, on emportait des livres pour se distraire durant la traversée (IV, 15). Ainsi, parmi les objets sauvés d'un naufrage, il est fait mention d'un grand nombre de livres. Les livres étaient écrits avec beaucoup de soin et d'élégance, et souvent ornés de dessins, surtout d'images des divinités. Ainsi, au chapitre 15 du livre IV, il est question d'une figure cornue d'Astarté, et l'usage d'orner ainsi les livres paraît être fort ancien. En effet, la tradition qui nous apprend que Taaut avait ajouté à sa cosmogonie les images des divinités (Cf. lib. I), paraît reposer sur un souvenir historique de cette ancienne coutume, bien que Taaut, comme

nous l'avons dit plus haut, ne soit pas l'auteur de cet ouvrage et n'ait même probablement laissé aucun ouvrage écrit, lui à qui cependant on attribue l'invention de l'écriture (1). Cette invention est à plus juste titre donnée (2) aux Araméens, chez lesquels on trouve une civilisation plus ancienne encore. L'écriture fut transmise par ce peuple aux Phéniciens, chez lesquels les Cabires furent les premiers qui la mirent en usage. Terminons par quelques mots sur cet ordre de prêtres.

---

§ 6. DES CABIRES (3).

Il en est fait mention dans plus d'un passage de Sanchuniathon, et il leur attribue

(1) Les auteurs classiques attribuent aussi dans plus d'un passage l'invention de l'écriture aux Phéniciens. Cf. Lucain, Phars. III, 220. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Phéniciens furent les premiers qui apportèrent l'écriture en Occident.

(2) Voyez Plin. H. N. VII, 56.

(3) En hébreu *ghîber*, hommes, héros : peut-être la forme plus ancienne *ghebir* était-elle plus en usage chez les Phéniciens ?

plusieurs inventions utiles. C'est à eux qu'on doit l'art de guérir, et surtout l'art de guérir les blessures venimeuses. On leur doit aussi les chants et les formules d'enchantement contre les maladies, d'où l'on peut conclure qu'ils s'occupaient surtout de médecine. Ils inventèrent en outre l'art de construire un vaisseau complet, et tentèrent de traverser la mer. Mais ils firent naufrage, et bâtirent un temple, probablement au dieu Pontos. Du moins il est fait mention, dans les temps postérieurs, d'un temple bâti sur le mont Cassius aux Cabires Cassiens, où se trouvait de l'eau consacrée à Pontos (1). Ainsi, auprès de Taaut, leur principale divinité, Pontos paraît avoir été surtout honoré par cette confrérie religieuse. Voilà pourquoi la tradition dit que Kronos avait donné la ville de Béryte à Neptune, fils de Pontos, *ainsi qu'aux Cabires*, agriculteurs et pêcheurs, qui ado-

(1) Voyez l'aventure racontée livre VII, ch. 14.

raient à Béryte les restes de Pontos. Nous voyons aussi qu'Amorius, descendant des Cabires, eut recours à Pontos pour obtenir vengeance de son fils, et que Pontos, cédant à la prière de son adorateur, submergea le pays du fils et en fit un lac (Cf. liv. II, 6). Dans un autre passage, où il est fait mention des dieux de ce descendant des Cabires, on trouve Pontos près de Kronos et de Baaltis (Cf. III, 5).

Ainsi, dans l'origine, les Cabires étaient des prêtres, qu'en reconnaissance de leurs nombreux services, les peuples regardèrent bientôt comme des héros ou des dieux, et de là leur nom.

ANALYSE

DES NEUF LIVRES DE LA CHRONIQUE

DE

SANCHUNIATHON.

LIVRE PREMIER.

§ 1. Cosmogonie de Taaut. Chap. 1-2.

Avant la création régnait une obscurité profonde, appelée Baaut (1), et qui renfer-

(1) Eusèbe omet ici le nom de Baaut, et ne le cite qu'au chap. 3, en l'unissant à celui de Colpias. Dans la cosmogonie hébraïque, le chaos est appelé *Bohu*. — L'esprit, le vent, le souffle, est la force invisible qui émane de la vie et qui en est la source. Appliqué à la divinité, ce mot désigne la force divine qui vivifie tout, et qui agit de mille manières sur l'existence. Ici, par le mot *Baaut*, il faut entendre la force créatrice, qui remue et développe le chaos ténébreux. Dans la tradi-

mait tous les germes d'un développement futur. L'Esprit créateur féconda Baaut et les germes qui étaient déposés dans son sein, et par l'influence de l'Amour (1), tout fut appelé à l'existence. C'est l'Amour qui est le père de toutes choses. Après cette union mystérieuse, il se forma peu à peu une masse limoneuse, nommée *Mot* (2), d'où sortirent

tion hébraïque, l'esprit créateur plane sur le chaos comme l'oiseau qui couve plane sur son nid. L'une et l'autre de ces deux cosmogonies suppose qu'il existait des êtres inanimés avant que les êtres animés eussent été créés. *L'Æon*, que nous voyons plus bas cueillir le fruit de l'arbre, est la même, sans aucun doute, qu'Ève. Les deux cosmogonies offrent de nombreuses conformités, et doivent provenir de la même source. Cumberland dans *Genos* retrouvait Caïn. Chez les Phéniciens, comme chez les Hébreux de la seconde génération, on trouve les premières traces du culte de Dieu.

(1) Chez les Indiens et chez les Egyptiens, c'est aussi l'Amour qui a formé le monde.

(2) Vigier, dans ses notes sur Eusèbe, rapporte le mot à l'hébreu *mouth*, mourir, ou *mout*, se mouvoir. Bochart, Ch. I, 2, 2, l'explique par l'arabe, et lui donne le sens de *matière première des choses*. Cumberland renvoie avec raison à Castelli (Heptagl. s. voce *moth*), où l'on trouve en arabe les mots *matha* et *mauatha*, limon, mucilage.

d'abord les êtres inanimés, et ensuite les êtres animés.

L'Esprit avait quatre fils. Devenus grands, ils se livrèrent des combats continuels, et par leurs dévastations le monde, à peine créé, courut le risque d'être détruit de nouveau. Alors leur père les sépara pour toujours, et leur assigna des contrées différentes : à Orbius il donna le midi, le nord à Typhon, l'est à Cadmus, et l'ouest à Rachimus (1).

---

§ 2. Origine des premiers hommes. Ch. 3-4.

Au commencement de ce chapitre, l'Esprit créateur est désigné par le nom de Colpias. Il engendre avec sa femme Baaut le premier homme, Protogonos, et sa femme Æon. Cette dernière imagina de se nourrir de fruits, qui, pendant longtemps, restèrent l'unique aliment des générations suivantes.

(1) Orbius, en hébreu *Khoreb*, sec, subst. chaleur, sud ; Thyphon, *Tsafon*, (ζάφος) le nord ; Cadmus, *Kadim*, l'est ; Rachimus, *Rouakhyam*, le vent de la mer, le vent d'ouest.

Celles-ci, dans leur reconnaissance, vénérèrent pendant longtemps les plantes comme des divinités (1). Des premiers hommes naquirent *Genos* et *Genea*.

Dès lors les mythes semblent se proposer pour but d'indiquer d'une manière suivie les inventions successives des hommes et les progrès de la civilisation. Ainsi il est dit des enfants de Genos, nommés Phos, Pyr et Phlox, que les premiers ils produisirent le feu par le frottement de deux différentes sortes de bois, d'après cette idée fort juste que c'est le feu qui est le principe de toute civilisation. Quelques générations après vint Hypsouranios, qui bâtit des cabanes à Tyr, et son frère Usous, qui se vêtit de peaux de bêtes. Ce dernier aussi, placé sur un tronc d'arbre, osa se confier à la mer; il érigeait au feu et au vent des colonnes, et leur offrit en sacrifice le sang des animaux. C'est ainsi que fut fondé le culte des élé-

(1) Ce passage est transposé dans Eusèbe.

ments qui se maintint longtemps encore.

Longtemps après, deux autres frères, Agreus et Halieus inventèrent la chasse et la pêche. Deux frères, leurs descendants, introduisirent l'usage du fer, et enseignèrent les moyens de le travailler. L'un d'eux, nommé Cryphor (1) (le nom de l'autre ne nous est point rapporté), est représenté comme un homme doué de facultés supérieures; il se distingua comme chanteur et comme prophète, et perfectionna plusieurs inventions. Il construisit aussi de petits canots, et inventa la voile. Plus tard on lui rendit des honneurs divins sous le nom de Jupiter *Michius* (2).

Son frère fut le premier qui construisit des murailles en pierres. Bientôt après, deux frères, *Technitès* et *Geïnos Autochthon*, inventèrent l'art de cuire les tuiles. Leurs

(1) En hébreu *Karach*, qui travaille les métaux et le bois.

(2) Peut-être comme divinité marine s'appelait-il en phénicien *Baal makhasch*, le dieu protecteur, ou *Baal Makhoz*, le maître des côtes de la mer.

descendants, *Agros* et *Agrueros* ou *Agrotès* s'occupèrent les premiers d'agriculture, et plantèrent une haie. Après leur mort on les adora comme divinités de l'agriculture et des limites, et leurs temples étaient portés par un ou par plusieurs attelages de bœufs.

Leurs descendants, Amynus et Magus, bâtirent des villages, se livrèrent aux occupations pastorales, et bientôt Misor et Sydyk découvrirent l'usage du sel. Les fils de ces deux derniers sont particulièrement célébrés dans la légende. Taaut, fils de *Misor*, inventa les lettres de l'alphabet; et les fils de Sydyk, les *Dioscures* ou *Cabires*, construisirent un vaisseau complet. C'est d'eux que descendaient les inventeurs de la médecine et du chant.

Ainsi, c'est par ces premiers développements de la civilisation que commence le récit de Sanchuniathon, et il nous conduit jusqu'aux deux découvertes les plus importantes, l'écriture et la navigation. On conçoit facilement que la plus grande partie

de ces mythes ait été inventée par des poëtes; c'est ce qu'on peut conclure du nom des personnages, qui a toujours rapport aux inventions attribuées à chacun d'eux.

---

§ 3. Mythes. Ch. 4-9.

Dans tout ce récit, relatif à une ancienne famille qui fut divinisée, l'histoire est confondue avec la fiction. Au lieu de répéter ici tout au long la généalogie, déjà suffisamment connue par Eusèbe (Préparation évangélique, liv. I^er^), nous allons chercher à éclaircir ce qu'il y a d'obscur dans quelques-uns des mythes contenus dans cette partie de l'ouvrage. Cette obscurité provient surtout de ce que Philon s'est efforcé de gréciser les noms indigènes.

1. La femme d'Ouranos, Gæa, se sépare de son époux. Mais celui-ci va la trouver quand il lui plaît, et elle ne peut se soustraire à la violence de ses embrassements. Pour venger cet outrage fait à sa mère, Kronos déclara

la guerre à Ouranos, et le vainquit avec le secours d'Hermès et d'Athéné, c'est-à-dire au moyen de l'épée et de la lance : car c'est là ce que signifient les paroles du texte : « Kronos, d'après les conseils d'Athéné et d'Hermès, fabriqua une épée et une lance (1). »

2. Un autre point fort obscur, c'est le mythe d'Atlas. On raconte que Kronos, ayant conçu quelque soupçon sur son frère Atlas, le jeta, d'après le conseil d'Hermès, dans une caverne profonde où il l'ensevelit, ce qui veut dire qu'il le vainquit dans un combat. Or, cette tradition est dérivée du nom d'Atlas, ou le nom lui-même a été inventé après le coup. On pourrait conjecturer que ce mythe se rapporte à l'antique exploitation des mines de ces contrées, à laquelle un

(1) Hermès de l'hébreu *Khereb* ou *Hereb* suivant la méthode de transcription que l'on adopte), et avec le changement de *b* en *m*, *Hérem*, Her'm. — Athéné, *Etsen*, lance.

peuple vaincu fut contraint par le vainqueur (1).

3. Le dieu Ouranos éleva le premier des bétyles (2), et fit avec un art particulier des pierres qui se mouvaient comme si elles étaient douées de l'existence. Le nom vient probablement de *Bethel*, *maison de Dieu*, *lieu sacré* : au livre VIII, 8, en parlant des habitants des montagnes, l'auteur dit : « On trouve chez eux les bétyles, ou oracles, dans les villages de Gabara, d'Oryx et de Gadra; ils ont été aussi érigés par Ouranos. Mais les plus grands se voient sur les hauteurs du mont Zétunos, sur la route qui conduit des montagnes à Tyr; » et ailleurs, liv. VIII, 6 : « Entre Ityma et Dolbé se trouvent les Misybates, τὰ Μισύβατα (3), pierre prophétique,

(1) Le nom d'Atlas vient de l'arabe *Atala*, traiter avec violence, ou *adhala*, être sombre.

(2) C'étaient des pierres auxquelles la superstition prêtait une puissance divine. Voyez Bochart, Geogr. sacr., II, 2, p. 707. (L.).

3 En hébreu *mattseba*, colonne, pierre elevée en l'honneur d'un dieu, et de là aussi, image de la divinité.

œuvre du dieu Ouranos. » Cet usage remonte à une haute antiquité. Nous trouvons les bétyles déjà mentionnées sous le même nom dans la Genèse, XXIV, 18 et suiv.

4. Kronos, dans son voyage autour du monde, donna à sa fille Athéné le royaume de l'Attique. Ce royaume ne figure sans doute ici qu'à cause du nom d'Athéné, que nous avons rencontré plus haut.

LIVRE DEUXIÈME.

§ 1. HISTOIRE DES PEUPLES ÉTRANGERS. Ch. 1-2.

Quand Typhon alla faire la guerre à Sabib, Demaroon, profitant de la position difficile où se trouvait ce dernier, s'empara, avec le secours des Cabires, des états de ce prince, qu'il donna à Jurus, son frère. C'est ainsi que fut fondée la première colonie phénicienne, dont la position peut être déterminée par ce passage du chap. 10 de ce livre, où il est dit que Mélicerte, en partant de Cittium, fit route vers la côte opposée, et arriva dans le pays de Jurus. Il faut donc chercher ce pays sur la côte méridionale de l'Asie mineure, peut-être en Cilicie.

Mais, dans l'absence des Cabires, ceux des compagnons de Taaut qui étaient restés dans le pays attaquèrent leur roi, et se

rendirent maîtres de la contrée. Ils bâtirent des villes, et occupèrent principalement les pâturages situés le long de la mer, en sorte qu'Eilotha leur servait de limite. Eilotha est incontestablement la ville d'Elath (1) en Idumée. Il est donc permis de supposer que ces pasteurs sauvage sont les mêmes que nous retrouvons dans d'autres écrivains sous le nom d'Hyksos. [Taaut] et ses successeurs eurent avec eux des guerres fréquentes et longues; enfin, après bien des vicissitudes, ils les vainquirent, et les forcèrent à émigrer en Arabie et dans les pays environnants (Voyez liv. III, 15-16).

---

§ 2. Histoire d'Amorius. Chap. 3-7.

Ensuite vient l'histoire d'Amorius et de ses fils, les Emorites ou Amorites (2), puissante peuplade phénicienne, établie dans le

(1) Dans l'ancien Testament *Elath*, ou *Eloth*, qui offre plus de rapport avec le texte de Sanchuniathon.

(1) En hébreu ils sont appelés *Emori*.

midi du Chanaan, et à l'orient du Jourdain. Tout ce récit ne repose que sur des traditions populaires, tandis que les deux chapitres précédents sont empruntés aux anciens livres des Cabires ou au livre de Taaut. Aux renseignements qu'il donne sur l'origine des Amorites, l'auteur joint quelques détails sur la mer Morte, dont la nature merveilleuse avait donné naissance chez les anciens à beaucoup de conjectures, qui, malgré leurs différences, s'accordaient toutes sur ce point, que le sol imbibé d'huile de naphthe, ayant été embrasé par le feu du ciel ou par les rayons du soleil, s'était englouti, et avait détruit presque entièrement les habitants de la contrée. Le mythe représente ceux qui avaient échappé à la destruction générale comme protégés spécialement par la Divinité, ce qui, d'un autre côté, nous ramène naturellement à l'idée d'un châtiment, dont la justice divine voulut punir les crimes de ceux qui avaient péri, et la même idée se retrouve

dans le récit de cet événement, que nous a conservé la Genèse (chap. 29).

Après l'énumération des descendants d'Amorius, et le récit de la fondation d'Aradus (1), l'auteur continue en ces termes : Amorius demeurait avec son fils Sidimus, qui bâtit la ville de Sidumia dans une vallée fertile, appelée d'après lui la vallée de Sidimus. Aux environs de cette ville, il y avait de nombreuses sources d'asphalte, où Amorius recueillait le bitume, qu'il vendait à des caravanes égyptiennes, et qui devint pour lui une source de richesses. Des hommes de l'Égypte, qui pour se soustraire aux malheurs de la guerre avaient fui leur pays, rencontrèrent l'une de ces caravanes, et, comme ils ignoraient le chemin, ils la prirent pour guide, et arrivèrent ainsi dans la vallée de Sidimus, où Amorius leur assigna un terrain ingrat, que les Égyptiens, à force de travail, par-

(1) Au sud du Chanaan. Il ne faut pas confondre cette ville avec Aradus, ville maritime de la Phénicie.

vinrent à féconder. Bientôt la différence des cultes amena des différends entre eux et les indigènes. Peut-être même ne fut-ce qu'un prétexte qu'Amorius saisit pour satisfaire sa cupidité.

En effet, entre autres objets précieux, les Égyptiens avaient apporté avec eux deux taureaux sacrés, en or, de la longueur d'un doigt (δακτυλιαίους), et dont les yeux étaient faits de pierres précieuses. A cette nouvelle, Amorius se mit en route pour aller trouver les Égyptiens, et, voyant qu'ils avaient érigé un temple aux taureaux, il les en blâma sévèrement, et leur reprocha de provoquer sur toute la contrée le courroux des dieux indigènes, en introduisant de nouveaux dieux. Il demanda qu'on lui livrât les taureaux, promettant aux Égyptiens de leur envoyer en échange Kronos, Baaltis et Pontos. Mais les Égyptiens s'y refusèrent, et partirent dans la nuit pour se réfugier à l'est, dans le pays qu'arrose l'Euphrate, chez les ennemis d'Amorius.

Celui-ci se mit à leur poursuite, et les atteignit le jour même : il tua les hommes, mais ramena leurs femmes, leurs enfants et leurs trésors dans la vallée de Sidimus. Or, ce fils dénaturé, à la vue des richesses de son père, devint jaloux, et l'en dépouilla de vive force. Il s'empara aussi de l'exploitation lucrative de l'asphalte, et chassa son père de la vallée. De tous ses trésors, Amorius n'avait sauvé que les deux taureaux en or, avec lesquels il se réfugia chez son autre fils, Chittius. Dans sa fuite, peu s'en fallut qu'il ne périt de faim ; alors, s'abandonnant au désespoir, il pria Pontos de punir son fils Sidimus, l'auteur de son malheur. Pontos exauça sa prière, et dit : Je veux le punir par la cause même de son crime. En conséquence, il mit le feu à l'asphalte, et la flamme dévora Sidimus, ses enfants, ses bestiaux, ses trésors, et personne n'échappa à la destruction générale. La vallée de Sidimus fut engloutie, et devint une mer qui fume éternellement, et ne nourrit point de

poissons, et offre ainsi un monument de la vengeance divine.

Après cet événement, Amorius vécut encore dix années, et laissa à sa mort les taureaux à son fils Chittius (1); celui-ci les donna à Pimosis, esclave égyptien, habile dans l'art de fondre et de fabriquer des bracelets et autres objets en métal, en le chargeant de lui en faire un diadème royal. Pimosis en fit un cercle, orné de feuilles, avec quatre pointes, dont chacune était embellie d'une émeraude. C'étaient les émeraudes qui avaient formé les yeux des taureaux. De ce qui restait d'or il fabriqua des bracelets et une garde d'épée.

Ces joyaux firent pendant plusieurs siècles la parure des rois d'Aradus, jusqu'à ce qu'enfin le diadème se brisât en morceaux sur la tête du dernier d'entre eux, Adonius; par-là fut décidé le sort du royaume, d'a-

(1) Moïse fait aussi mention d'un certain *Kheth*, auteur de la race des Héthites, peuple établi aux environs d'Hébron (Gen. X, 15).

près l'ancienne prédiction de Pimosis : « La domination des Amorites ne subsistera qu'autant que ce cercle ne sera point brisé (1). »

---

§ 3. Origine des géants. Chap. 8.

Les dieux quittent la terre, irrités de la méchanceté des hommes qui se marient avec les filles des ennemis de Kronos et de Taaut. De ces hymens impurs naît la race des Géants, des Nabales, des Moallakines et des Onakynes. Pour punir les hommes de leurs crimes, les dieux les livrent aux mains de leurs monstrueux enfants, et dès ce moment il y a lutte continuelle entre les habitants gigantesques de la montagne et l'habitant de la plaine. Comme il est souvent fait mention de ces Géants, même plus bas dans les chapitres purement historiques, nous devons à cet égard entrer dans quelques détails.

(1) La chute de ce royaume est aussi racontée dans l'ancien Testament (Nombres, ch. XXI)

D'après les traditions des Juifs, et les traces qui se trouvent dans Sanchuniathon, la majeure partie de la population se compose d'immigrations, et, par les dernières traces historiques, nous sommes ramenés à un peuple primitif, dont l'origine nous échappe. Que ce peuple soit autochthone, c'est-à-dire né dans le pays même, c'est ce qu'il est difficile d'admettre d'après ce qui précède. Nous devons plutôt chercher son berceau sur les pentes de l'Himalaya, ou sur quelqu'autre point de l'Asie centrale, d'où il émigra à une époque antérieure à l'histoire, vers les bords de la Méditerranée et sur les rives du Jourdain, d'où l'arrivée d'autres races phéniciennes les refoula peu à peu dans les montagnes. Ainsi, quand les Juifs vinrent prendre possession du pays, ils se trouvèrent réduits aux montagnes et aux déserts de l'est et du midi.

Comme tous les peuples primitifs établis dans les contrées méridionales, ils se distinguaient par leur force corporelle et

par une stature extraordinaire; c'est à quoi font allusion tous les noms qu'on donne aux restes épars de ce peuple. Ainsi la peuplade qui, du temps de Moïse, habitait de l'autre côté du Jourdain, était appelée Rephaïm (géants); plus tard encore, pour prouver quelle avait été la taille de ces antiques géants, on montrait un lit d'une longueur démesurée, qui avait servi à leur roi Og (Deutér., III, 2). Voyez sur les Rephaïms, la Genèse, chapitre XIV; le Deutéronome, II, 11-20; III, 11. Nous retrouvons aussi des Rephaïms dans le voisinage de Jérusalem (Isaï, XVII, 5). A côté de ce peuple, on nomme toujours les Emims (peur).

On cite encore une autre tribu de ce peuple, les Énakims (au long cou), de la grandeur desquels les espions juifs furent tellement effrayés, qu'ils se comparèrent eux-mêmes à des sauterelles (Nombres, XIII; Deutér., IX, 2). Du temps de Moïse, ils habitaient surtout les montagnes méridionales; plus

tard (Jos., XI, 21) ils occupèrent les environs d'Hébron et les montagnes de Juda; ce sont les Onakynes de Sanchuniathon (II, 8; III, 17). A côté d'eux nous rencontrons également au sud de Chanaan, les Néphalims (géants), appelés Nabales (1) par Sanchuniathon. Dans des temps postérieurs, on ne les rencontre plus que sur la côte sud-ouest, où ils sont mêlés avec les Philistins.

Toutes ces branches de l'ancien peuple primitif sont appelées géants par Sanchuniathon; et comme la plupart d'entre eux s'étaient retirés dans les montagnes, ce mot était devenu à peu près synonyme d'habitant des montagnes.

---

§ 4. MYTHE DE MÉLICERTE. Chap. 9-15.

Ce mythe est raconté fort au long d'après les chants sacrés que Sanchuniathon entendit à Tyr dans son enfance, et dont le sens

(1) En arabe *Nabilun*, de noble prestance.

merveilleux devait avoir fait une forte impression sur son esprit. L'idée renfermée dans ce mythe c'est qu'on ne peut s'élever jusqu'à la divinité qu'en poursuivant un grand et noble but à travers tous les dangers, et en surmontant toutes les fatigues. Mélicerte se propose un but éloigné de l'autre côté de la mer orageuse, au bout de la terre (chap. X). Ce but est digne d'un dieu; celui qui l'atteindra s'élèvera vers la Divinité. Mélicerte arrive en effet à Tartessus. Ses contemporains, étonnés, lui élèvent des temples et des autels, et l'invoquent à l'égal de Kronos et des autres dieux. Mais il est incontestable que ce mythe renferme aussi plusieurs souvenirs historiques, comme, par exemple, la notion d'une grande quantité de métaux précieux en Espagne.

L'auteur commence par nous raconter une aventure amoureuse de la jeunesse de Mélicerte, et la fin tragique de cet amour. Les fils de Démaroon, Mélicerte et Isroas, après une expédition contre les géants, se

disputèrent, en partageant le butin fait sur l'ennemi, la possession de Deisone (1), jeune fille des montagnes, d'une rare beauté, dont Isroas s'était emparé. Mélicerte propose de s'en remettre au choix de la jeune fille. Isroas y consent, et Deisone choisit Mélicerte, car il était aussi beau qu'Isroas (2) était laid.

Mélicerte alors célèbre son épouse dans des chants qui s'étaient conservés jusqu'aux temps de Sanchuniathon, et que l'on chantait à la fête de ce héros. Mais Isroas vint pour lui enlever de force Deisone, et assiégea la tour de Mélicerte. En vain celui-ci tenta de l'apaiser. « Le vautour tue le vautour, et le cèdre de la montagne renverse son frère dans sa chute. Mais pourquoi désires-tu le combat? Pourquoi veux-tu la guerre contre ton frère? Tu connais mon courage; je ne voudrais point te rencontrer dans le combat. Ne sommes-nous pas, ô mon frère,

(1) En hébreu *Dechen*, fertilité.

(2) En hébreu *Ich roa*, l'homme de la méchanceté, l'homme de la laideur.

deux torrents qui s'élancent du même ravin? Pourquoi cherches-tu le combat contre moi, Isroas? » Lorsqu'Isroas vit qu'il ne pouvait point s'emparer de la jeune fille, il la perça de loin d'une flèche, afin que son frère ne pût pas non plus en jouir. Mélicerte accourt, et la trouve morte. Il la pleura trois jours ; et demanda alors aux Cabires des vaisseaux avec lesquels, à la tête de ses nombreux compagnons, il fait route vers Cittium, dont les habitants étaient alors en guerre avec les montagnards. Aidés par Mélicerte, les Cittiens remportent la victoire ; et, en reconnaissance de ce service, ils veulent que ce héros devienne leur roi. Mais lui part pour la côte située en face de Cittium, où demeurait le frère de son père, nommé Jurus (1). Le récit de l'entrevue, entre Mélicerte et le vieillard aveugle, est fort touchant.

Là il s'arrête quelque temps, car la mer est orageuse, et les vents soufflent avec

(1) Voyez livre II, ch. 1.

violence. Jurus, sentant approcher sa fin, donne sa bénédiction à Mélicerte, d'après un ancien usage de l'Orient, l'exhorte à continuer son voyage, et lui prédit l'avenir. « Tu triompheras d'une mer inconnue, et le premier de tous les mortels tu verras les bornes de la terre; et tu deviendras si grand, que Kronos et les autres dieux te regarderont comme leur égal. »

Jurus mourut. Mélicerte l'ensevelit et le pleura pendant trois jours. Le quatrième jour il se relève, se purifie, et s'embarque avec ses compagnons pour continuer son voyage; mais une violente tempête les fit longtemps errer sur la mer. Enfin, ils entrèrent dans une baie; mais, comme il s'y trouvait un grand nombre de bas-fonds, ils essuyèrent un naufrage, où quelques hommes de l'équipage périrent. Cependant le plus grand nombre échappa aux dangers et atteignit le rivage.

D'abord ils formèrent le dessein de se construire un nouveau vaisseau sur cette plage;

mais ils furent contraints d'y renoncer, parce que les forêts du pays ne leur offraient pas de bois de construction, et que d'ailleurs, dans ces parages, les écueils et les bas-fonds rendaient la navigation très-dangereuse. Ils résolurent donc de remonter la côte jusqu'à ce qu'ils trouvassent un port sûr et des matériaux convenables.

Ce naufrage doit avoir eu lieu sur la côte occidentale de l'Italie, car la contrée où les voyageurs arrivèrent ensuite est nommée Ersiphonia (1). Ils s'y établirent au pied d'une montagne qu'ils appelèrent Liban (2), et il résulte, de la comparaison d'autres passages, que, sous le nom d'Ersiphonie, il faut entendre les côtes de la Ligurie, et sous celui de Liban les Alpes. Il y avait aussi un chemin qui conduisait au delà de la montagne, le long des côtes de la mer.

(1) En hébreu *Erets tsafon*, proprement *la terre du Nord*, nom que lui avaient donné les colons relativement à la Sicile et à l'Afrique; car, pour eux, les côtes de la Ligurie étaient ce qu'il y avait de plus au nord.

(2) En hébreu *Lebanon*, montagnes de neige, Alpes.

Mélicerte, qui avait appris que cette montagne était sacrée, et que les dieux y résidaient, envoya ses compagnons en avant par le chemin indiqué, et lui-même gravit la montagne pour y sacrifier et y prier. Ainsi, dans la légende hébraïque, le peuple reste dans la plaine, et Moïse seul monte sur le sommet de la montagne pour se mettre en rapport avec la Divinité. Un autre point de comparaison se présente dans l'une et l'autre tradition, c'est que le séjour de Mélicerte sur la montagne fut de quarante jours, comme celui de Moïse (Cf. Exod. XXXIV, 28). Le héros phénicien y vécut dans un commerce intime avec les dieux; puis il redescendit auprès de ses compagnons, qui, dans l'intervalle, avaient construit un vaisseau sur les bords d'un grand fleuve. Ce fleuve ne peut être autre que le Rhône, car il est dit que Mélicerte dut descendre durant cinq jours, en se dirigeant à l'ouest, avant d'y retrouver ses compagnons.

Ici l'auteur donne quelques détails sur la montagne sacrée. Mélicerte est le seul mortel qui ait gravi ce pic inaccessible, parce qu'indépendamment des horreurs d'une nature sauvage, une telle entreprise offrait des dangers qui devaient détourner les plus audacieux. En effet, dans les marais et dans les lacs qui entouraient la montagne, se trouvaient des dragons d'une grosseur démesurée, qui enlaçaient pour le dévorer quiconque s'approchait de ces lieux, et dans les forêts voisines on voyait au milieu des arbres des fantômes effrayants. Le milieu de la montagne est enveloppé de brouillards et de nuages. Au-dessus des nuages s'élève la cime la plus haute, couverte de neiges éternelles. Là se trouve la demeure des dieux, inaccessible à tous les mortels.

Mélicerte se remit en mer avec son vaisseau nouvellement construit, et aborda dans une île où se trouvaient de nombreux troupeaux de bœufs. Il désirait se procurer

quelques pièces de bétail, car il était dans une grande détresse. Mais l'avare et inhospitalier Obybakros (1), auquel appartenaient ces troupeaux, refusa d'accéder à sa prière, et Mélicerte se vit contraint de recourir à la violence pour l'éloigner. Pendant ce temps, ses compagnons emmenèrent tranquillement les bestiaux dont ils avaient besoin, et accablèrent de leurs railleries Obybakros, qui de loin exhalait sa fureur en vaines injures.

Il est inutile de faire ressortir la conformité parfaite qu'offre avec cette tradition celle où les Grecs racontent l'enlèvement des bœufs de Géryon par Hercule. Cette dernière a pris évidemment naissance chez les Phéniciens, et les Grecs n'ont fait que l'embellir en l'attribuant à leur Hercule (2). Du reste, les Phéniciens et les Grecs sont d'accord sur le lieu de la scène, que les uns

(1) En hébreu *abi bakar*, le père du bétail.

(2) Cependant Justin (XLIV, 4, 15) dit qu'Hercule est originaire d'Asie. *Herculem ex Asia.*

et les autres placent dans les îles Baléares. Ainsi, Mélicerte était parvenu près des côtes de l'Espagne.

Parti de ces lieux, il fit naufrage sur les côtes d'une île voisine. Cette île était couverte de forêts, et comme Mélicerte se trouvait malade, personne n'osa pénétrer dans ces bois épais pour y chasser; car tous étaient effrayés par les sons terribles qui s'y faisaient entendre, semblables au rugissement d'un lion redoutable. Ils se virent donc réduits aux coquillages et aux poissons, dont le port était pourvu en abondance.

Témoin de la frayeur de ses compagnons, Mélicerte sentit se ranimer son ardeur chevaleresque, et, ne trouvant personne qui voulût l'accompagner, tout malade qu'il était, il s'aventura seul au milieu de la forêt. Bientôt il aperçut au milieu du taillis le plus touffu une femme d'une grande beauté, qui était endormie. Au bruit des pas du héros, elle se réveille et lui ordonne de s'approcher. Il obéit; mais, ô prodige! les

jambes de cette femme se terminent en queue de serpent. Mélicerte, qui ne connaît pas la crainte, s'avance intrépidement pour connaître sa volonté. Elle lui annonce qu'elle est l'une des servantes de Leiathana (1), la reine des serpents, et l'invite à la suivre auprès d'elle. Mélicerte y consent, et trouve dans une caverne la reine entourée de ses suivantes, qui toutes sont semblables à elle. La reine lui apprend qu'elle a été chassée de ses états par Masisabas (2), qui la retient en ces lieux par ses enchantements (ἐπῳδαῖς). Mais, ajoute-t-elle, je t'ai choisi pour me venger, car je vois que tu es un homme de cœur. Va donc! tu le rencontreras à Tartessus, aux bornes du monde, et, quand tu l'auras abattu sous tes coups, tu trouveras pour ta récompense d'immenses richesses dans sa demeure. Elle

(1) En hébreu *livyathan*, recourbé, sinueux; expression employée en parlant des monstres d'une grande dimension, et notamment des crocodiles et des serpents.

(2) Ou Masisabal, le trait (*massa*) de Baal.

dit, et en le congédiant elle lui remit une boîte qui contenait un poison mortel. « En trempant tes flèches dans ce poison, tu ne peux manquer de lui donner la mort. » Mélicerte alors se hâte de regagner le rivage, où il raconte à ses compagnons les prodiges dont il a été témoin, et l'accueil qu'il a reçu.

Ses compagnons sont émerveillés de son récit, et se hâtent de réparer le navire. Pendant plusieurs jours, ils font route vers l'Ouest, et abordent enfin en terre ferme.

Ils débarquent alors, et aperçoivent dans l'intérieur du pays de Tartessus une citadelle, qui, d'après la description de Leiathana, ne pouvait être que la demeure de Masisabas. Celui-ci, qui avait vu de loin le vaisseau s'approcher des côtes, n'attendit pas que les étrangers l'attaquassent, et accourut vers le rivage pour engager le combat. Il était d'une taille démesurée, et dépassait Mélicerte de toute la tête; ses armes brillantes, sa force prodigieuse,

tout semblait rendre la victoire douteuse pour le héros phénicien. Un accident inattendu rendit encore la position de Mélicerte plus difficile; car, au moment où il marchait à la rencontre de son ennemi, son arc, trop fortement tendu, se brisa, et par-là il se vit dans l'impossibilité de faire usage du poison que Leiathana lui avait donné. La tradition, sans doute, a ajouté cet épisode pour montrer comment un héros, par sa propre force, peut, sans le plus léger secours, mener à bout toutes les entreprises.

Dans cette extrémité, Mélicerte saisit un javelot, et le lance à son ennemi avec tant de vigueur, qu'il le perce de part en part, et le cloue même à un arbre voisin. La victoire de Mélicerte est assurée, il s'approche de Masisabas, et lui coupe la tête.

Vient ensuite l'énumération des trésors que le vainqueur trouva dans la citadelle conquise, et qui consistaient en beaucoup d'or et des monceaux prodigieux d'ar-

gent (1). Au bruit de ce glorieux exploit, les habitants des contrées voisines accoururent pour rendre hommage au héros, et lui témoignèrent leur reconnaissance. Ils lui apportèrent aussi en présent une quantité énorme de métaux précieux.

Mélicerte apprit d'eux que près de là se terminait la mer et se trouvait un détroit qui conduisait dans l'Océan. A cette nouvelle, il remonte aussitôt sur son navire, et, suivant la direction indiquée, il parvint le jour même au détroit. Mais, comme il était déjà tard, il résolut de ne descendre à terre que le lendemain. Les habitants des côtes, en apercevant suspendue à la proue du navire la tête de Masisabas qu'ils avaient jusqu'alors regardé comme invincible, chantèrent les louanges et l'intrépidité de Mélicerte et l'accueillirent avec joie.

(1) Les richesses de l'Espagne en métaux précieux étaient célèbres dans l'antiquité. Justin (XLIV, 1, 6), en parlant de ce pays, fait aussi mention de ses *abstrusorum metallorum felices divitias.*

Ainsi Mélicerte avait enfin atteint le but qu'il se proposait depuis longtemps. « Il fut le premier qui parvint aux bornes de la terre. Avant tous les Sidoniens et tous les Tyriens, il pénétra sur les plaines désertes de l'Océan. » Aussi reçut-il la récompense qui lui était promise. Aux yeux des habitants, race grossière et sauvage, tout dans les étrangers était un sujet d'admiration, leur navire, leur costume, leurs ustensiles. Il vivaient de pêche et de chasse, et avaient, il est vrai, des barques, mais très-petites et très-grossièrement construites. Ils ne portaient pas non plus de vêtements, et se couvraient de peaux de bêtes, car ils ne connaissaient ni l'art du tisserand ni aucun autre art. Tous leurs meubles étaient d'un travail grossier et d'une simplicité extrême. Les étrangers, au contraire, avaient un grand vaisseau, de beaux vêtements, des meubles pleins d'élégance. A ces différentes circonstances, et surtout aux grandes choses qu'il avait accomplies,

ils reconnurent que Mélicerte était un dieu. Ils regardèrent aussi ses compagnons comme des dieux, mais comme des dieux inférieurs.

Ensuite Sanchuniathon raconte l'érection des deux colonnes par Mélicerte, son règne à Tartessus et son apothéose. Sur l'une et l'autre rive du détroit il y avait une montagne, au haut de laquelle il éleva une colonne. « Ces deux colonnes, on les voit encore aujourd'hui et elles doivent leur nom à Mélicerte. »

Personne n'ignore que la légende de l'Hercule grec s'est approprié cette expédition; mais comme dans les temps bien postérieurs où les Grecs osèrent aussi se hasarder dans cette contrée, les anciennes colonnes de Mélicerte avaient disparu depuis longtemps, l'Hercule grec éleva les montagnes de Gibraltar et de Ceuta, comme monument de ses exploits, et depuis lors on n'a pas cessé de les appeler les colonnes d'Hercule.

Mélicerte s'établit dans cette contrée, et s'efforça d'initier les habitants à la civilisation de l'Orient. Avant tout il bâtit une citadelle et une ville. Les Tartessiens reconnaissants lui élevèrent des temples dans cette ville et dans les contrées environnantes, où ses images, d'argent pur, étaient l'objet d'un culte religieux. Un jour, enfin, qu'il était parti sans suite pour la chasse, il ne revint pas, et l'on ne put jamais retrouver ni son corps, ni son tombeau; car, d'après les opinions de l'ancien Orient, le tombeau des hommes, qui comme Mélicerte ont été admis dans le commerce de la Divinité, reste toujours inconnu. C'est ainsi que jamais personne n'a vu le tombeau de Moïse (Deutéron. XXXIV, 6).

Après la disparition de Mélicerte, ceux de ses compagnons qui lui avaient survécu résolurent de faire connaître à leur patrie les résultats de leur expédition, et choisirent pour cette mission les hommes non mariés. Car beaucoup d'entre eux avaient épousé des filles

du pays. Après beaucoup de fatigues et de dangers, les envoyés arrivèrent enfin dans la mère-patrie, et élevèrent, sur le lieu même d'où ils étaient partis, un temple en l'honneur de Mélicerte. « Ce temple, on le voit encore dans l'ancienne ville des Tyriens. » La ville de Tyr elle-même fut bâtie plus tard sur ce même emplacement.

Dans le dernier chapitre de ce livre, l'auteur décrit les statues du dieu, et les fêtes que célébraient en son honneur, un jour avant leur départ, ceux qui s'embarquaient pour Tartessus.

LIVRE TROISIÈME.

Avec ce livre commence enfin l'histoire proprement dite. L'on voit clairement que l'auteur s'efforce de ne présenter désormais que des faits historiques et de les appuyer sur une chronologie exacte; mais l'on sent encore que souvent la fable se mêle à l'histoire.

§ 1. Histoire primitive de Byblos, chap. 1-9.

Cette partie de l'ouvrage contient les origines de la ville de Byblos; mais, pour se placer à un point de vue exact, Sanchuniathon reproduit une partie de la généalogie des Cabires et l'histoire des premières années de cet Amorius, père des Amorites, dont il a été mention dans le livre précédent. Cet Amorius s'était emparé d'un manteau

de différentes couleurs, et se vit forcé de se dérober par la fuite à la jalousie de son frère. Pour se mettre à l'abri des poursuites de ce dernier, il bâtit une tour, et jeta ainsi les fondements de la ville de Betmichyia. La position de cette ville n'est point à la vérité déterminée d'une manière exacte; mais, comme il est dit que les rois d'Aradus régnaient aussi sur Betmichyia, on doit supposer qu'elle était également située dans la partie méridionale du pays de Chanaan. A cette occasion l'auteur répète, en l'abrégeant, toute la légende d'Amorius, parce qu'il doit ne plus faire mention de cette branche de la famille et se borner à retracer l'histoire de l'autre frère, nommé Leonturgus, et de ses descendants, les rois de Byblos.

Leonturgus reçoit la ville en présent de Baaltis. Sous son règne les Moallikes envahissent son territoire et le ravagent entièrement. Le roi en est si vivement affligé, qu'il tombe malade et meurt. La légende le

représente comme un homme pieux, et ajoute que, quelque temps après sa mort, le tombeau royal étant tombé en ruines, on y trouva son manteau et son épée, mais non son corps, « ce qui prouvait qu'il avait » été enlevé par les dieux en récompense » de sa piété. » Cette piété, il l'avait prouvée de plus d'une manière, mais surtout en donnant trois cents esclaves au temple de Baaltis. On dit aussi qu'il s'était endurci aux fatigues et qu'il était d'une sévérité excessive. Ainsi un jour, pendant un orage terrible, ayant en personne inspecté les sentinelles qui gardaient les murailles, il tua sur la place même quelques-unes d'entre elles qui étaient ivres. Il était monté sur le trône à l'âge de vingt-neuf ans et en avait régné cinquante.

Tout ce que Sanchuniathon sait sur le successeur de Leonturgus, c'est qu'il régna six mois. Du reste, il ne peut dire ni d'où il venait ni ce qu'il fit (μηδὲ ποδαπὸν, μηδὲ ποῖον). Il a seulement trouvé son nom sur les listes (περὶ γὰρ αὐτοῦ, πλὴν ἀλλ' ἢ τὸ ὄνομα, οὐδὲν ἔγνωκα).

Après sa mort la ville redevint encore une fois la proie des géants ou habitants des montagnes, et les Bybliens furent pour la plupart tués ou faits prisonniers. Mais on put voir bientôt que la ville était particulièrement protégée des dieux, car, au moment même où les ennemis exerçaient leurs ravages avec le plus de fureur, et où le malheur était parvenu à son comble, le feu du ciel, tombant tout à coup, tua les géants ou les dispersa. Ceux qui échappèrent à la mort se hâtèrent de se réfugier sur les bords de la mer; mais les Bybliens, dont le courage s'était ranimé, massacrèrent ce que le feu et les flots avaient épargné. « Or là, sur le rivage de la mer, il y avait alors un emplacement nu et sans aucune construction, qui forme aujourd'hui un port et qui est couvert d'édifices. »

Après cet événement malheureux, les Bybliens pensèrent qu'ils seraient plus en état de résister à l'ennemi s'ils étaient commandés par un roi; ils élurent donc Aga-

ræus, fils de Leonturgus; mais il perdit sa couronne avant même de l'avoir reçue. Voici comment : au moment où il entra dans le temple de Baaltis pour recevoir l'onction sacrée des mains du prêtre, ce dernier, soit par erreur, soit à dessein (l'auteur nous laisse dans l'ignorance à cet égard), passa devant l'élu sans paraître le voir, et sacra un Tyrien qui se trouvait derrière lui. L'auteur ne fait pas connaître non plus l'impression que cette substitution inattendue produisit sur l'esprit d'Agoræus; mais il nous apprend que Sydyk (c'était le nom du Tyrien favorisé par le prêtre de Baaltis), resta en possession de la royauté. Bien qu'il fût de petite taille et fort laid (τὴν μορφὴν μικρὸς καὶ δυσειδής), il se distingua par son amour pour la justice et par son courage. Il ne put faire preuve de cette dernière vertu contre les géants, qui pendant son règne ne descendirent point dans la plaine, et qu'il eût été trop dangereux d'aller chercher dans leurs montagnes. Mais il eut à lutter contre

un grand danger, que les efforts réunis des villes phéniciennes parvinrent seuls à détourner. Partis de leurs îles avec un flotte considérable, les Cérates, peuple brave et adonné à la piraterie, se préparaient, après avoir pillé toutes les côtes voisines, à débarquer dans le voisinage de Byblos. Sydyk envoya des courriers aux habitants de Sidon, de Tyr et de Béryte pour leur demander du secours. Les Tyriens ne purent répondre à son appel, parce qu'ils étaient en proie à des troubles civils ; mais les Bérytiens et les Sidoniens accoururent au nombre de quatre mille. Aidé de ce renfort, Sydyk attaqua les pirates, qui avaient opéré leur débarquement, et les vainquit.

Au nombre des prisonniers se trouvaient les deux rois des ennemis, Golus et Gorus, qu'il rendit le lendemain aux Cérates, moyennant une riche rançon. Cette rançon, qui consistait en beaucoup d'or et en cent esclaves, il la partagea avec ses alliés, ce qui est considéré par l'auteur comme

une preuve frappante de sa justice, et donna lieu à un chant national en l'honneur de Sydyk, chant qui s'était conservé jusqu'au temps de Sanchuniathon, et que cet historien nous fait connaître.

Dans les chapitres suivants, l'auteur suit les Cérates dans leur expédition vers le Sud, jusqu'à leur établissement sur les côtes de cette partie de la Phénicie; il ajoute même quelques détails sur leur sort ultérieur. Après leur défaite près de Byblos, ils se rembarquèrent et se dirigèrent vers le Sud. Ils y furent accueillis avec joie par les géants Ascalonites, qui soutenaient une guerre malheureuse contre les Onakynes. Les Ascalonites, avec le secours de leurs nouveaux alliés, s'emparèrent du territoire ennemi, et donnèrent aux Cérates, en récompense de l'appui qu'ils leur avaient prêté, la ville de Gaza, enlevée aux Onakynes.

Les Cérates se tinrent en repos jusqu'au moment où ils eurent convenablement fortifié la ville qu'ils venaient d'acquérir; mais

alors ils firent aux Ascalonites, naguère leurs amis, une guerre sanglante, où ils demeurèrent vainqueurs, et chassèrent du pays ce même peuple dont ils avaient été les alliés. Encouragés par cet heureux début, ils poussèrent plus loin leurs conquêtes, et occupèrent tout le pays qui s'étend jusqu'aux frontières de l'Egypte; mais ils ne purent s'emparer des montagnes, où les Ascalonites s'étaient réfugiés après leur défaite.

Quel était ce peuple des Cérates? On ne peut s'empêcher d'y reconnaître le peuple qui est désigné dans les livres des Hébreux sous le nom de Philistins (*Pelichtim*), et qui habitait le pays voisin d'Ascalon et de Gaza, où les Cérates s'établirent. Le nom de Philistins lui-même annonce des étrangers qui se sont établis dans le pays à la suite d'une invasion. Or, ils venaient de la Crète, comme paraît l'indiquer la légende et leur nom de Κέρατοι, que, dans le second

livre de Samuel (1), la leçon marginale reproduit sous la forme *K'rethi* (Κερεθὶ dans la version des Septante). Il est vrai que dans ce passage le texte offre la leçon *Alhakkere*. Peut-être des tribus des autres îles et des côtes de l'Asie-Mineure prirent-elles part à cette invasion. On sait que plus tard les Cariens se rendirent célèbres comme navigateurs et comme guerriers. Les auteurs classiques n'ont pas compris cette tradition quand ils ont fait venir les Juifs de l'île de Crète. Cette confusion provient sans doute de ce qu'au temps des Romains tout le pays fut appelé Palestine, et que parmi les peuples de cette contrée les Juifs étaient le plus connus.

---

§ 2. Garusaus. Béthobal. Le culte de Kronos est introduit dans les iles. Chap. 6-9.

La plus grande partie de ce paragraphe paraît empruntée à un prêtre de Kronos qui

(1) XX, 23.

avait écrit la vie du roi Béthobal, le pieux serviteur de son dieu, afin d'exciter le zèle religieux des autres princes. Suivant ce récit, le plus beau titre de gloire de Béthobal fut d'avoir introduit le culte de son dieu dans les îles, où il eut de nombreux obstacles à vaincre, sans doute parce que l'ancien culte national y était en opposition avec celui de Kronos.

Après la mort de Sydyk, son fils aîné, Garusaus, monta sur le trône. Malgré la perversité de son caractère, il chercha à conserver une apparence de justice. Sa méchanceté alla si loin, qu'il exila Béthobal uniquement parce qu'il était d'une vertu exemplaire, et cependant il sut si bien aveugler les yeux de la multitude, qu'il passa pour un pieux serviteur de Kronos, bien que son orgueil surpassât de beaucoup son humilité. Après ce court portrait du roi, Sanchuniathon raconte l'histoire merveilleuse du jeûne extraordinaire d'un prêtre de Kronos.

Après la mort de Garusaus, il y eut à Byblos un interrègne de cinq ans (Cf. ch.7). Vers cette époque, les habitants des îles pillèrent le pays des Cérates, parce que ces derniers avaient donné asile au roi Obadilus, chassé des îles pour son orgueil. Mais ces dévastations ne se bornèrent pas au pays des Cérates, car les insulaires, après avoir ravagé Gaza et les autres villes occupées par ce peuple, se dirigèrent sur Byblos. Les habitants de cette ville, voyant que les ennemis leur étaient de beaucoup supérieurs en force, crurent devoir recourir à la ruse. Ils leur firent donc de brillantes promesses, et parvinrent ainsi à prévenir l'attaque qui les menaçait; mais, durant la nuit, ils fondirent sur les insulaires, et les exterminèrent si complétement, que ceux-là seuls échappèrent qui étaient restés sur les vaisseaux pour les garder.

Peu de temps après, Béthobal revint de son exil, et prit le gouvernement de Byblos.

Pour mieux le faire connaître, Sanchuniathon raconte quelques traits de sa jeunesse. Il nous apprend ensuite qu'Obadilus vint implorer le secours de Béthobal, qui accueillit sa prière ; car, bien qu'Obadilus fût un homme fier et arrogant, il avait un mérite aux yeux des habitants de Byblos : il était zélé sectateur du culte de Kronos (1). Béthobal équipa donc une flotte imposante, défit les insulaires, et ramena le roi expulsé dans ses états. Obadilus, rétabli sur le trône, introduisit le culte de Kronos dans toutes les contrées qui lui étaient soumises. Cette guerre semble offrir le caractère d'une guerre religieuse.

Mais un autre titre de Béthobal à l'éternelle reconnaissance de Byblos, ce fut la fondation d'un *xénodochéion* ou caravansérail, que son successeur Mélichorus agrandit encore. Ce fait est l'indice d'un commerce fort ancien et d'une grande af-

(1) C'est ce qu'indique son nom, en hébreu *Obed el* (en arabe *Abd allah*), *adorateur d'Ilos* ou Kronos.

fluence de marchands étrangers dans la ville. Ensuite l'auteur raconte la fondation de la ville de Béthataba.

Après la mort d'Obadilus, son fils Iryx devint roi. Bethobal, ayant appris qu'il avait renversé les autels élevés par son père à Kronos, lui envoya une ambassade pour l'engager à les rétablir. Iryx, qui redoutait la puissance formidable du roi de Byblos, releva non-seulement les anciens autels, mais en fit même construire un grand nombre de plus grands (ἀλλὰ καὶ ἐπέβαλε πολλοὺς καὶ μεγάλους βώμους). Après la mort de Béthobal il y eut un long interrègne à Byblos (Ch. 12).

---

§ 3. FONDATION ET HISTOIRE PRIMITIVE DE LA VILLE D'HAMATH EN SYRIE. Chap. 10 et 11.

Les villes phéniciennes étaient déjà gouvernées par des rois depuis plusieurs siècles quand la royauté commença à s'établir en Syrie. Au temps de Béthobal, Mathaibal faisait paître paisiblement ses trou-

peaux sur les bords du fleuve de la Syrie (1) (παρὰ τῷ Συρίας ποταμῷ). Mais des bergers étrangers vinrent de l'intérieur du pays s'établir sur le territoire qu'il occupait. Après les avoir inutilement invités à se retirer, il les attaqua pendant la nuit, et tous tombèrent en son pouvoir. Mathaibal les contraignit à lui bâtir une ville, ayant au centre une forteresse, d'où la ville tira son nom d'Hamath (Ἀμαθίαν γὰρ λέγουσιν οἱ Σύροι ἀκρόπολιν) (2).

Mathaibal acquit ainsi une grande puissance, et imposa aux autres bergers un tribut de cent bœufs et de quatre cents moutons. Il fut le premier roi de la Syrie.

Il eut pour successeur son général Balmachanès, qui revenait d'une expédition victorieuse contre les géants. Mais, comme celui-ci se montra bientôt cruel et sanguinaire, ses sujets le chassèrent, avec l'aide d'un berger, nommé Ammisus. Il erra longtemps

(1) L'Oronte.

(2) En hébreu *Khamath* ou *Hamath*, forteresse, ἀκρόπολις.

en fugitif, et n'osa rentrer à Hamath qu'après la mort d'Ammisus (ch. 11).

Sanchuniathon cite (ch. 10) un passage du livre des chants, dans lequel Balmachanès exprime en ces termes les sentiments qu'il a éprouvés durant son bannissement : « Ammisus m'a chassé de la ville; mes serviteurs m'ont accablé de leurs railleries; » mais je ferai fouetter mes serviteurs et » je tuerai Ammisus. Autrefois, je reposais » sur la pourpre de Tyr, et mon chevet » était fait de soie babylonienne. Maintenant » les rochers sont ma demeure et mon » chevet c'est le désert. Mais croyez-vous » que je tremble parce que l'obscurité descend sur la forêt et que l'orage passe à » travers les arbres (περιέρχεται τὰ δένδρα) » comme un lion rugissant? Croyez-vous » que je m'épouvante à l'aspect des rochers » brillant à la clarté de la lune, et des pâles » fantômes (ὑπὸ τῶν πελιδνῶν προσώπων) qui » surgissent de chaque motte de terre? Le » lion est-il sans courage dans son obscure

» tannière? Avez-vous jamais vu le sanglier
» saisi de crainte? Le sanglier sauvage par-
» court sans effroi les ravins de la monta-
» gne, et le rugissement du lion fait trem-
» bler ses ennemis. »

Après sa mort, les Hamathéens abolirent la royauté, et, pour empêcher que désormais aucun de leurs généraux ne s'emparât du trône, ils établirent un usage aussi singulier que cruel. Tout général, qui au retour d'une guerre faisait son entrée à la tête de ses troupes, devait être mis à mort. Pour se soustraire à cette loi, le général, en pareille circonstance, restait en dehors de la ville, et faisait conduire l'armée par un prisonnier de guerre qui portait ses vêtements et ses insignes, et qui était exécuté à sa place aux portes d'Hamath. Le lendemain, le général entrait seul dans la ville, et recevait alors les récompenses et les honneurs dus à sa bravoure.

Cet usage cruel se maintint très-longtemps; mais enfin Bariabas, au retour d'une

heureuse expédition contre les géants, sut gagner les guerriers par de riches présents, et s'empara de la royauté avec leur secours. Il devint le fondateur d'une riche et puissante dynastie, qui gouvernait encore Hamath au temps de Sanchuniathon.

---

§ 4. Destinées de la ville de Byblos pendant l'interrègne qui suivit la mort de Béthobal. Chap. 12-14.

Après cet épisode, l'auteur revient à l'histoire de Byblos, et raconte tout ce que les habitants de la ville et de la contrée environnante eurent à souffrir des violences de deux voleurs de grand chemin, Semphus et Pasurgus. Ces brigands, échappés de l'Égypte, s'étaient arrêtés quelque temps dans le pays des Cérates, et avaient fini par s'établir dans un désert entre Byblos et Béryte. Le récit merveilleux de leur séjour, de leurs expéditions, et enfin de leur défaite obtenue par la ruse d'une jeune fille, nom-

mée Adramusa (1), remplit tout un chapitre. L'histoire rapporte même le nom des deux chevaux que les deux brigands avaient amenés d'Égypte, et qui, à cette époque, étaient eux-mêmes une apparition extraordinaire pour ce pays. Ils s'appelaient Dolixurus et Mira. Philon donne l'explication de ces deux noms : Dolixurus (2) signifie *qui saute par-dessus les murs*, Mira (3), *aux pieds agiles*.

Mais ces brigandages ne furent pas les seules vexations que les Bybliens eurent à essuyer; car, pendant l'interrègne, les riches et les puissants exercèrent dans l'intérieur même de la ville toutes les violences possibles contre leurs concitoyens, et chassèrent ou mirent à mort leurs adversaires; en sorte que personne n'osant plus tenter

(1) En hébreu *Khatsarmaveth*, vestibule de la mort, d'où, avec une terminaison grécisée, Ἀδράμουσα, d'après l'analogie du participe féminin.

(2) *Doleg chour*, δολιχοῦρος.

(3) *Mahir*, féminin *Mehira*, Μίρα.

d'arrêter leurs excès, ni même leur tenir tête, le découragement s'empara de tous les esprits ; mais enfin le sang de l'innocence cria vengeance et exalta les courages trop longtemps abattus.

Gerus, citoyen paisible (ἀνὴρ εἰρηνικὸς) possédait une gazelle apprivoisée, que Baris, l'un de ceux qui s'étaient emparés du pouvoir, l'invita à lui abandonner. Gerus s'y refusa, et, comme cette réponse fut faite en présence d'un grand nombre de citoyens qui auraient pu s'opposer facilement à tout acte de violence, Baris se retira sans insister, et la rage dans le cœur. Mais le lendemain, ayant réuni ses amis et ses partisans, il pénétra dans la demeure de son ennemi, tua Gerus qui était endormi, et l'esclave de cet infortuné qui voulut défendre son maître.

Cet horrible assassinat, commis sur la personne d'un citoyen très-aimé du peuple, excita une révolte qui obliga Baris et ses complices à sortir de la ville pendant la nuit. Il firent, ils est vrai, une longue guerre

à leur patrie; mais, bien que soutenus par le roi de Sidon, ils ne purent contraindre Byblos à les recevoir. Ce que ne put faire la violence ils le durent à la trahison. Un traître leur prépara les voies, et leur ouvrit les portes de la ville. Alors les bannis se répandent dans Byblos, immolent leurs ennemis ou les forcent à fuir. Enfin, après un interrègne de vingt-cinq ans, les Bybliens, pour mettre un terme à leurs troubles civils, élurent un roi, et leur choix tomba sur Jabis, fils d'Adramusa.

---

§ 5. De nombreuses tribus égyptiennes abandonnent leur patrie, et s'établissent en Arabie et en Phénicie. Chap. 15-17.

L'auteur raconte ici les troubles survenus en Égypte. A la suite de ces troubles, de nombreuses tribus émigrèrent et vinrent s'établir parmi les peuples phéniciens ou dans le voisinage.

Après l'extinction de la race de Taaut,

la dynastie qui lui succéda chercha à reconquérir la puissance qu'elle avait perdue, et entreprit une guerre contre les pasteurs établis sur les bords de la mer. Mais les rois furent vaincus, et les pasteurs cernèrent la capitale de si près, qu'un grand nombre d'habitants moururent de faim. Ce fut alors qu'un prêtre inventa le char garni de faux, et communiqua son invention au roi, qui fit fabriquer cent chars de ce genre, à l'aide desquels il vainquit ses ennemis.

Alors il conquit tout le pays, recouvra les anciennes possessions de Taaut, et chassa les pasteurs qui s'y étaient fixés. Cependant il ne put s'emparer de la forteresse imprenable (δυσάλωτον) qu'ils avaient sur le bord de la mer.

La plus grande partie de la population expulsée se réfugia en Arabie, où se trouvaient de vastes déserts propres au labourage. Ils s'y fixèrent sous la domination d'Omlakos, d'Idumas, d'Amon et de Mobas,

dont les descendants, au temps de Sanchuniathon, régnaient encore sur les Omlakynes (1), les Iduméens (2), les Amonéens (3) et les Mobéens (4).

Une autre troupe pénétra dans le pays des Cérates et dans les montagnes, où se fixa plus tard la race de Juda. Ils s'y unirent aux habitants primitifs, ou géants, et bâtirent des villes fortifiées, où ils s'établirent. Cette tribu guerrière se rendit redoutable à tous les peuples du voisinage, surtout par les chars garnis de faux qu'elle avait apportés d'Égypte. Un chef de cette tribu, Damascon, devint célèbre dans l'histoire. D'abord il s'était aussi établi dans le pays des Cérates, et s'était uni aux Onakynes;

(1) En hébreu *Amalek*, en arabe *Emlik*, les Amalécites au S.-O. de la Palestine et à l'E. de la mer Morte.

(2) Les Édomites, *Edom*, au S. de la Palestine.

(3) Les Ammonites, *Ammon*, entre les fleuves Arnon et Jabbok.

(4) *Moab*, les Moabites, à l'E. de la mer Morte jusqu'à l'Arnon.

mais plus tard (Voy. liv. IV, 5) il pénétra plus avant en Syrie, et y fonda la célèbre ville de Damas (Damascus). Semphus et Pasurgus, dont l'histoire a été racontée au treizième chapitre, paraissent avoir également appartenu à cette horde.

Tels sont, dit Sanchuniathon, les peuples qui, fuyant de l'Égypte, vinrent se fixer dans l'Asie antérieure. Et, pour en compléter le catalogue, il fait mention de l'émigration bien postérieure des Hébreux. « Enfin vinrent encore Judas et Smyron (1). » Ce qui prouve du reste qu'il regarde cette immigration des Hébreux comme plus importante que toutes les autres, c'est qu'il cherche, ce qu'il n'a point fait

(1) On voit que sous ce nom il veut désigner le peuple hébreu. Ces deux noms sont une personnification de ce peuple, tel qu'on se le représentait à l'époque de Sanchuniathon, où, par suite de la séparation, opérée depuis plusieurs siècles, des royaumes de Juda et d'Israël (capitale Samarie, *Chomron*), le souvenir de l'unité primitive de la nation s'était perdu chez les peuples du voisinage.

pour toutes les autres, à déterminer exactement l'époque où elle a eu lieu, et les rois qui régnaient alors dans les différents états.

LIVRE QUATRIÈME.

§ 1. Invasion des insulaires. Ils sont défaits par Jabis. Chap. 1.

Au temps du roi Jabis, les insulaires renouvelèrent leurs attaques sur les côtes de la Syrie, et s'emparèrent de plusieurs villes. Cette lutte paraît avoir eu un caractère religieux, car l'auteur dit expressément qu'ils voulaient abolir le culte de Kronos (τὰ τοῦ Κρόνου καθεῖλον ἱερὰ πάντα). Barcas, fondateur de la ville de Béthataba (1), marcha à leur rencontre, avec dix autres rois confédérés, mais il fut tué avec tous les siens. « On voit encore le tombeau de ce roi. »

(1) Elle était située dans le voisinage de Tyr (Voyez liv. VIII, ch. 3), et s'appelait aussi Béthobarkas.

Après cette victoire, les insulaires se dirigèrent sur Byblos. Un combat acharné s'engagea, et l'avantage demeura aux Bybliens. Ils avaient été surtout entraînés par l'exemple de leur roi, Jabis, qui se précipita valeureusement au milieu des rangs ennemis, et les culbuta. Ayant été blessé dans le combat, il s'assit sur un rocher, « où l'on peut voir encore aujourd'hui les traces de son sang (αἱματόεντα). Là, où le sang a coulé, le sol est toujours couvert d'une herbe épaisse (ἀείζωον). » Dix mille ennemis succombèrent dans cette bataille, et Jabis bâtit dans la plaine, où l'engagement avait eu lieu, un sanctuaire en l'honneur de Kronos. Jabis régna soixante ans, et mourut dans un âge avancé.

---

§ 2. Bimalus jette les fondements de la suprématie des sidoniens. Chap. 2-4.

Après la mort du roi de Béryte, les habitants de cette ville ne pouvant s'accorder

sur le choix du nouveau souverain, Bimalus, roi de Sidon, profita de cette dissension pour assurer le trône vacant à son fils Baradodus. Mais, comme les Bérytiens ne voulurent pas le recevoir, les Sidoniens les assiégèrent par terre et par mer, subjuguèrent le pays, et installèrent Baradodus de vive force.

Après la mort de Jabis, Bimalus jeta aussi les yeux sur Byblos. Il invita les habitants à choisir son fils Rabothès pour maître, et, par la réunion des forces militaires de Sidon et de Béryte, chercha à donner plus de poids à sa demande. Les Bybliens, qui se rappelaient encore le sort de Béryte, se virent forcés d'accéder au désir de Bimalus, et Rabothès fit son entrée à la tête de mille doryphores. Il régna trente ans à Byblos.

Vers le même temps, une horrible famine vint désoler le pays. Les villes de la côte eurent surtout à en souffrir. Pour en diminuer un peu la population, Bimalus

résolut d'établir à deux jours de marche de Byblos une colonie, qu'il nomma Aradus, du nom de l'un de ses fils qu'il y établit comme roi. Ensuite, il défit les habitants primitifs, peuplade sauvage, qui jusque-là s'était maintenue indépendante dans ses montagnes, et envoya son gendre Melkarinus (1) comme gouverneur dans le Liban, et dans la Cœlé-Syrie.

De cette manière, Bimalus étendit sa domination sur les villes maritimes et sur tout l'intérieur du pays, jusqu'au fleuve Oronte. Cette vaste puissance fut encore accrue, quand le vieux roi de Tyr, qui n'avait point d'enfants, eut transmis sa couronne au plus jeune fils de Bimalus. Ainsi, Bimalus le premier réunit en un seul royaume toutes les villes situées au nord du pays, qui plus tard seulement, fut

(1) Il est ainsi appelé, à cause de sa nouvelle dignité *melek harim* ou *melek harin*, roi des montagnes, gouverneur du pays des montagnes.

appelé Phénicie, et une grande partie de l'intérieur des terres.

Alors il rassembla une armée formidable pour châtier la ville d'Hamath, qui avait envoyé des secours aux indigènes, révoltés contre Melkarinus. L'auteur, dans cettte circonstance, fait connaître avec exactitude le contingent fourni par chaque état, ce qui permet de juger quelle était alors leur puissance. Bimalus se mit en marche, à la tête de 10,000 Sidoniens, auxquels se réunirent les Tyriens, forts de 8,000 hommes. Ensuite vinrent 3,000 Bérytiens, 6,000 Bybliens, et 2,000 Aradiens, et enfin 1,000 archers des îles. Les Onakynes avaient aussi envoyé cent chars garnis de faux, en sorte qu'il passa les montagnes à la tête de 30,000 combattants.

Les Hamathéens l'attendaient campés dans la plaine, et pleins de confiance dans leurs forces considérables; car leur armée, qui avait reçu des secours de toutes les parties de la Syrie, se montait à 50,000 hom-

mes. Mais, quand les terribles chars pénétrèrent dans leurs rangs, ils s'enfuirent de tous côtés. Leur défaite fut complète : 10,000 d'entre eux restèrent sur le champ de bataille, et 16,000 furent faits prisonniers. Le butin fait par les vainqueurs fut immense. Bimalus marcha aussitôt avec son armée contre Hamath, et força l'ennemi à lui céder toutes ses possessions jusque dans le voisinage de la ville. Les pays conquis furent réunis au gouvernement de Melkarinus.

---

§ 4. FONDATION DE LA VILLE DE DAMAS PAR UN ALLIÉ DES SIDONIENS, Chap. 5.

Bimalus donna à Damascon, qui lui avait amené les chars des Onakynes, le pays où avait eu lieu la bataille. Damascon y bâtit une ville, qui devint bientôt populeuse et florissante (πόλιν Δαμασκὸν πολυάνθρωπον καὶ εὐδαίμονα). Elle s'appela Damascus (Damas), du nom de son fondateur.

Viennent ensuite quelques détails sur les destinées du fondateur de cette ville. Forcé de fuir l'Égypte à la tête d'une horde nombreuse, il était venu dans le pays des Onakynes, et s'était brouillé avec le gouverneur cérate de Gaza, qui avait tué son frère. Après avoir pleuré (1) et enseveli ce dernier, il rassembla les Amoréens et les Onakynes pour une guerre de vengeance, attaqua l'ennemi devant sa ville et le vainquit, surtout à l'aide de chars garnis de faux, qu'il avait fait venir d'Égypte, et qui étaient encore inconnus dans ces contrées (2).

---

§ 5. LES SIDONIENS ÉTENDENT AUSSI LEUR PUISSANCE SUR MER, SURTOUT EN ÉTABLISSANT DES COLONIES. RICHESSES DE BIMALUS, chap. 6-8.

Toutes les peuplades voisines, en appre-

(1) Dans un chant lugubre que l'original nous a conservé.

(2) L'auteur, en parlant de Damascus, dit qu'il fut le premier de toute la Phénicie et de toute la Syrie qui eût des chars garnis de faux. Πρῶτος γὰρ ἅρματα εἶχε δρεπανηφόρα πάντων τῶν ἐν Φοινικίᾳ καὶ Συρίᾳ.

nant cette victoire de Bimalus, se soumirent à lui volontairement. Les insulaires, qui jusque-là s'étaient rendus si redoutables par leurs invasions sur les côtes de la Syrie, lui envoyèrent des ambassadeurs, qui promirent que tous les prisonniers de guerre faits sur les villes maritimes seraient rendus, et que les temples de Kronos seraient relevés (1). Alors Bimalus envoya des garnisons dans les îles, et sa flotte fit voile pour Tartessus, dont les habitants conclurent un traité avec les Sidoniens.

On conçoit que, dans de telles circonstances, le commerce des Sidoniens dut prendre un accroissement considérable. Dans le dessein de le protéger, le roi résolut d'établir dix colonies, qui étaient comme autant de stations pour les navires qui se rendaient à Tartessus, et qui, portant sur les rives lointaines de l'Occident les pro-

(1) Ils négocièrent, dit l'auteur, περὶ τῆς τῶν τοῦ Κρόνου ἱερῶν καὶ βώμων ἀποκαταστάσεως.

ductions des contrées orientales, recevaient en échange les métaux les plus précieux.

Ces colonies furent établies dans les ports qui offraient de bons mouillages (λιμένες). On commençait par bâtir une citadelle pour protéger les colons, et ensuite la nouvelle ville s'élevait. Bimalus décida qu'on enverrait mille colons dans chacune de ces villes, afin qu'elles fussent assez fortes pour se défendre. En cas de danger extraordinaire, il y avait dans le port de chaque colonie des bâtiments légers et bons voiliers, qui en portaient la nouvelle à Sidon, et les colons pouvaient ainsi en obtenir de prompts secours.

Cittium fut la première colonie que fonda Bimalus. Ce lieu avait déjà été fortifié par Démaroon; mais, depuis peu, les habitants des montagnes en avaient détruit les retranchements. Bimalus établit encore une autre colonie à l'ouest de l'île de Chypre. Une troisième fut envoyée dans l'île de Rhodes, et

trois autres sur les côtes de l'Asie-Mineure, vis-à-vis de cette île. Il bâtit également une ville dans l'île de Crète (1); il envoya même une colonie dans l'île de Mylita (Malte), et deux en Ersiphonie ou Ligurie. On peut juger de la promptitude avec laquelle ces colonies devinrent florissantes par l'exemple de la colonie crétoise, dont la population prit en peu de temps un accroissement si considérable qu'elle put fonder dans une île voisine une ville nonmoins populeuse, où l'on éleva un temple magnifique à Astarté.

Par ce moyen, Bimalus devint le maître de la mer (θαλαττοκρατῶν), et il ne lui fut pas difficile de protéger ses vaisseaux contre la piraterie. Les gouverneurs, ou plutôt les vice-rois de ces colonies, furent choisis par lui parmi ses fils et ses parents; ce qui était le moyen le plus sûr de confondre leurs intérêts avec ceux des Sidoniens, et de les em-

(1) Ἐν τοῖς Κεράτοις, dans la mère-patrie des Cérates, et non pas dans leur nouvelle demeure.

pêcher de songer de se rendre indépendantes de la métropole.

Comme les tributs annuels se montaient à mille talents, Bimalus acquit bientôt des richesses immenses, et put dépenser des sommes considérables pour son armée. Aussi fut-il le plus puissant de tous les rois sidoniens qui le précédèrent et qui le suivirent. Son armée se montait à cent mille combattants, cents chars garnis de faux et soixante-dix gros vaisseaux de guerre (τριήρεις). Le nombre des vaisseaux marchands était immense. Il prouvait encore sa puissance par le luxe et la pompe dont il s'entourait, car il ne se montrait jamais en public que monté sur un char, couvert d'étoffes précieuses, et escorté de mille gardes qui portaient des cuirasses d'argent. Il mourut après un très-long règne.

---

§ 6. SUCCESSEURS DE BIMALUS. Chap. 9 et 10.

Après la mort de Bimalus, tous les rois

phéniciens se réunirent pour nommer son successeur. Leur choix tomba sur Rabothès, qui se rendit à Sidon, et y prit le titre de roi suprême (μέγας βασιλεύς). Il fit monter à sa place, sur le trône de Byblos, Barsidus, homme de noble origine, mais dont le frère avait été tué par les Bybliens à cause de ses violences.

Barsidus était déjà depuis longtemps roi de Byblos, quand une guerre terrible éclata contre les habitants des montagnes. Rabothès, affaibli par l'âge, se voyant dans l'impossibilité de marcher en personne contre les ennemis, confia à Barsidus le commandement en chef des forces réunies de toutes les autres villes. Le fils de Damascon prit aussi part à cette campagne, à la tête de deux cents chars, et contribua beaucoup à la victoire des Sidoniens, qui d'abord furent mis en fuite par les géants; mais quand les Damascènes, que la pluie avait retenus dans les montagnes, se montrèrent sur le champ de bataille, la

défaite de l'ennemi fut bientôt décidée. Barsidus fut blessé dans cette bataille, et mourut bientôt après. Il eut pour successeur son fils, Obdobaltis (1), qui est aussi appelé Obdastartus (2).

Bientôt après, Rabothès mourut après soixante ans, dont trente à Byblos, et trente à Sidon. Son fils, Belirus, lui succéda, mais ne fut pas aussi heureux dans ses guerres. La tentative qu'il fit pour rendre les Tartessiens tributaires, échoua complétement.

---

§ 7. GUERRE DES BYBLIENS ET DES BÉRYTIENS. Chap. II.

Après Barsidus, Obadus monta sur le trône. Ce prince, on ne sait pour quel motif, fit la guerre aux Bérytiens, et assiégea leur ville; mais, ayant appris que les insu-

(1) *Obed Baltha*, serviteur de Baaltis (L.).

(2) *Obed Achtaroth*, serviteur d'Astaroth ou Astarté (L.).

laires avaient opéré un débarquement, il revint en toute hâte pour défendre sa capitale. Le bruit se répandit à Béryte, que les ennemis, dans leur retraite précipitée, avaient enfoui des trésors considérables, avec l'intention de les déterrer quand la guerre serait finie. Aussitôt une multitude innombrable se rendit dans le camp que les Bybliens venaient d'abandonner, et fouilla de tous côtés le sol pour s'emparer du trésor qu'il devait contenir; mais ce fut en vain. Pendant qu'ils étaient ainsi occupés, un orage terrible les surprit, et la pluie tomba sur eux avec tant de violence, qu'ils s'en retournèrent le soir tout découragés. Il arriva que l'un d'eux, dans la marche, glissa et tomba; et, comme il cherchait la cause de sa chute, il s'aperçut qu'à l'endroit même une caisse de bois avait été enfouie. Chacun de croire qu'elle contenait les trésors en question; car, lorsqu'on la souleva, on la trouva si lourde, que l'on ne put s'empêcher de penser qu'elle était rem-

plie de vases d'or et d'argent ; mais, comme ils craignaient de tomber dans une embuscade s'ils se les partageaient en rase campagne, ils résolurent de transporter le coffre dans la ville le plus promptement possible. En conséquence, quatre hommes vigoureux le chargèrent sur leurs épaules; mais, comme chacun se pressait autour d'eux pour les aider à le porter, il en résulta un grand désordre, au milieu duquel quelques Bérytiens furent blessés. Alors les chefs de l'expédition, pour prévenir de semblables malheurs, proposèrent de faire le partage sur-le-champ, et tous y consentirent. On brise donc la caisse, on regarde, et que voit-on? des cailloux et du fumier. Tous alors de s'irriter, car il était évident qu'ils avaient été le jouet des ennemis ; et, ce qui accrut encore leur fureur, c'est qu'en rentrant dans la ville, ils se virent accablés des railleries de ceux qui y étaient restés. De cette époque date le proverbe généralement répandu : « Les Bérytiens prennent le fumier pour de l'or. »

§ 8. DANGERS COURUS PAR QUELQUES BÉRYTIENS DANS UN VOYAGE SUR MER. Ch. 12-17.

Cadmius, Anabæus, Ischabérathon et plus de trente autres hommes de Byblos, qui avaient résolu de faire un voyage à Tartessus, furent égarés de leur route par un pilote ignorant, et arrivèrent à Tenga; mais, comme ils ignoraient le nom du pays, ils envoyèrent quelques-uns des leurs dans l'intérieur des terres, où ils avaient aperçu une ville, pour obtenir des renseignements sur la contrée et sur ceux qui l'habitaient. Les envoyés furent accueillis avec beaucoup de bienveillance par les naturels, quand ceux-ci eurent appris qu'ils avaient une grande abondance de blé dans leur vaisseau; car le pays était alors en proie à une affreuse disette. Alors un grand nombre de barques quittèrent le rivage pour aller conduire le vaisseau dans un lieu où le débarquement était facile et sûr; mais ceux qui étaient restés sur le vaisseau, croyant

qu'ils venaient avec des intentions hostiles, s'éloignèrent précipitamment et abandonnèrent leurs envoyés. Ils errèrent longtemps à l'aventure, ne sachant où diriger leur course; et les vases où ils puisaient leur eau s'étant brisés, ils se virent réduits à la dernière détresse.

Ils résolurent donc d'abandonner leur vaisseau et d'aller chercher une source à terre; mais en débarquant ils trouvèrent tout le rivage couvert de sel. Dans ce voyage, plusieurs d'entre eux moururent de soif; et tous vraisemblablement auraient éprouvé le même sort si un vaisseau qui passait dans ces parages ne les eût aperçus, recueillis et conduits chez les Imyrchakines(1). Là, quand on eut appris qu'ils n'étaient point des pirates, il leur fut permis de parcourir l'île, et ils y reçurent d'abondantes aumônes; mais ils ne purent partir, et une

(1) *Jimrakhokim*, îles éloignées. Ce qui suit prouve que les îles Imyrchakines n'étaient autres que les Canaries.

tentative de fuite échoua contre la vigilance des habitants. Enfin ceux-ci, longtemps après, conduisirent ces infortunés à Tartessus, d'où ils purent facilement retourner dans leur patrie. Arrivés à Byblos, ils y retrouvèrent ceux qu'ils avaient laissés à Tenga. Ils étaient rentrés depuis longtemps dans leurs foyers; mais, eux aussi, ils avaient eu bien des maux à supporter. Parmi eux, le dernier qui mourut fut Balidamus; parmi ceux qui avaient été dans l'île, ce fut Anabius.

---

§ 9. DESCRIPTION DES IMYRCHAKINES. Ch. 18.

Les Imyrchakines sont les dernières îles à l'ouest. La plus éloignée d'entre elles est à dix journées du promontoire des tempêtes. Le nom des plus considérables est Hyresa, Hyrizima et Igydula. Dans les temps anciens il y avait beaucoup d'hommes dans ces îles; mais il advint que le roi d'Hyresa vint débarquer à Hyrizima avec des forces consi-

dérables, et s'en rendit maître. Il soumit aussi à sa puissance toutes les îles dont il tua les princes.

Quand il se fut défait de tous ses ennemis, il devint si arrogant, qu'il méprisa même les dieux. Alors eut lieu un tremblement de terre; l'eau et le feu du ciel tombèrent avec tant de violence, que la plupart des habitants périrent. Ceux que les éléments épargnèrent passèrent dans d'autres contrées, de sorte que maintenant ces îles sont entièrement dépeuplées. Il y a dans ces îles de très-hautes montagnes. La plus élevée, qui est un volcan, se trouve dans l'île d'Hyresa. (ténériffe)

§ 10. FONDATION D'UNE ÉCOLE PAR BELIRUS. Ch. 19.

Belirus construisit près de sa capitale un bâtiment où les fils des prêtres étaient instruits dans la science des choses sacrées, du droit et de la médecine.

LIVRE CINQUIÈME.

§ 1. GUERRE DES SIDONIENS CONTRE TARTESSUS. RÉVOLTE DES TYRIENS. Ch. 1-3.

Après la mort de Belirus, son fils et son successeur Amoas, qui avait conduit l'expédition malheureuse entreprise contre Tartessus, résolut de venger son offense, et ordonna à toutes les villes maritimes de lui envoyer des hommes et des vaisseaux pour faire la guerre à cette ville lointaine. Les colonies lui fournirent du blé et des vaisseaux de transport; les Cérates, des lanciers et des archers. De cette manière, Amoas rassembla près de Sidon des forces considérables qu'il fit camper par peuples, par villes et par races. Il se trouva que les Bybliens, les Bérytiens, les Aradiens, les habitants des îles et ceux des montagnes,

et même les Cérates, étaient venus au rendez-vous, tandis que les Tyriens étaient restés dans leur ville. Voici ce que le roi d'Aradus apprit à Amoas :

Les Tyriens se sont armés pour secourir, non les Sidoniens, mais les ennemis. Car ils veulent se montrer reconnaissants envers eux des avantages dont ils jouissent à Tartessus, puisque, seuls de tous les Phéniciens, ils sont admis à commercer dans cette ville. Les colonies de Tenga et d'Ersiphonie se sont aussi alliées aux ennemis.

Cette nouvelle fut confirmée par Daborpis, fugitif tyrien, qui apprit en outre à Amoas que Tyr avait déjà envoyé trente galères aux Tartessiens.

En apprenant cette nouvelle, Amoas fut transporté de colère. Néanmoins, il essaya par des négociations de détacher les Tyriens de l'alliance ennemie; mais ceux-ci refusèrent d'abandonner les descendants de Mélicerte (τὸ γένος τοῦ M.), et les fondateurs de la ville de Tyr. Amoas réclama encore

une fois leur secours ; et, comme ils persistèrent dans leur refus, il envoya le fils d'Obadus, Molkoæmas, croiser devant le port de Tartessus ; lui-même marcha contre Tyr pour la détruire de fond en comble.

Mais, arrivé sous les murs de cette ville, il fut surpris par les Tyriens, qui firent une sortie durant la nuit, et taillèrent en pièces une partie de son armée. Lui-même, blessé dangereusement, ne dut son salut qu'à son char, qui le ramena en toute hâte à Sidon. Là, il trouva sa flotte qui était rentrée dans le port après avoir été battue à la hauteur de Cittium où elle avait perdu son amiral Molkoæmas. A la nouvelle de la mort prématurée de son fils, le vieil Obadus mourut de désespoir. Quant a Amoas, il succomba à ses blessures. Obadus avait régné soixante ans, Amoas treize.

---

§ 2. JASIMON FAIT LA PAIX AVEC LES TYRIENS. Ch. 4-5.

Amoas eut pour successeur son fils Ja-

simon. Les Bybliens, de leur côté, élurent le fils de Molkoæmas, malgré sa grande jeunesse. Il régna vingt-quatre ans, et se fit chérir de ses sujets. Il était paralysé d'une jambe, et, pour dissimuler cette infirmité, il ne sortait jamais qu'à cheval.

Jasimon se vit forcé de conclure une paix dont ses ennemis dictèrent les conditions. Il céda aux Tyriens les colonies de Tenga et d'Ersiphonie, promit que ses vaisseaux ne se rendraient plus à Tartessus, ni dans les possessions tyriennes situées au delà de Mylita, et autorisa au contraire les Tyriens à faire le commerce dans tous les établissements sidoniens. Tant que Jasimon régna, c'est-à-dire durant vingt ans, il vécut en paix avec les Tyriens, et rassembla dans ces temps de troubles des trésors considérables, tandis que les Tyriens s'appauvrirent peu à peu, par suite du mauvais succès de quelques entreprises.

§ 3. HUMILIATION DES TYRIENS. Ch. 6-9.

Vis-à-vis de l'île de Mylita est située celle de Mazaurisa (1), qui renferme une montagne lançant du feu. En traversant le détroit qui sépare cette île du continent, on arrive très-promptement en Ersiphonie; mais, si l'on ne prend pas ce chemin, on est forcé de faire le tour de l'île, ce qui était regardé comme préférable autrefois, parce que des peuplades farouches et inhospitalières habitaient les côtes du détroit, et augmentaient encore les dangers du passage.

Pour protéger efficacement la navigation de leurs vaisseaux, les Tyriens résolurent de fonder des colonies sur le détroit. Avant tout ils bâtirent une ville dans l'île, et sur la côte du continent opposé, une tour avec des retranchements. Mais les barbares attaquèrent ce dernier établissement, dont

(1) Mylita, Malte — Mazaurisa est la Sicile, pays (*Mesr* en arabe) du feu (en hébreu *Ech*). Elle était ainsi appelée à cause de son volcan.

ils massacrèrent la garnison, et comme on craignait aussi une attaque pour la ville, toutes les forces navales des Tyriens vinrent mouiller dans le voisinage, et les habitants de l'île furent vaincus. Cette victoire devait être funeste aux Tyriens, car elle accrut leur confiance au point qu'il ne fut pas difficile aux naturels de leur faire essuyer une grande défaite pendant la nuit. En même temps un grand nombre de barbares s'approchèrent des vaisseaux à la nage, y mirent le feu et incendièrent cinquante galères. Quatre mille Tyriens perdirent la vie dans cette nuit funeste, et tous les magasins devinrent la proie des flammes.

Les Tyriens ne parvinrent pas sur-le-champ à repousser les indigènes; ils durent pendant longtemps se tenir continuellement sur leurs gardes, et entretenir dans la ville une garnison très-considérable pour se défendre contre les attaques auxquelles on devait s'attendre à chaque instant;

aussi accueillirent-ils avec joie la proposition que leur firent les Sidoniens de les aider à soumettre entièrement l'île. Sidon leur envoya trente trirèmes et trois mille combattants, avec le secours desquels les Tyriens achevèrent la soumission de leurs ennemis; mais ils durent à leur tour se soumettre aux Sidoniens et leur abandonner toutes leurs conquêtes.

Sidon, qui avoit ainsi rendu aux Sidoniens leur ancienne considération et leur ancienne puissance, mit un terme à ses jours après un règne de quarante ans. On ignore s'il s'empoisonna ou s'il se perça de son épée, mais ce qu'on sait, c'est que les douleurs intolérables d'une longue maladie le portèrent à cette résolution désespérée. Après lui Kitylbas régna quarante-deux ans.

---

§ 4. BYBLOS EN GUERRE AVEC LES SIDONIENS. Ch. 9 et 10.

Annon ou Hannon, roi de Byblos, mou-

rut aussi après avoir occupé le trône durant cinquante-cinq ans. Après lui son fils, Hierbas, porta le sceptre pendant trente-deux ans, et vécut d'abord en bonne intelligence avec les Sidoniens, parce qu'il tenait sans cesse à leur disposition mille soldats et dix vaisseaux. Mais quand le successeur de Sidon, bien que la guerre de Mazaurisa fût terminée depuis longtemps, voulut l'obliger à tenir toujours sur pied ce contingent, Hierbas refusa de se prêter à ce caprice; et comme les Aradiens et les Bérythiens se prononcèrent en faveur du roi de Byblos, Kitylbas se vit contraint de céder.

Nous avons déjà parlé plus haut (1) des colonies établies par Hierbas en Cilicie, et des événements ultérieurs qui signalèrent le règne de ce prince. Dans la trente-deuxième année de son règne, il fut assassiné par Basanus, que le peuple élut pour

(1) P. 81 et suiv.

roi. et qui, après un règne de cinquante-un ans, fut chassé par les Bybliens pour n'avoir pas réprimé l'arrogance de ses ministres.

---

§. 5. AGATHON, ROI DES SIDONIENS. LES TYRIENS OCCUPENT ASCALON. Chap. 10 et 11.

Kitylbas eut pour successeur son fils Agathon. Celui-ci, pendant les vingt-huit années que dura son règne, voulant donner un écoulement à la population de Sidon, devenue surabondante, fonda cinq colonies dans l'île de Mazaurisa, et une sixième en Ersiphonie, pour mettre ce pays à l'abri des attaques des Tartessiens. Entre les deux îles de Cyton et de Gadyla (1), situées vis-à-vis de cette côte, et dont le sol fertile, fournit du bois en abondance, est un détroit sur les bords duquel Agathon bâtit également une ville. Il engagea les Bybliens et les Aradiens à envoyer des colonies à Tenga, et les Bérytiens à

(1) *Katon* et *Ghedola*, la Petite et la Grande. Ce ne peut être que la Corse et la Sardaigne.

rendre leur port plus sûr et plus commode.

Toutes ces mesures excitèrent la jalousie des Tyriens, qui cependant ne purent s'y opposer. Mais comme Agathon, pour châtier les Cérates de leurs pirateries, s'était emparé d'Ascalon, et après y avoir laissé une garnison de mille Tyriens, pénétrait plus avant dans le pays, il fut, durant la nuit assassiné dans sa tente par un général tyrien, nommé Melkolax, qui se rendit aussitôt à Ascalon. Par là, le meurtrier assura pour longtemps aux Tyriens la possession de cette ville.

Le reste de l'armée, qui se composait de Sidoniens, d'Aradiens et de Bérytiens, regagna sur-le-champ ses vaisseaux, mais fut en grande partie détruite pendant le trajet. Byblos n'avait pas fourni de contingent pour cette malheureuse expédition.

Asmunius, le successeur d'Agathon, était encore enfant quand il monta sur le trône; il était de plus d'une santé faible et délicate.

LIVRE SIXIÈME.

§ 1. L'AUTORITÉ ROYALE EST ABOLIE A BYBLOS. Ch. 1 et 2.

Vers cette époque, les ministres de Basanus s'étant permis de nombreux actes de violence, sans que le vieux roi cherchât à les réprimer, le peuple se dirigea en foule vers la citadelle, et demanda à grands cris la mort des coupables. Au lieu de satisfaire à ce vœu, le roi envoya ses doryphores pour dissiper l'émeute. Le peuple furieux massacra les gardes, envahit le palais, et mit à mort les amis du roi. Basanus ne parvint qu'avec peine à s'échapper; mais il mourut le jour suivant de ses blessures. Alors les Bybliens abolirent pour toujours

la royauté, et confièrent le gouvernement aux anciens (τῇ γερουσίᾳ).

Les fils du roi résolurent de venger la mort de leur père et d'attaquer la ville pendant la nuit; mais un traître fit connaître leur projet à Byblos, et ils ne purent l'exécuter. Ils se décidèrent donc à prendre la ville par famine, et comme les Bybliens recevaient par mer presque tous leurs moyens de subsistance, les fils de Basanus tendirent devant le port une chaîne de fer pour en fermer le passage aux vaisseaux. Ils occasionnèrent par-là une telle famine, qu'ils pouvaient s'attendre à voir bientôt les Bybliens tomber en leur pouvoir.

Mais les Bybliens armèrent leurs trirèmes et vinrent les ranger le long de la chaîne. Alors, se portant tous sur le côté des vaisseaux qui faisait face à la haute mer, ils les firent pencher vers l'estacade; ensuite ayant attaché des cordes aux pieux qui la retenaient, ils s'élancèrent tous de l'autre côté de leurs navires, et, faisant ainsi rele-

ver le côté penché vers la chaîne, parvinrent à arracher les pieux auxquels elle était attachée. La chaîne et les pieux furent transportés dans la ville au milieu des plus joyeuses acclamations.

Par-là, les communications avec la mer furent rétablies, et les assiégeants perdirent tout espoir de réussite ; ils entrèrent donc en négociations avec les Bybliens, et la paix fut bientôt conclue. A partir de cette époque, Byblos resta cent vingt ans sans roi. Durant cet intervalle, chacun fit tout ce qu'il voulut ; mais le pays fut ravagé par plusieurs guerres, et les animaux sauvages se multiplièrent dans le pays d'une manière effrayante.

---

§ 2. LE PIRATE GOMMADÈS EST VAINCU. Ch. 3.

Pendant cet interrègne, les Bybliens furent surtout inquiétés par un pirate nommé Gommadès. Celui-ci se rendit avec ses immenses richesses chez le roi de Tenga,

auprès duquel il obtint une grande considération. Mais, comme il traitait les Aradiens et les Bybliens avec arrogance, un marchand (χρηματιστής) de Byblos dit en plaisantant : Vraiment cet homme est devenu bien insolent et bien fier ; et cependant autrefois, quand il était dans notre ville, il ne bougeait pas, même quand on l'assommait de coups.

Gommadès, instruit de ce propos, chercha à s'emparer du mauvais plaisant, mais ce fut en vain. Alors il arma des vaisseaux, et, par ses attaques réitérées, rendit la mer impraticable aux Bybliens. Pour mettre un terme à ses pirateries, Byblos envoya contre lui des vaisseaux de guerre (1) sous la conduite de Jitras, qui atteignit les ennemis à la hauteur de Cittium, et les fit pour la plupart prisonniers. Tous ceux dont il s'empara, et de ce nombre était Gommadès, eurent la tête tranchée.

(1) Μάλιστα δὲ τὴν λεγομένην βοῦν, et surtout le vaisseau appelé la Vache.

§ 3. HISTOIRE DE SIDON. Ch. 4 et 5.

A Asmunius succéda Kybosus, qui, après un règne de trente-un ans, perdit la vie dans une bataille contre les Syriens. Son fils et son successeur, Nasukus, chassé par les Sidoniens, se retira dans les montagnes, et se fit une grande réputation, en exterminant les lions qui étaient devenus très-nombreux. Aussi les Sidoniens, vivement pressés par les Tyriens, jetèrent de nouveau les yeux sur lui, et le choisirent pour leur général et pour leur roi.

Il justifia cette confiance de la manière la plus brillante; car, en peu de temps, il soumit les Tyriens et les Bérytiens. Mais il mourut, après huit ans de règne, au siége d'Ascalon, où ce prince, qui fixait sans effroi ses regards sur l'œil fauve (χλωρόν) de la lionne, qui voyait fuir devant lui la panthère, et choisissait pour sa couche la tanière du lion, fut tué sur la porte par une pierre que lui lança la main d'un en-

fant (1). Les Sidoniens transportèrent son corps par mer dans leur ville. Ils l'exposèrent dans le port, revêtu des ornements royaux, et ensuite, le plaçant sur son char, ils le transportèrent au milieu des chants funèbres dans la sépulture de leurs rois.

Ensuite ils choisirent pour roi son fils Kislon qui régna trente-neuf ans. Ce prince équipa une flotte redoutable, et fonda une colonie dans le voisinage de Tartessus, pour faire de ce point le commerce avec les indigènes, attendu que les Sidoniens étaient exclus du marché de Tartessus. Mais cette nouvelle colonie devint bientôt la proie des Tartessiens, qui en vendirent tous les habitants aux peuplades de l'intérieur du pays.

Enhardis par ce succès, les Tartessiens naviguèrent vers Tenga et l'Ersiphonie : ils y ravagèrent les colonies des Sidoniens, et firent un butin immense. Depuis cette époque, les Sidoniens, redoutant leurs puis-

(1) Ce sont les termes exprès d'un hymne lugubre qui fut chanté à ses funérailles.

sants ennemis, n'osèrent plus aller à Tenga et en Ersiphonie.

---

§4. HISTOIRE DES JUIFS ET DES SOMYRÉENS. Ch. 6-8.

Vers le même temps, Dotrépès s'empara du trône des Onakynes, après en avoir chassé leur roi Calylops. Celui-ci se réfugia chez les Juifs, qui alors habitaient encore l'Idumée. Il en résulta une inimitié entre les Onakynes et les Juifs, et lorsque ces derniers vinrent faire paître leurs troupeaux dans les pâturages voisins des sources salées, ils furent attaqués pendant la nuit par les Onakynes et les Omlakynes, qui tuèrent les pasteurs et s'emparèrent des troupeaux.

Alors Dotrépès envoya Ismilynas pour conquérir toute l'Idumée. Les Juifs furent battus dans la première bataille; mais quand les ennemis se furent séparés et que les Omlakynes se furent retirés chez eux avec leur butin, les Juifs fondirent sur les Ona-

kynes et les mirent en fuite. Le général ennemi lui-même, Ismilynas, fut fait prisonnier.

Les princes des Juifs le firent amener devant eux, et, comme il était sans vêtement et qu'il avait faim, ils lui firent donner un manteau pour le couvrir, et du fromage frais avec un pain d'orge. Mais il leur répondit qu'il n'était point habitué à une pareille nourriture, et que le vêtement qui lui convenait était la pourpre. Sur quoi l'un des princes lui dit : Si tu trouves nos vêtements et notre nourriture indignes de toi, qu'es-tu donc venu chercher chez nous? Et ils lui donnèrent la mort.

Mais la guerre n'était point terminée : elle continua longtemps encore. D'un côté étaient les Onakynes, les Omlakynes et les Cérates; de l'autre les Juifs et les Somyréens. Les Juifs conquirent le pays des Onakynes; tandis que les Somyréens s'emparèrent de Basan, qui produit le baume en abondance, et promenèrent leurs trou-

peaux dans les contrées des Mobéens, des Omlakynes et des Basanites. Mais ces derniers les défirent complétement. En effet, les Basanites, désirant s'emparer des riches troupeaux des étrangers, se concertèrent avec les Mobéens pour surprendre leurs ennemis. Les Basanites devaient prévenir les Mobéens, quand les Somyréens qui s'étaient établis dans le Basan, seraient partis pour une expédition lointaine, afin qu'avec leurs forces réunies ils attaquassent ceux des Somyréens qui seraient restés dans le pays. Un succès complet couronna leur entreprise.

Mais quand les Somyréens, de retour de leur expédition, apprirent ce qui s'était passé, ils se tournèrent d'abord contre les Mobéens, qu'ils subjuguèrent, puis ils marchèrent contre les Basanites, mais ils ne parvinrent point à conquérir ce pays de montagnes. Ainsi donc, les Somyréens étaient établis à l'est de la mer salée.

Les Juifs, au contraire, habitaient les con-

trées situées à l'ouest. De là, ils se répandirent sur tout le pays : les villes maritimes furent les seules qui leur opposèrent une résistance efficace. Effrayées du voisinage d'un ennemi si puissant, elles avaient formé entre elles une alliance, à laquelle se réunirent aussi les habitants des montagnes. Il fut convenu qu'on se porterait un secours mutuel dans le cas probable d'une invasion prochaine des Somyréens. Ils envoyèrent en outre à Momigura, village situé dans le voisinage des montagnes, un corps de 10,000 hommes pour garder le pays. Par ces préparatifs ils prévinrent toute tentative de la part de l'ennemi.

---

§ 5. HISTOIRES PHÉNICIENNES. Chap. 9 et 10.

A Kislon succéda son fils Ratops, qui régna soixante-deux ans. Pour terminer la longue anarchie (ἀνομίαν) qui régnait à Byblos, il y envoya un nouveau roi, nommé Odas, qui fut bien accueilli par les Bybliens,

et régna pendant quarante ans. Après lui, son fils Tolomon fut pendant quarante-deux ans roi de Byblos. A cette époque les princes des villes maritimes vivaient en paix entre eux.

Après Tolomon, Arorphel régna vingt-six ans sur les Bybliens. N'ayant pas d'enfants, il adopta un esclave appelé Sybnas (1), que les Bybliens, après la mort d'Arorphel, reconnurent pour roi.

A Ratops, roi de Sidon, succéda Jakylbas, qui occupa le trône des Sidoniens pendant quarante-huit ans. Il avait deux fils, dont l'aîné, nommé Pétas, lui succéda sur le trône et régna vingt-neuf ans. Le plus jeune, appelé Barkas, vécut d'abord avec son frère

(1) Σύβναν γὰρ λέγουσιν οἱ Βύβλιοι ἀργυράνητον. *Zeban* en Chaldéen signifie acheter. Ce mot se trouve aussi employé comme nom propre, dans Esdras, X, 43, sous la forme *Zébina* (Ζεβεννάς dans les Septante), acheté, ἀργυρώνητος. — On sait qu'un roi de Syrie, Démétrius II, fut surnommé Zabinas, parce qu'il avait été esclave des Parthes (L).

à Sidon; mais, après la mort de Sybnas, Pétas lui confia le sceptre de Byblos, qu'il garda pendant trente-trois ans.

A peu près à la même époque, les Hamathéens, sous la conduite d'un descendant des géants, qui avait huit pieds de haut, envoyèrent une colonie dans les plaines de l'est. De là le géant pénétra dans les montagnes de l'Arménie, et rendit le pays tributaire.

Après la mort de Pétas, les Sidoniens eurent pour roi, pendant trente-six ans, Obdokernus, qui, après la mort de son oncle Barkas, envoya son propre frère, Potimax, gouverner les Bybliens, et celui-ci régna cinquante ans.

Obdokernus, devenu aveugle, abdiqua en faveur de son fils Mokbas, qui régna quarante-deux ans; son successeur fut Jonakus, qui occupa le trône dix-huit ans. Il engagea Potimax, qui alors était courbé par les ans, à céder le trône au fils de son frère Obudas, qui le conserva pendant vingt-sept

ans. Après Jonakus, son fils Soromolkas fut pendant trente-deux ans roi des Sidoniens.

Les rois des Sidoniens et des Bybliens qui vinrent ensuite ne firent rien de remarquable, jusqu'à ce qu'enfin, près d'un siècle plus tard, Gadylkarus, fils de Moliokus, s'assit sur le trône de Sidon. A la mort de ce prince, l'hégémonie passa des Sidoniens aux Tyriens.

LIVRE SEPTIÈME.

§ 1. INFLUENCE DE TROIS ESCLAVES ÉTHIOPIENS SUR LES AFFAIRES PUBLIQUES. Ch. 1 et 2.

Au nombre des présents qu'Elasarus, roi d'Hamath, envoya au roi Gadylkarus, se trouvaient trois esclaves éthiopiens qu'Elasarus avait achetés aux Babyloniens. Ils étaient habiles dans plus d'un art; avec un lambeau de pourpre, ils mettaient un serpent en fureur, et au moment où celui-ci allait les mordre, ils le baisaient sans en recevoir aucune blessure (Τῷ στόματι ἐφίλησαν ἀκινδύνοι). Ils savaient aussi, sans se blesser, s'enfoncer par la bouche un glaive à deux tranchants jusqu'au fond de la poitrine.

Par ces tours d'adresse et par beaucoup d'autres, ils s'insinuèrent dans les bonnes grâces de Gadylkarus, qui les combla d'hon-

neurs. Il fit de l'un son secrétaire, et il nomma le second au commandement de la flotte. Pour le troisième, il était fort embarrassé sur la charge qu'il pourrait lui confier, car il ne savait pas écrire, et ne comprenait rien à la guerre ; et eût-il été l'homme le plus capable, comme il ne connaissait pas le dialecte sidonien, il lui eût été difficile de remplir convenablement son emploi. C'est pourquoi le roi le fit juge suprême (Πρῶτον τῶν δικαστῶν), mais il lui donna des assesseurs qui devaient rendre la justice à sa place aux portes de la ville.

Outre ces honneurs, Gadylkarus leur fit présent de superbes vêtements et d'autres objets précieux. Ils habitaient avec lui dans le château royal, et quand la nuit le roi ne pouvait pas dormir, il les faisait venir pour le distraire par leurs tours merveilleux.

Mais chez le peuple aussi bien que chez les autres rois, ils étaient l'objet d'une haine générale, car ils opprimaient l'un par d'énormes exactions, et blessaient les autres

par leur orgueil et leurs intrigues. Ainsi, par exemple, ils traitèrent le roi d'Aradus avec une extrême insolence, et lorsque le souverain (ἀρχων) de Béryte vint solliciter le commandement des troupes dans la guerre contre les géants, ils persuadèrent à Gadylkarus de rejeter sa demande. Ils l'engagèrent aussi à nommer, de son vivant, un successeur au trône; et comme Gadylkarus n'avait pas d'enfants, ils le décidèrent à choisir Bartophas, roi de Tyr, dont ils avaient reçu beaucoup de présents.

Mais les rois d'Aradus et de Béryte, qui étaient des Ochritobimales (Οχριτοβίμαλοι, c'est ainsi qu'on appelait les descendants de Bimalus), et qui enviaient la faveur accordée à Bartophas, se voyant trop faibles pour s'y opposer, résolurent de tirer vengeance de ceux qui avaient donné ce conseil, et de perdre les trois Éthiopiens. Ils les accusèrent donc, auprès de Gadylkarus, de conspirer contre ses jours; et comme leur accusation était soutenue par de faux témoins, Gadylkarus

les fit garrotter et transporter à Cittium pour y languir dans un exil perpétuel.

---

§ 2. SIDON CESSE D'ÊTRE LA RÉSIDENCE DU GRAND ROI; L'HÉGÉMONIE PASSE DE SIDON A TYR. Ch. 3 et 4.

Peu de temps après mourut Gadylkarus. Aussitôt les rois de Béryte et d'Aradus, ainsi que les souverains des îles, se préparèrent à combattre Bartophas; car tous, en qualité de descendants de celui qui avait fondé l'hégémonie de Sidon, croyaient avoir des droits à la succession de Gadylkarus. Bartophas n'avait d'autres alliés que les Bybliens et le roi de Mylita. Les Sidoniens restèrent neutres, décidés à se soumettre à celui qui sortirait vainqueur du combat. Le vainqueur fut Bartophas; toutes les villes reconnurent sa puissance, et ses ennemis, avec tous leurs partisans, se virent obligés d'aller chercher un refuge dans les îles, où ils fondèrent beaucoup de colonies.

Après sa victoire Bartophas envoya dans

toutes les villes conquises des rois de son parti. Pour lui, il n'établit point sa résidence chez les Sidoniens, qui étaient restés spectateurs du combat, mais à Tyr, qui, depuis ce moment, occupe le premier rang (πρωτεύει) parmi toutes les villes, soit de la côte, soit de l'intérieur du pays.

Mais Bartophas eut encore de longs combats à soutenir contre ses adversaires, les Ochritobimales, qui, grâce à la supériorité de leur flotte, étaient restés maîtres de la mer. Pour les punir, et soumettre en même temps les colonies, Bartophas ordonna à tous les rois de son empire d'envoyer dans l'arsenal (ναυπήγιον) de Tyr, qu'il avait fait agrandir, la quantité la plus considérable possible de matériaux de constructions. Mais s'étant rendu au port pour inspecter l'équipement de la flotte et animer par sa présence l'ardeur (ταχυεργίαν) des ouvriers, une esquille le blessa à l'œil, et il mourut le lendemain des suites de sa bles-

sure, après avoir été pendant six ans roi suprême.

---

§ 3. DÉFAITE DES OCHRITOBIMALES; LES COLONIES SE SOUMETTENT AUX TYRIENS. Chap. 5 et 6.

Les Tyriens choisirent alors pour roi Joram, appelé par eux Hierbas, et qui régna cinquante-sept ans. Il continua les préparatifs que son père avait commencés, et fit le siége de Cittium, où se trouvaient réunies toutes les forces de ses ennemis. Mais le siége traînait en longueur, et déjà les Tyriens, désespérant de prendre la ville, faisaient leurs préparatifs de départ, quand arrivèrent les esclaves éthiopiens, qui étaient échappés à leurs bourreaux. Ils les informèrent que les assiégés, dans la conviction que les Tyriens allaient abandonner le siége, célébraient leur délivrance par une grande fête, et que bientôt toute la ville serait plongée dans l'ivresse; qu'en conséquence ils devaient feindre de s'embarquer

et revenir durant la nuit; que la prise de la ville serait alors assurée.

Ce plan, qui fut suivi, réussit complétement. La ville devint la proie des Tyriens; un grand nombre des habitants fut égorgé, et parmi les Ochritobimales aucun n'échappa à la mort. Alors toutes les colonies se soumirent au vainqueur, et Joram réunit sur sa tête toute la puissance des anciens rois de Sidon.

Pour reconnaître les services que les Éthiopiens avaient rendus à son père et à lui-même, Joram les combla de bienfaits pendant toute leur vie.

Cette guerre, si heureuse pour Joram, eut les suites les plus funestes pour son allié Obdalius, le souverain de l'île de Mylita. Comme ce prince avait envoyé tous ses vaisseaux à Cittium, pour aller porter secours aux Tyriens, son gendre, Plusakon, souverain de Tenga, profita du moment où tous les hommes en état de porter les armes étaient absents : il surprit l'île, tua Obdalius

et beaucoup d'autres, pilla et saccagea tout le pays, et mit en partant le feu à la ville.

---

§ 4. SERVICES RENDUS PAR JORAM A LA GÉOGRAPHIE. Chap. 7.

Joram ordonna aux commandants des villes et des îles de dresser un état exact du nombre des habitants, des vaisseaux, des armes, des chevaux, des chars garnis de faux, et enfin de toutes les richesses publiques. Il envoya aussi un secrétaire dans les pays voisins, et voulut que tout fût inscrit dans un livre. De cette manière il prépara une description de tous les pays situés vers l'Occident et l'Orient, de toutes les îles et de tous les continents. Les Éthiopiens ayant eu connaissance de ces travaux, apprirent à Joram que vers le midi il y avait aussi de vastes pays et des contrées populeuses : que la population y était immense; les productions variées et

remarquables; qu'elles consistaient en or, en argent, en perles, en pierres précieuses, en bois d'ébène, en ivoire, en singes, perroquets et paons, etc. Que toutes ces productions se trouvaient dans la Chersonèse la plus éloignée vers l'Orient, là où les hommes voyaient sortir le soleil des ondes de la mer.

§ 5. VOYAGE DES TYRIENS DANS LES CONTRÉES ORIENTALES. Chap. 8 et 9.

Joram envoya alors une députation à Natambalus, roi de Babylone, et lui fit dire : « J'apprends que le pays des Éthiopiens est vaste et populeux, et que de Babylone on peut y arriver facilement, mais non pas de Tyr; si tu consens à fournir à mes sujets les vaisseaux nécessaires pour ce voyage, je t'enverrai cent manteaux de pourpre. » Le roi se montra d'abord disposé à y consentir; mais il retira sa promesse, quand les marchands éthiopiens, qui se trouvaient à Babylone, amenés par le com-

merce, l'eurent menacé d'abandonner la ville s'il donnait des vaisseaux aux Tyriens.

Alors Joram offrit au roi des Juifs, Irenius, de lui fournir tous les bois nécessaires pour la construction d'un nouveau palais, s'il consentait à lui céder un port sur la mer d'Éthiopie, et Irenius lui abandonna la ville et le port d'Eilotha (Élath).

Bien qu'il y eût dans le voisinage de ce lieu d'immenses forêts de palmiers, comme il ne s'y trouvait pas de bois de construction, Joram se vit forcé d'y faire porter par huit mille chameaux tout celui dont il avait besoin. On y construisit une flotte de dix vaisseaux, dont Kédar, Jamine et Kotilus obtinrent le commandement. Lankapatus (1), le seul des trois Éthiopiens qui eût survécu, désirant revoir sa patrie, s'embarqua avec eux et la flotte mit à la voile.

La mer d'Eilotha fut bientôt franchie,

(2) En sanscrit *Lankapati*, le seigneur de *Lanka*, Ceylan.

mais des tempêtes ne permirent pas aux voyageurs de traverser le détroit pour pénétrer dans la haute mer. Ils se décidèrent donc à débarquer dans une île pour y attendre la fin du mauvais temps. Pendant leur séjour dans cette île, ils semèrent du froment dans un endroit favorable, et recueillirent une abondante moisson. Ensuite ils franchirent le détroit, se dirigèrent à l'est, et rencontrèrent, longtemps après avoir quitté l'Arabie, des vaisseaux babyloniens qui revenaient d'Éthiopie dans leur patrie.

Le jour suivant, les Phéniciens aperçurent le pays des Éthiopiens désert et sablonneux sur le rivage, mais hérissé de montagnes dans l'intérieur. Durant dix jours ils longèrent cette côte inhospitalière, faisant toujours voile à l'est, et atteignirent enfin le point où elle se dirige vers le sud à une distance infinie, couverte de villes populeuses. Les Éthiopiens possédaient aussi des vaisseaux et se livraient à la na-

vigation; mais leurs bâtiments n'étaient pas équipés en guerre, et l'usage des voiles leur était inconnu. Les Tyriens continuèrent leur route pendant trente-six jours, et arrivèrent enfin dans l'île de Rachius.

---

§ 6. SÉJOUR DES TYRIENS DANS L'ÎLE DE RACHIUS. Ch. 10 et 11.

Ils débarquèrent sur un rivage très-bas et couvert d'arbres énormes; mais, durant la nuit, un vent impétueux les en éloigna, et ils coururent de grands dangers jusqu'au moment où ils trouvèrent enfin un mouillage sûr. Dans l'intérieur du pays s'élevaient de nombreux villages très-peuplés, et quand les Phéniciens opérèrent leur débarquement, ils furent entourés par les indigènes, qui accoururent en grand nombre, et les conduisirent au gouverneur de la province. Celui-ci les traita somptueusement pendant sept jours. Durant ce temps il envoya un messager au roi de la contrée, pour l'informer de l'arrivée des étrangers et lui demander

ses ordres. Le septième jour le messager revint, et le jour suivant le gouverneur conduisit les Tyriens au roi, qui habitait la grande et populeuse ville de Rochapatta, dans l'intérieur de l'île.

La marche était ouverte par une troupe de doryphores que le roi avait envoyés pour escorter les étrangers et pour écarter par le bruit de leurs armes les éléphants dont ce pays abonde, et qui rendaient le voyage très-dangereux. Ensuite venaient les Tyriens, dont les chefs, Kédar, Kotilus et Jamine, étaient voiturés dans des litières, et les habitants du village qui portaient les présents destinés à leur souverain. Venait enfin le gouverneur, monté sur un éléphant, et entouré de sa propre garde. Durant le voyage ils arrivèrent aux bords d'un fleuve, où se trouvaient un grand nombre de crocodiles qui dévorèrent l'un des hommes de l'escorte.

Au bout de trois jours ils aperçurent devant eux la ville de Rochapatta entourée

de hautes montagnes. Au moment où ils s'approchèrent de la ville, une multitude innombrable accourut à leur rencontre, les uns montés sur des éléphants, les autres sur des ânes, d'autres encore portés en palanquin; mais le plus grand nombre était à pied.

Là, ils furent reçus par un officier qui les conduisit dans le vaste et splendide château de roi, dont il ferma les portes derrière eux, afin que la foule des curieux n'y pénétrât pas avec le cortége. Ensuite il les présenta au roi Rachius, qui était assis sur un tapis précieux. Les Tyriens lui offrirent leurs présents, qui consistaient en chevaux, en étoffes de pourpre et en siéges de bois de cèdre. Le roi, de son côté, leur fit remettre des perles, de l'or, deux mille dents d'éléphants et une grande quantité de cannelle. Puis il leur donna l'hospitalité pendant trente jours.

Quelques Tyriens moururent dans l'île, l'un d'eux de maladie, les autres frappés par les dieux. Un Tyrien, ayant trouvé des

crottes de chèvres, traça quelques sillons dans le sable, et invita l'un de ses compagnons, qui était près de là, à venir jouer avec lui. L'autre chercha vainement du crottin de chameau, attendu qu'il n'existe pas de chameaux dans cette île, et pour le remplacer il prit une bouse de vache qu'il coupa en morceaux. Puis il se plaça vis-à-vis de son compagnon, déposa les morceaux de fiente dans les sillons tracés sur le sable, et le jeu commença. Un prêtre qui passa par-là les invita à cesser ce jeu, attendu que la fiente de vache était sacrée dans ce pays. Mais les deux Tyriens se rirent de cette injonction et continuèrent leur jeu. Le prêtre s'éloigna, mais quelques instants après les deux joueurs tombèrent morts, au grand effroi des assistants. L'un des deux morts était né à Jérusalem.

---

§ 7. DESCRIPTION DE L'ÎLE. Ch. 12 et 13.

La grande île de Rachius est entourée de tous les côtés par la mer, si ce n'est vers le

nord-ouest, où elle communique par un isthme avec le continent opposé. Baaut (dont les pieds ont laissé des vestiges sur les montagnes) a créé cette île en amoncelant le limon primitif. C'est de Baaut que descend le grand roi. L'île a, en largeur, six jours de marche, et douze en longueur. Les productions en sont précieuses et variées. La mer fournit avec profusion aux habitants de la côte, des poissons d'un goût agréable; et le gibier abonde dans les montagnes. La cannelle y a beaucoup de force; et les éléphants qu'on rencontre dans l'île sont les plus grands qui existent. On trouve dans les fleuves de l'or, des pierres précieuses, et des perles sur le bord de la mer.

Quatre rois règnent sur le pays, mais ils sont soumis à un roi suprême, auquel ils envoient en tribut de la cannelle, des éléphants, des perles et des pierres précieuses. Ils ne lui donnent pas d'or, parce qu'il en possède en grande quantité.

Le premier roi a ses états au sud, dans la

partie où se tiennent les éléphants, et dans laquelle on les prend en grand nombre. Le second, à l'ouest, où l'on récolte de la cannelle. C'est dans cette contrée que s'est opéré le débarquement des Tyriens. Le troisième a son royaume au nord, où l'on recueille les perles en abondance. Une muraille est élevée dans toute la largeur de l'isthme pour défendre l'île contre les attaques des barbares du continent. Enfin, les possessions du quatrième sont à l'est, et c'est là qu'on trouve les pierres précieuses en très-grande quantité. Les quatre rois sont frères du roi de Rochapatta, le roi suprême, dignité qui est toujours conférée à l'aîné.

Ce roi suprême possède mille éléphants noirs, qui sont très-communs dans le pays, et cinq blancs, dont l'espèce est extrêmement rare, et ne se trouve pas dans les autres contrées. Quand les chasseurs prennent un éléphant de cette couleur, ils le

conduisent aussitôt au roi de Rochapatta; car la loi ne permet qu'à lui d'en posséder de semblables.

Les crocodiles sont aussi très-communs dans le pays; mais les habitants les chassent dans les marais, et les tuent à coups d'épieux. Les Tyriens assistèrent à ce genre de chasse dix jours après leur arrivée à Rochapatta. Les crocodiles ne sont pas les seuls objets d'effroi qu'on rencontre dans ces lieux solitaires. Les mouches y sont si nombreuses et si altérées de sang, que les messagers du roi, qui, pour plus de promptitude, sont obligés de traverser les plus épaisses forêts, sont très-souvent tués par elles.

Tous ces détails, Joram, au retour des vaisseaux, les fit graver sur une colonne, qui, par son ordre, fut érigée sur le parvis du temple de Mélicerte. « Il est vrai que cette colonne a été renversée par le tremblement de terre qui s'est fait sentir il y a un an

(ἐν τῷ πέρυσι σεισμῷ τῆς γῆς); mais elle n'a point été brisée, et l'on peut encore y lire facilement l'inscription. »

---

§ 8. PROFANATION DE L'ENCEINTE SACRÉE DU TEMPLE DES CABIRES DU MONT CASSIUS. Chapitre 14.

C'est vers ce temps que fut profané (1) le sanctuaire des Cabires du mont Cassius. Un homme, établi près de Gabula, aimait une jeune fille à l'insu du père de cette dernière. Afin de mieux tenir secrètes leurs entrevues, ils avaient coutume de se rencontrer dans le bois sacré qui se trouve sur le bord du lac (λίμνη) de Pontos. Là, ils passaient leur temps à boire et à se divertir. Les ministres du temple les ayant surpris, la jeune fille voulut s'enfuir, mais ils la retinrent. Alors son amant déchira les vête-

(1) Le texte ajoute διὰ φόνου, ce qui annonce qu'il y eut du sang répandu.

ments de l'un des deux prêtres, et, frappant l'autre d'un vase plein de vin (λαγήνῳ) qu'il portait à la main, il lui fit sauter l'œil hors de la tête.

LIVRE HUITIÈME.

PÉRIPLE DE JORAM.

§ 1. RÉDACTION DU PÉRIPLE. Chap. 1 et 2.

« Ceci est le périple dont Joram, roi de Tyr, a ordonné la rédaction à Joram, prêtre de Mélicerte, et qu'il a voulu qu'on gravât sur une colonne élevée dans le vestibule du temple de Mélicerte. Il a prescrit au scribe Sydyk d'en faire quatre copies pour être envoyées aux habitants de Sidon, de Byblos, d'Aradus et de Béryte. » Nous avons vu plus haut que la colonne elle-même avait été brisée et que presque toutes les copies avaient été perdues. Un seul exemplaire fut conservé dans le temple de Baaltis, à Byblos; l'auteur nous en a rapporté les termes exprès (διὰ γραμμάτων τάδε

λέγουσα). Le commencement était ainsi conçu :

« Joram, fils de Bartophas, roi de Tyr, » a fait appeler devant lui Joram, fils de » Madynus, vers le temps des premières » figues, et lui a dit : Prends ton livre, et » dresse le catalogue de toutes les villes, de » toutes les îles, de tous les pays barbares ; » de leurs forces, de leurs trirèmes, de leurs » navires et de leurs chars; car nos tri- » rèmes, en naviguant vers l'île de Rachius, » ont atteint les bornes de la terre à l'est, » en sorte que nous connaissons les pays » les plus éloignés et leurs habitants, et que » nous savons ce que nos pères ignoraient, » eux qui naviguaient vers les îles et vers » l'Occident, sans connaître les contrées » orientales qui nous sont connues aujour- » d'hui. Écris tout cela, pour que le sou- » venir s'en transmette chez nos descen- » dants. Quand le roi eut dit ces mots, je » me prosternai, et m'éloignai pour rédiger » cet écrit. »

§ 2. POSSESSIONS DES TYRIENS SUR LE CONTINENT. Chap. 3-8.

1. Tyr et Sidon. Chap. 3 et 4.

De même que parmi tous les rois, le roi des Tyriens est le plus puissant, de même aussi la ville de Tyr est la plus grande et la plus riche de toutes les villes. C'est elle qui a inventé tous les arts. En effet c'est dans cette contrée que les compagnons d'Usous ont les premiers construit un vaisseau pour se dérober à la poursuite d'Hypsouranios; ce sont les habitants du pays qui, les premiers, se sont livrés à l'agriculture et à d'autres travaux.

L'armée du roi se compose de soixante mille combattants, cent trirèmes, et une quantité innombrable de vaisseaux de transport. Il a en outre mille lanciers couverts d'armures en or, et quatre-vingts chars de guerre. Le temple de Mélicerte et toute la ville ont été bâtis par les compagnons de ce dieu, à leur retour de Tartessus. Aux

environs de Tyr se trouvent les villes d'Hysora, de Mæné (Μαίνη), Silyphé, Béthobarkas, qu'on appelle aussi Béthataba, et Ramasé.

La ville des Sidoniens est aussi très-puissante. Leurs forces de terre consistent en cent mille combattants, mille lanciers et vingt chars; leurs forces navales se composent de soixante trirèmes. Au territoire des Sidoniens appartiennent aussi les villes de Monychus, Jauphé, Moyra, Dibon, séjour des enfants du roi, Nébra et Soaté.

2. Byblos, Aradus, Béryte. Chap. 5-7.

L'armée des Bybliens consiste en vingt mille combattants, deux mille porte-lances et vingt chars; ils ont en outre quatre-vingt-cinq galères. Dans leur ville sont les temples de Kronos, qui a fondé la ville, de Baaltis et d'autres dieux. Près de Byblos sont situées les villes d'Asmunia, de Jasudé, de Nébité et de Nébra, différente de celle des Sidoniens.

Les Aradiens ont une armée de huit mille hommes ; plus mille porte-lances, cinq cents archers, vingt chars de guerre et cinquante trirèmes. Les villes de leur territoire sont : Arbozé, Kasauron, Itynna, Délibas et Asypotïa. Entre Délibas et Itynna se trouvent les Misybata, pierres prophétiques élevées par le dieu Ouranos (1).

Les Bérytiens peuvent mettre sur pied dix mille combattants, mille porte-lances et quarante chars de guerre ; leur marine se compose de trente galères. Leur ville a été bâtie par Eliun, qui lui a donné le nom de sa femme Béryte. On y admire surtout les temples de Pontos et d'Astarté. Les villes peuplées par les Bérytiens sont : Arbé, Isbas, Sydrobal et Béthastaroth. Sur le chemin qui conduit à Byblos, près de la ville de Sydrobal, s'élèvent les ruines de la tour des Egyptiens, qui, sous la conduite

(1) Τὰ Μισύβατα, μαντεῖον λίθινον, chap. 6 ; en hébreu, *Matsebeth*.

de Pasurgus, cherchèrent à soumettre la contrée. Une vierge, Adramot (1), les vainquit et détruisit leur repaire.

3. Les montagnes. Chap. 8.

Les forces des habitants des montagnes s'élèvent à trente-deux mille hommes, dont deux mille archers; ils n'ont ni villes, ni vaisseaux, ni chars de guerre, et habitent de nombreux villages. C'est chez eux que, dans les villages de Gabara, d'Oryx et de Gadra, se trouvent les bétyles (2), qui sont aussi des oracles établis par Ouranos. Les plus célèbres sont sur le sommet du mont Zétunus, qui est couvert d'oliviers, et sur la route qui conduit des montagnes à Tyr. Sur la montagne qui lui fait face, est le village de Momigura, où se trouve une forteresse avec des retranchements et une garnison.

(1) Philon donne ailleurs au nom d'Adramot la forme grécisée Adramusa. Comp. l'arabe *Hadhramaut*.

(2) Voyez page 111.

§ 3. ÉNUMÉRATION DES FORCES DE TYR.

Chap. 9.

Ces villes, ces villages, ces montagnes, sont tributaires du roi Joram, et, quand ce prince se dispose à la guerre, il rassemble à Tyr toutes les forces militaires dont il dispose, savoir : cent soixante huit mille combattants, cent quatre-vingts chars, six mille porte-lances, deux mille cinq cents archers et trois cent vingt-cinq trirèmes. Quand la guerre doit avoir lieu sur mer, les habitants des îles et des colonies lui envoient leur contingent, qui consiste en soixante-dix mille soldats, deux mille six cents archers et trois cent dix-huit vaisseaux de guerre.

---

§ 4. POSSESSIONS DES TYRIENS AU DELA DE LA MER.

Ch. 10-14.

La première des îles est Cittium (Chypre). Elle est fertile et bien peuplée. L'intérieur de l'île est habité par des barbares impies

et grossiers qui ressemblent par les mœurs et par le langage aux géants du mont Liban. Sur les côtes, riches en ports, sont situées des villes, des villages et des forteresses bâties par nos ancêtres. La ville de Cittium, fondée par Démaroon, a une armée de dix mille hommes, soixante galères et cinq cents archers; mais elle n'a pas de chars, l'usage en étant inconnu dans les îles. Dans la même contrée se trouvent encore les villes de Lygdana et de Gola, ainsi que beaucoup de villages. L'île renferme aussi la ville de Masuda, qui fut fondée par le Sidonien Bimalus, et peut équiper quatre mille hommes et vingt galères. Près de cette ville, au sommet d'une montagne, est un grand autel élevé à Kronos, et qui, brillant toujours d'un vif éclat, peut être aperçu des navigateurs, même par un temps pluvieux.

En naviguant vers l'Occident, on rencontre l'île des Rhodiens, qui, en cas de guerre, peut fournir trois mille hommes et

dix vaisseaux. Les Sidoniens, dans des temps fort reculés, y ont fondé une ville; mais la stérilité du sol a contraint les habitants à l'abandonner, et depuis lors ils habitent dispersés dans plusieurs villages.

La côte opposée est, au contraire, fertile et très-peuplée. On y trouve trois établissements des Sidoniens, un des Aradiens et quatre des Tyriens. Les noms des villes sidoniennes sont Machira (Μαχείρα), Supha, Zoara; celui de l'établissement d'Aradus, Salé; ceux des cités tyriennes Ozyné, Béthomalkrot, Masaba et Casra. Les habitants de Machira ont une armée de cinq mille hommes et vingt vaisseaux. Ceux de Supha peuvent armer deux mille hommes et dix vaisseaux, ceux de Zoara mille hommes et dix navires. Les Saléens, de leur côté, ont quinze cents guerriers et une flotte de huit vaisseaux. Enfin, les habitants d'Ozyné mettent sur pied deux mille hommes, ceux de Béthomalkrot douze cents, ceux de Masaba cinq

cents et ceux de Casra huit cents. Les quatre villes réunies possèdent quinze vaisseaux.

Les Machiréens, les Suphéens et les Ozynéens font souvent voile vers des îles et des détroits situés au couchant, pour combattre les barbares de ces pays, qui se livrent à la piraterie, et ont des vaisseaux semblables aux nôtres.

L'île des Cérates (Crète) est d'une étendue considérable. Les Sidoniens y ont fondé une ville de Mapiza, et les Tyriens un établissement nommé Mapristor (1), « parce que les Tyriens y ont un port. » Mapiza fournit trois mille combattants, quinze vaisseaux et cent archers ; Mapristor quatorze cents hommes et six vaisseaux. Dans les montagnes habitent les Cérates, aujourd'hui subjugués, mais qui, autrefois redoutables sur mer, ont fondé des établissements dans le pays de Gaza.

(1) En hébreu *Mifrats Tor*, le port de Tyr.

Gadira (Γάδειρα), ville riche et peuplée, est une colonie des Mapizéens. On y trouve un temple d'Astarté, entouré de murs, ce qui a fait donner à la ville le nom qu'elle porte (1). La ville a sept mille combattants, deux cents archers et une flotte de trente galères. Sur la côte opposée, les Gadiréens ont peuplé beaucoup de villages et de châteaux.

Si l'on navigue à l'ouest de cette île, on arrive en quatre jours, avec un vent favorable, dans l'île de Mazaurisa, également très-peuplée. Les Tyriens et les Sidoniens y habitent six villes, Nasbos, la ville de Mélicerte, Jamnia (Ἰαμνείαν), Jitron, Malkuba, Ophala, et Moraba, et beaucoup de villages. Ces colonies fournissent onze mille hommes et une flotte de trente-huit vaisseaux.

De Moraba on arrive en un jour à Mylité, où l'on ne trouve pas de villes, mais

(1) Γάδειραν γὰρ τεῖχος λέγουσιν, ajoute Philon ; en hébreu, *Ghedera*.

seulement des villages. L'île met sur pied deux mille combattants, et peut armer quinze vaisseaux. Elle est couverte d'autels consacrés à Astarté Mylité.

De là on aborde promptement à Maphilé, colonie peuplée par des Aradiens, des Bybliens et d'autres encore. Dans des temps plus anciens, il y avait là cinq colonies, que les sauvages indigènes détruisirent. Les habitants des cinq villes se réunirent sur ce point, et y bâtirent Maphilé. Leurs forces consistent en quatre mille combattants et trente-six vaisseaux. Cet établissement se trouve dans le pays de Tenga, contrée vaste, mais déserte, parce qu'elle est dépourvue d'eau et brûlée par le soleil.

En naviguant au nord de Mazaurisa, on arrive en Ersiphonie, où se trouvent quatre colonies, dont l'armée monte à douze mille hommes et à vingt-cinq vaisseaux. Cette force imposante date de l'époque où, au moment d'une guerre contre les Tartes-

siens, les Sidoniens y envoyèrent des renforts. On n'a rien à craindre des indigènes, car ils sont peu nombreux et très-pacifiques. Dans ce pays est le mont Libnas, consacré à Mélicerte, qui y a laissé l'empreinte de ses pieds.

Près de l'Ersiphonie sont situées les deux îles de Kyton et de Gadyla, séparées par un détroit, sur lequel est située une petite ville. De là on arrive en dix jours à Tartessus, en passant près de l'île déserte de Leiathana et des îles d'Obibakros.

Maintenant, si l'on réunit toutes les forces de terre et de mer du roi Joram, on trouvera que son armée consiste en vingt-cinq myriades de combattants de toute arme, et sa flotte en six cent quarante-trois vaisseaux. Il possède en outre cent quatre-vingts chars de guerre et d'immenses trésors ; car si en temps de guerre les villes lui envoient des troupes auxiliaires, en temps de paix elles lui payent un tribut.

§ 5. TARTESSUS ET LES IMYRCHAKINES. Ch. 15.

Les Tartessiens, descendants de Mélicerte, sont alliés des Tyriens et habitent à l'Occident. Leur prince est Nausitanus, fils de Charon, qui est très-puissant, et possède beaucoup de galères et d'autres vaisseaux. Ce peuple habite cinq grandes villes et beaucoup de villages. Les contrées voisines des fleuves sont très-fertiles, les montagnes renferment de riches mines d'or et d'argent, surtout aux villages d'Ardiabe et d'Ophilé.

Tartessus est située sur le détroit et sur l'Océan. L'Océan septentrional n'est pas navigable, à cause du soulèvement des vagues, celui du sud parce que les côtes y sont désertes. Là est le promontoire de Tiborsypha. Les contrées les plus éloignées dans cet océan sont les Imyrchakines, c'est-à-dire les îles d'Hyresa, Hyrizima, Mazaurisa et Igydula, qui étaient fort populeuses dans le principe, mais qui ont été entièrement dépeuplées par une peste. Elles sont à dix

jours de marche du promontoire de Tibor-sypha.

---

§ 6. LE SUD, LE NORD ET L'EST DE LA TERRE. Ch. 16.

Dans le voisinage des Tyriens habitent les Cérates, les Juifs, les Égyptiens, les Arabes, les Damascènes et les Hamathéens, alliés de Joram.

En Égypte est le Nil. En le remontant, on arrive en sept jours à la capitale, où l'on trouve un grand nombre d'esclaves éthiopiens venus des contrées méridionales. Ils ont la peau noire, mais, par leurs mœurs et leur manière d'être, ils ressemblent beaucoup aux Égyptiens. Les Éthiopiens habitent les contrées les plus méridionales de la terre.

Au nord habitent les Arméniens, les Phrygiens et les Lydiens. Bien plus au nord encore, les Gambres, les Amydones et les Titans. Les Gambres et les Amydones tra-

vaillent l'airain, tandis que les Titans sont une race sauvage et à demi-nue, qui va chercher en Médie des chevaux blancs qu'elle regarde comme des dieux. Ils habitent autour d'un grand lac, et sont à vingt jours de marche des Mèdes.

Vers le levant habitent les Babyloniens, les Mèdes et les Éthiopiens. La ville des Babyloniens est grande et peuplée. La Médie nourrit, de nombreux troupeaux de chevaux blancs. Le pays des Éthiopiens est sablonneux et aride sur les côtes, montagneux dans l'intérieur des terres.

Le pays le plus reculé à l'orient est la Chersonèse de Rachius, où les trirèmes de Joram sont parvenues.

LIVRE NEUVIÈME.

§ 1. SYDYK TRANSPORTE L'ÉCOLE DE SIDON A TYR. Ch. 1-8.

Après la mort de Joram, Sydyk régna quarante-deux ans. Il ordonna que les élèves du grand établissement formé par Belirus à Sidon seraient transférés à Tyr, parce qu'ils n'étaient pas suffisamment surveillés à Sidon, et que dans la fougue de la jeunesse ils se permettaient parfois certains excès que l'âge mûr désapprouve. Pour mieux caractériser la situation de cet établissement, l'auteur nous fait connaître quelques extraits de l'histoire sidonienne de Barmirchabas, d'après lesquels il est facile de voir qu'une surveillance plus exacte des étudiants était fort désirable.

Sydyk entoura la nouvelle école (παιδευ-

τήριον), bâtie à Sidon, d'un mur haut de huit toises, pour s'opposer à l'évasion des étudiants. « Cet édifice est situé derrière le temple de Kronos à Tyr. »

---

§ 2. CONTINUATION DE L'HISTOIRE DE BYBLOS.
Ch. 9 et 10.

A cette époque, Asdruilus se vit, à la suite de plusieurs actes de cruauté, forcé de s'exiler de Byblos. Il bâtit alors sur le rivage une tour, d'où il attaquait et pillait les Bybliens qui se mettaient en route. La ville ne put empêcher ces brigandages.

Alors vivait dans les montagnes un vieillard qui savait guérir les blessures les plus dangereuses. Aussi lui amenait-on les malades de très-loin. Asdruilus fit également ce vieillard prisonnier, et le retint dans sa tour, où il continua à exercer son art. Mais le brigand, bien qu'il gardât pour lui les riches présents des malades qui avaient été guéris, traitait le vieillard avec une ex-

trême rigueur. Adonilibnas, fils de ce dernier, l'ayant appris, résolut d'employer tout pour délivrer son père. Dans ce dessein, il rassembla une troupe de jeunes gens auxquels il distribua des armes. Alors tous, cachant leurs épées, entrèrent isolément dans le château comme s'ils voulaient consulter le vieillard, se rendirent maîtres des gardes, tuèrent le brigand et ses compagnons, et s'emparèrent d'immenses trésors qu'ils transportèrent à Byblos. Au moment où ils arrivèrent, les anciens (ἡ γερουσία) étaient rassemblés pour donner un successeur au roi Simaron, qui venait de mourir. On conçoit que le choix dut tomber sur Adonilibnas, le héros du jour; celui-ci devint le chef de la dynastie, qui florissait encore à Byblos du vivant de Sanchuniathon.

L'auteur termine son ouvrage par l'indication des livres qui continuent jusqu'à son temps l'histoire qu'il a commencée.

Ce sont ces derniers documents que contient le *fac-simile* du manuscrit de Philon.

En voici le sens :

Adonilibnas est le chef de la dynastie, qui depuis son règne occupe le trône de Byblos. Voici sa généalogie : Il était fils de Rhophus, qui eut pour père Daton, le Jasudéen. Ce qu'ont fait Adonilibnas et ses successeurs est raconté dans le livre de Kaukabas. La guerre contre les géants a été écrite par Charodas, le soldat; celle qui a été soutenue contre Damas, par Chylkas, le scribe du roi; les malheurs des colons qui ont fondé Tartessus en Cilicie, sous la conduite d'Okalothon, par Bardatès, le cabaretier; le siége de Tyr, par Kidmon, le Nébitéen. Or, Okalothon fut secrétaire royal.

Fin de l'histoire de Sanchuniathon, secrétaire du roi.

FIN.

939.44
W 123
WAGENFELD M.
13687
AUTHOR
Analyse des Neuf Livres De La
TITLE
Chronique etc.

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	ROOM NUMBER
	Fr Casey	

13687